This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

6000866980

DE

LA BEAUTÉ

DISCOURS DIVERS

Pris sur deux fort belles façons de parler, desquelles l'hébrieu et le grec usent, l'hébrieu טוֹב Tob, et le grec καλὸν ἀγαθὸν, voulant signifier que ce qui est naturellement beau est aussi naturellement bon ;

AVEC LA PAULE-GRAPHIE,

OU DESCRIPTION DES BEAUTEZ D'UNE DAME THOLOSAINE, NOMMÉE LA BELLE PAULE ;

Par GABRIEL DE MINUT,
Chevalier, baron de Castera, seneschal de Rouergue.

A LYON
PAR BARTHELEMI HONORAT,
Au Vaze d'or.

1587

275. o. 57.

BIBLIOTECA

A TRES HAUTE ET TRES ILLUSTRE

Princesse Catherine de Medicis, Royne, Mere du Roy.

Madame, ayant trouvé entre autres compositions d'un mien frere, seigneur du Castera de Minut, jadis seneschal de Rouergue, decedé depuis peu de jours, vostre singulierement affectionné très-humble serviteur, un livre intitulé Divers et variez discours de la Beauté, qui m'a dit souvent le vouloir dedier à Vostre Majesté : suyvant son desseing, je m'y suis hazardée, en reverence et tres profonde humilité, le consacrer à vostre nom, Madame, et faire mettre en lumière, sous l'authorité de vostre grandeur, afin que, muny de vostre protection et sauvegarde, il evite la dent et morsure du Zoile, si point il y en avoit, à ce qu'il soit favorablement receu des bons esprits plains de mansuetude et de douceur, amateurs de vraye et sincere doctrine, comme ses amis m'ont donné le conseil, à ce qu'il ne fust point frustré de sa bonne intention, et que ce beau talent qu'il avoit receu

de Dieu ne fust point apres sa mort caché ou enterré au sepulchre d'oblivion, ne tendant à autre fin qu'à bons et salutaires enseignemens, dont ce petit traitté est plain; rendant par iceluy plus que suffisant tesmoignage, tant par bonnes et vives raisons que par plusieurs anciennes histoires, à sçavoir que ce qui est naturellement beau est aussi naturellement bon, usant de ce proverbe grec, signifiant la mesme chose, en ces deux mots, καλὸν κἀγαθὸν, recognoissant que beauté est un grand don de Dieu, et qu'il n'en faut abuser, ains il se faut garder de toute souillure et macule de peché, mesme les femmes, conservant en elles non-seulement la beauté corporelle, mais aussi la beauté spirituelle. L'auteur donc, recognoissant en vous, Madame, plus singulièrement une beauté religieuse logée en vostre ame, considerant comme par admiration l'idée de vos perfections, poussé aussi d'une très humble recognoissance de son estroitte obligation envers Vostre Majesté, a desiré souvent de voüer au sainct sacré autel de vos rares et singulieres vertus, les premices de ses estudes et labeurs, qu'il se promettoit que vous regarderiez gratieusement de bon œil, selon vostre clemence et debonnaireté, comme fait bien sa sœur, moy, devotieuse esclave et tres humble servante à Vostre Majesté, qui, avec ce labeur de ce mien frere, me dedie et consacre en perpetuelle servitude et tres humble obéissance à vous, Madame, ce que je fais outre le devoir et commune obligation, qui naturellement vous est acquise sur nous,

encor d'une singuliere affection, pleine de bienvueillance pour vous aimer des plus saines parties de mon cœur, pour vous desirer toute prosperité, en consideration des grandes et excellentes vertus heroyques qui, selon l'opinion des plus braves esprits et grans jugemens, ont trouvé et font en vous, Madame, leur parfait et entier domicile, imitant en ce vos ancestres et majeurs, heroes de Medicis, de bonne et admirable memoire, lesquels font retentir leur nom par tout le monde, comme il appert par le tesmoignage des plus doctes, qui par leurs escrits ont heureusement celebré leur memoire, entre autres vertus, la seule affection qu'ils ont portée aux sciences et bonnes lettres. Tesmoin cette riche bibliotheque de ce grand Cosme de Medicis, non moins à priser que celle de Ptolomée Philadelphe, lequel recompensa si liberalement les septante interpretes des Hebrieux, comme de mesme un Laurens, le premier entre les nobles, peupla son pays de Florence de personnes doctes en toutes sciences et disciplines. Tellement que par ces singulieres vertus il fut en admiration, non-seulement aux princes chrestiens, mais aussi aux estrangers et payens, lesquels recercherent curieusement son alliance et amitié, par embassades et presens, comme d'un second Cæsar. De mesme ce grand personnage Alexandre, duc de Florence, tant amateur de la justice, que luy mesme, d'une grande vivacité et dextérité d'esprit, prononçoit ses arrests et jugemens. Pareillement son successeur, autre Cosme, chevalier fort renommé,

establit en sa duché des loix et ordonnances aussi bonnes, si sainctes que celles que Numa Pompilius fit à Rome, pour contenir le peuple en modestie et remettre la paix en son pays, où auparavant la continuation des guerres les hommes estoyent devenus comme demy barbares, danger auquel nous sommes maintenant. Comme aussi nous ne devons passer sous silence ces deux grands luminaires de la chrestienté, les papes Leon dixiesme et Clement septiesme, aussi de Medicis, la saincteté, pieté et prudence desquels à conduyre comme sages patrons la nef de la saincte Eglise catholique au milieu de tant d'orages et tempestes, schysmes et heresies, dont elle estoit agittée de leurs temps, est encore recente en la memoire de tout peuple chrestien. Telles vertus, qui de tout temps sont particulieres à ceste vostre tant noble et illustre maison, sont parvenues en toute perfection à vous, Madame, qui entre autres vertus de longtemps avez prins peine incroyable pour amortir ces feux gregeois qui se sont par trop allumez en nostre France, depuis vint-cinq ans, de laquelle, comme de nostre bon Roy, vous pouvez à bon droit estre ditte mere, l'ayant par cy devant, par vostre prudence, preservée et gardée du naufrage dont elle estoit menacée, flottant sur une mer agitée des vents les plus horribles qu'on sauroit endurer. Vous en avez neantmoins si dextrement conduit le gouvernail, qu'avec l'assistance de ce bon Dieu qui ne se départ jamais d'avec vous, l'avez fait surgir à bon port, poussée d'un grand zelle que vous avez

tousjours eu au repos commun, vous exposant à tous perils et dangers que l'on peut endurer en mauvais temps et fascheux chemins, sans avoir esgard à vostre aage, postposant vostre propre santé pour procurer la nostre. Or donc, Madame, pour remedier à nos maux, vous avez ensuyvi la maniere de faire des bons medecins pour remettre les corps malades en parfaicte santé, lesquels, avant que prescrire et ordonner au patient, ils le veulent veoir en personne, pour entendre l'estat de la maladie, les causes et les symptomes d'icelle, et ce qui empeschoit ou retardoit la guerison du malade, pour mieux y remedier. Ce que vous avez fait par cy devant, Madame, pour voir, entendre et cognoistre l'estat et la maladie de nostre pauvre France, quand vous vous estes transportée ès lieux où elle estoit plus malade, pour y pourvoir; ce que vous continuez tousjours en nostre grand besoing, vous, Madame, qui estes et de faict et de nom la vraye medecine de nostre France. Mais il est à craindre que vostre peuple, ne tenant costé des bons et salutaires remedes que vous luy pourchassez, il ne se precipite soy-mesme, comme nous faisons le plus souvent quand nous n'ensuyvons les sainctes inspirations que Dieu nous envoye par son Sainct Esprit, ne cheminans selon ses saincts preceptes. Ainsi nous retirons nos yeux du grand soleil de justice, par affections, par passions, nous embrassons les ombres, qui sont les vaines et mensongeres voluptez de ce monde. Et au lieu d'eslever nos esprits à Dieu le créateur,

6000866980

DE

LA BEAUTÉ

DISCOURS DIVERS

Pris sur deux fort belles façons de parler, desquelles l'hébrieu et le grec usent, l'hébrieu טוֹב Tob, et le grec καλὸν ἀγαθόν, voulant signifier que ce qui est naturellement beau est aussi naturellement bon ;

AVEC LA PAULE-GRAPHIE,

OU DESCRIPTION DES BEAUTEZ D'UNE DAME THOLOSAINE, NOMMÉE LA BELLE PAULE ;

Par GABRIEL DE MINUT,
Chevalier, baron de Castera, seneschal de Rouergue.

A LYON
PAR BARTHELEMI HONORAT,
Au Vaze d'or.

1587

275. o. 57.

cler et illustre, là où, au contraire, ils l'obscurcissent si fort, qu'il ne peut faire lumiere qu'aux aveugles tant seulement, lesquels ayans perdu les yeux, non pas ceux de la teste, mais ceux de l'entendement, ont perdu pareillement la faculté de bien et droictement juger des choses qui sont subjettes à un bon et sain jugement. Car, quant aux cler-voyans heritiers de nature en ses biens de sagesse, de bon sens et entendement, il est cleir et notoire qu'ils renvoyeront tousjours le faux blasme, qui sort de la bouche envenimée de tels impudens detracteurs, sur ceux mesmes qui en ont craché le venin, pour les rendre, en tel cas, semblables aux petits enfans, lesquels, crachant contre le ciel, comme ils font bien souvent, sentent tout aussi tost revenir le crachat sur le plus beau de leur visage. D'autre part, lecteur si guidé, de l'esprit de douceur et mansuetude, auquel Dieu se plaist grandement, tu veux venir chez moy, là où certainement tu seras tousjours le bien venu, et que, parmi quelques autres miennes œuvres qui ont l'aisle un peu plus roide que ceste cy, pour voler plus haut, et qui neantmoins sont toutes prestes à estre mises sur le plomb, il te vient à gré de jetter ton œil doux et gratieux sur ce present ouvrage, je m'asseure tant de ta debonnaireté, qu'ores qu'il soit tissu d'un fil d'oraison assez grossier, tu n'interrompras point pour cela le cours de son voyage, auquel je l'ay dressé: et mesmement, si tu viens à te representer le bon zele qui m'a induit à luy lascher la bride pour

aller veoir son monde, qui ne tend à autre fin qu'à l'augmentation de la gloire de Dieu, illustration de son sainct nom, edification du prochain et au commun salut de nostre ame, protestant devant Dieu et ses anges, n'en rechercher point ce guerdon de gloire appeté si souvent de ceux qui en sont si fort affamez. Car, outre ce que je n'en fus oncques ny friant, ny desireux, bien qu'il soit tenu pour nourrisson des arts, je ne suis point, graces à Dieu! si Philautiste, c'est à dire, si fort amoureux de moy-mesmes, que je ne voye bien, sans chausser autrement mes lunettes, que mes œuvres, pour si bien qu'elles sceussent estre fresées et godronnées, ne le sçauroyent jamais meriter. Toute la recompense que j'en demande pour me rembourser de l'huille que j'y ay despendue par le cours de quarante et deux nuicts, c'est qu'il face fruict sur ce pauvre peuple françois. Si que, par le moyen du profit qu'il y fera, s'y estant preparé comme il faut, il puisse recouvrer ceste bonne beauté et belle bonté que nature, sa bonne mere, luy avoit donnée, et laquelle neantmoins il a fort povrement perdue, pour s'estre approché trop souvent et trop pres de ceux qui estoyent tachez du contraire, ascavoir de taches de malitieuse laideur, et de celle de laide malice. Me promettant qu'estant ce susdit peuple si bien remis, comme je me fais fort qu'il se remettra avecques l'aide et assistance de ce bon Dieu, lequel, riche en toutes miserations et misericordes, ne tient point tousjours son arc bandé pour en descocher les fleches de son ire et courroux contre

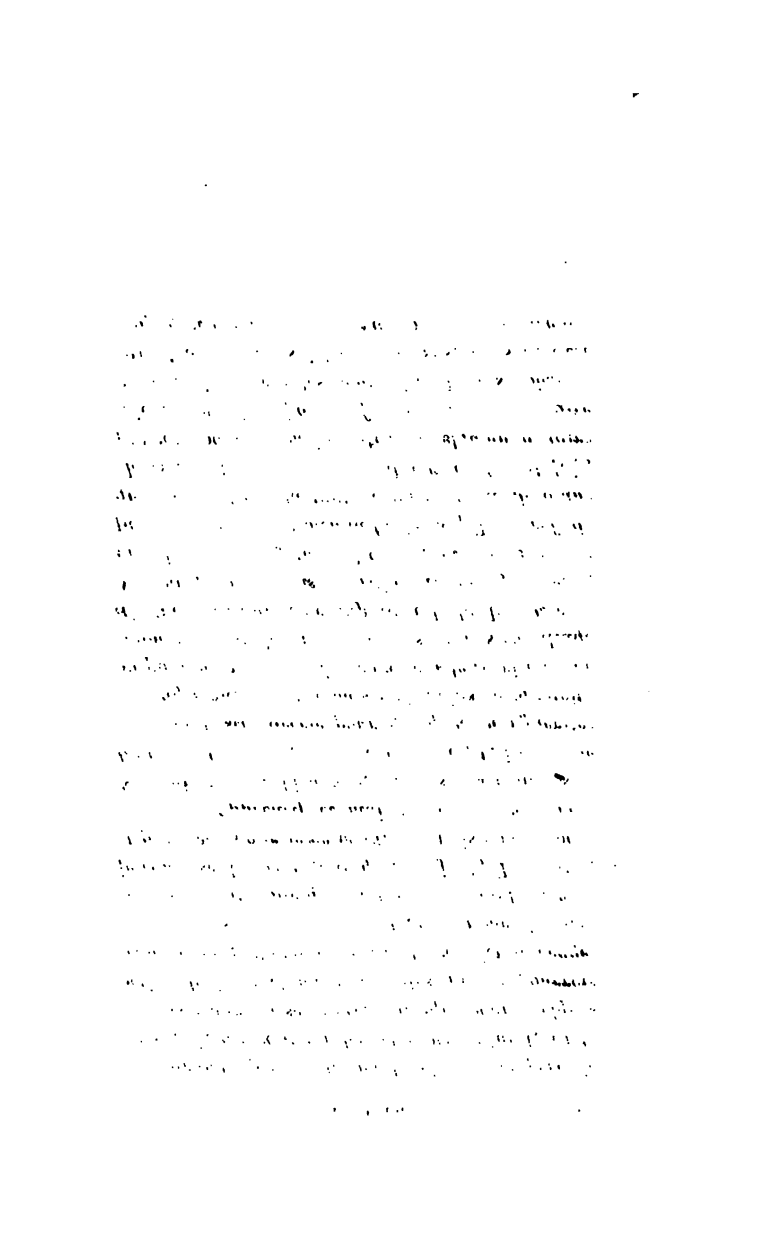
le pecheur : ains veut et desire qu'il se convertisse et qu'il vive. L'on pourra justement averer sur luy ce dont je me sers pour argument de ce mien traitté et pour precurseur aussi et avant coureur de la beauté que j'y represente telle que Dieu la desire en nous, asçavoir : καλὸν κἀγαθὸν, calon cayathon, qui vaut autant, rendu françois, comme de dire que ce qui est beau est bon. Et pour ne donner point advantage, à quel qui soit, d'ajamber si avant sur moy, qu'il se puisse vanter de m'avoir estée de ceste proposition, laquelle je pretens soustenir de toutes mes forces jusques à souffrir le canon, je le prie m'accommoder de ses yeux, pourveu qu'ils ne soyent point tournez à gauche, pour les conduire depuis le front jusques au talon de mon labeur, et en recompense de ce, j'offre à l'accommoder de mes jambes pour le conduire à son service depuis le lict jusques à la table, mais non pas gueres plus avant, et pour cause. Les medecins tiennent que les exercices à pied par trop violens nuysent plus qu'ils ne profitent. Je m'asseure pour le moins que s'il ne porte le nom de Pierre pour estre par trop opiniastre, il prendra mes raisons en payement. Car, outre ce qu'elles font de poix, elles ne sont ni fauces ni rongnées pour en estre decriées comme sont aujourd'huy, à cause de ce, les pieces de XX *sols qui en ont rendu plus de quatre de ceux qui avoyent beau nez bi fort camus, pour ne les pouvant exposer au pr qu'il les avoyent receues sans en distraire la Tr bellianique. Tu vois, lecteur, comme je commence*

bonne heure de facecier mes escripts. Je t'asseure que je m'en suis voulu souvent defendre, mais il n'y a eu ordre, et cela m'est naturellement donné, et semble proprement que, comme dit Ciceron en quelque lieu, que j'aye succé ceste facetieuse gaillardise avec le laict de ma nourrice. Nos jurisconsultes disent que les droits de nature sont immuables. Les medecins d'autre part asseurent que les viandes mangées sans dire le mot pour esjouyr l'esprit portent grand dommage aux corps de ceux qui les mangent, et les cuisiniers diront tousjours qu'une viande bien lardée sera tousjours tenue pour plus savoureuse que ne sera celle qui est sans lard. Voilà pourquoy je te voudrois prier, lecteur debonnaire, de ne prendre point en mauvaise part si je me sers quelques fois de tels lardons facetieux parmy les choses serieuses et d'edification que je traitte en ces miens divers et variez discours de la beauté. Car voyant bien qu'entreprenant de lire ce mien livre absoluement, et comme de dire de cap à pied, tu auras à faire un chemin assez long et penible, et que ceste prolixité de langage mal limé et mal rabotté te pourroit ennuyer, voire mesme degouster de l'entiere et parfaitte lecture, j'ay pensé que tu ne trouverois point mauvais si je te donnois un compagnon joyeux et facetieux, qui sert, comme il est porté au proverbe ancien, à celuy qui voyage d'un coche ou d'un carrosse pour luy faire trouver le chemin moins long et moins fascheux, per disacerbar commediæ, *et m'accommodant de la phrase toscane de laquelle, en pareil cas, s'em-*

bouche le poëte du fleuve d'Arno, per disacerbar col diletto lo fanno. *Or tu as icy ce compagnon tout porté, lecteur, moy, moy, moy, di-je, qui suis icy non pas à la verité nud du tout, mais demy nud. Que si au langage que je tiens en ces suedits miens bigarrez discours, je me desserre quelques fois en chemin, donnes en la faute au terroir auquel il a pleu à Dieu permettre que je sortisse de la coque, c'est à dire d'un lieu obscur et tenebreux, pour veoir quelque petite lueur de la lumiere de ce monde. Jamais Gascon qui se voulut mesler de parler à longs traits et longue aleine, ou francoiman ne porta longuement son fer. Ce n'est à dire toutes fois que pour raison de ce, tu me doives faire perdre le fruict que je pretens recueillir de mon labeur, car je m'en fascherois, voy tu bien, autant ou peut estre plus que ne se fascha le Lymosin lors qu'estant sur le grand chemin de France, il ne pouvoit trouver ses bottes (pense que quelcun les luy avoit desrobées, et ne fut que pour s'en accommoder); et ce dont il se fachoit le plus, c'estoit qu'en les demandant tantost à l'un, tantost à l'autre, il ne pouvoit estre entendu d'aucun. D'autant qu'au terroir où pour lors il estoit, son langage n'estoit point de mise, dont en se grattant là où peut estre il ne luy demangeoit point, il se mist à escrier en son tosean, d'une voix qui retiroit fort au chant du fils aisné d'une truye : Alach! mon Diou et moussu San Marsau, flauteau que per non sabé parla frances iou perde ma botta!*

Mais je croins que je pourrois bien faire une

plus grande perte que n'est celle d'une pere de bottes, si, alterant ton bon et doux naturel, tu te voulois rendre si severe censeur, que pour quelques petites legieres et menues fautes que tu pourrois trouver en quelques endroits de ce mien ouvrage, tu le voulois repousser du tout, et comme de dire, en derriere la toile que j'ay tissue. Helas! lecteur, je confesse de vray qu'il y en a, je dy des fautes, et plus certes que je ne voudrois, mais l'on ne peut pas estre apprentif et maistre tout en un coup. Ne sçais tu pas bien que, mesmes aux grandes et hautes entreprises, le seul vouloir suffit? Un pré ne doit point estre decrié pour quelques marguerites sauvages que l'on y trouve; et moins encore doit-on pour un verre cassé perdre tout le service d'une sepmaine. Las bonnas augeolles de nostro billage disen quan s'estant acroupidas a lalla deou hovec: A tout pecadou misericordia. Et bien, lecteur, prend le cas que j'ay mal ouvré, ou que ce soit la faute du telier, ou bien la faute du fillet. Bref, de quelque part que la faute vienne, je me fie d'une chose: c'est que si j'ay mal ouvré et mal fait, j'auray pour le moins attiré quelqu'un à faire mieux, et ainsi j'aurai fait comme souloit dire Antigenides, avec les mauvaises lettres, bien et proffit aux bonnes lettres. Or sus, or sus, c'est trop caqueté: allons, buon viagio faccia la barqua!



POCO A POCO.

DE LA BEAUTÉ

OU

KAΛΟΝ KAΓAΘΟΝ.

CHAPITRE PREMIER.

Dans lequel est monstré le singulier amour des anciens envers les belles creatures, surtout envers leurs Empereurs, Roys ou Princes.

Les deux qualitez, beau et bon, sont, dés leur premiere institution, conjoinctes de si pres ensemble, qu'on ne les sçauroit separer l'une de l'autre sans alterer l'ordonnance de Dieu, et vouloir par trop licentieusement ajamber sur ses faicts grands et admirables, qui sont tous en leur premiere creation accompagnées des susdites louables qua-

litez. Jusques mesme à le prendre au propre corps du monde, lequel, pour ceste seule consideration (comme il est à croire), a esté, par une grande providence de Dieu, retiré d'un vieil chaos, là où premierement il estoit, c'est à dire d'une chose layde, difforme et confuse, pour estre faict et dict monde, qu'est autant comme de dire beau, et par mesme suitte, à le prendre comme nous le prenons, bon. Car, apres que Dieu l'eut orné, là haut au ciel, du grand et petit luminaire, le soleil et la lune, l'un pour esclairer le jour, l'autre pour esclairer la nuict, qui sont deux choses aussi belles et bonnes qu'on ne sçauroit à veuë d'œil representer en ce monde, il le voulut aussi decorer, ça bas en terre, de toutes choses belles et bonnes pour le service et usage de l'homme, qui de mesme ne pouvoit estre, en sa premiere vocation, autre que beau et bon, attendu qu'il estoit faict à l'ymage et semblance de Dieu, qui est en toute perfection beau, comme aussi il est parfaictement bon. Et, à la verité, il n'est pas à croire que Dieu eust voulu creer chose si belle, comme est l'homme, pour penser qu'il se deust rendre mauvais. Voylà pourquoy les anciens payens, ores qu'ils n'eussent pas cognoissance de Dieu, à beaucoup pres si vive, comme nous l'avons depuis recouvrée par Jesus-Christ, son fils, qui nous esclaire à ceste cognoissance par le flambeau de son Sainct Esprit, se sont neantmoins advisez de dire que les dieux immortels ne faisoyent point communement une belle maison pour y loger un meschant hoste. Ils vou-

loyent dire qu'ils ne faisoyent point un bel homme pour mettre dans son corps une meschante ame. Mais, las ! pauvres, depuis que ce mal-heureux et damnable peché, qui est la vraye et la seule gresle de nostre champ, est entré au monde pour nous fouldroyer et tempester, non seulement par mort temporelle, mais aussi par mort eternelle, si nous nous y rendons par trop obstinez, cette premiere institution, qui avoit lié le beau avec le bon, n'a peu se conserver si bien en son entier qu'elle ne se soit rendue quelquefois alterée par la mauvaise vie de quelques-uns, lesquels, par la frequentation des meschans, ont dementi la beauté qui leur estoit naturellement donnée. Ce n'est à dire toutes fois que il faille tirer cela en consequence jusques à vouloir impugner de faux ceste nostre proposition, en laquelle il est dict *que ce qui est naturellement beau, est aussi naturellement bon.* Car si l'on void quelquefois en quelques particulieres personnes le contraire, ce sont accidens qui sont hors de nature, ou, pour mieux dire, choses acquises par art, qui se pourroit en cet endroit nommer art de malice ; lesquelles choses neantmoins, dependans de l'authorité d'une simple chambriere, telle qu'est l'art, ne peuvent faire perdre à nature, qui en est la vraye maistresse, le droict qui luy est depuis la constitution du monde affecté, et luy sera jusques à la consommation d'iceluy (si Dieu ne change de vouloir) conservé et entretenu. L'Hebrieu et le Grec, desquels, à la verité, nous tenons plusieurs choses belles et bonnes, nous ont

les premiers revestus de ceste opinion, en nous suggerant la matiere, pour si bien flanquer le fort de nostre proposition, que l'on ne sçauroit assaillir, de quelque part que l'on y vienne, sans en estre tout aussi tost vivement repoussé. Car d'autant qu'ils estiment estre presque un monstre de nature de voir, sur la terre de Dieu, une chose mauvaise portant la marque de beauté, et à plus forte raison d'y voir cheminer une personne meschante qui neantmoins y aura esté née belle, ils ne mettent jamais en avant, soit en leurs escrits, soit en leur parler, ce mot (beau) que tout aussitost ils ne luy baillent pour compagnon cest autre mot (bon) par ceste gentille façon de parler טוב Tob, qui signifie autant, encores que ce ne soit qu'un seul mot, en langue hebraique comme en langue romaine (pulchrum bonum), et en nostre langue naturelle (beau bon), voulant necessairement inferer par là que chose aucune ne peut estre belle que par mesme et infaillible suitte elle ne soit bonne. Cela se peut non moins aisement que justement averer par le tesmoignage de plusieurs passages pris au sainct feuillet sacré et nommement au premier livre de Genese, chapitre premier, là où Moyse, apres nous avoir representé toutes les œuvres que Dieu avoit faictes en la sepmaine, dict que l'ouvrier, asçavoir nostre bon Dieu et seigneur admirable, en voulust faire une reveue, et que, les ayans regardées de la premiere jusques à la derniere de son œil aigu, providant et tout voyant, il trouva qu'elles estoient toutes טוב Tob, c'est à

dire, belles bonnes. Les mots de l'Escripture sont tels :

Vaiar, elohim, eth, col, ascher, gassa, vehinne, tob, meod.

Cela veut dire, rendu françois :

Que Dieu veit toutes les choses qu'il avoit faites et les veit belles bonnes.

A ceste mesme façon de parler, le Grec s'accommode par ce mot : καλὸν κἀγαθόν (calon cagaton), duquel, pour estre de mesme signification qu'est טוב Tob, envers l'Hebrieu, il s'embouche tousjours quand il est question de traitter de la beauté, laquelle il a en telle recommandation qu'il ne se peut faire accroire que le sceptre d'un roy ou le diademe d'un empereur soit seant à autres qu'à ceux qui en sont, par un partage advantageux, singulierement pourveus. Et cuyde certainement qu'il n'eust pas demouré si longtemps comme il a faict sur ceste lettre, s'il eust pensé que l'un peut cheminer sans l'autre, c'est à dire qu'une personne ne peust estre belle que par mesme moyen elle ne fust bonne. C'est pourquoy il repete si souvent ce verset en faveur de ceux qui sont des mieux appointez en beauté πρωτὼς μὲν ἔδος ἄξιος τυράννιδος, comme voulant dire que la beauté est digne d'un royaume ou d'un empire.

Pour ceste raison, je cuide que les Lacedemoniens condamnerent leur roy Archidannus à une grosse amande, d'autant qu'il avoit espousé une femme de petite stature, disant que par là il avoit

pensé à leur engendrer, non point des roys, mais des roitelets. Cela nous admoneste en quelque façon de recognoistre l'obligation que nous avons à Dieu quand il luy plaist, entre plusieurs autres biens que nous recevons assiduellement de sa main, nous susciter un roy beau, car, estant beau, il faut par nécessité, dépendant de la première institution de beauté, qu'il soit bon, et estant bon, que peut-on moins faire (ô bon Dieu !) que d'en attendre un bon traictement qui nous induira à nous porter envers luy comme envers ce beau et bon empereur de Rome, Claude-Auguste, se porterent anciennement les Romains ; lesquels, se sentans frappez de maladie à mort, rendoyent premierement graces aux dieux de ce qu'ils leur avoyent permis de vivre sous l'heureuse domination d'un si beau et bon prince ; puis en disposant de leurs biens, ils ordonnoyent par leurs testamens d'offrir de grands dons aux dieux pour impetrer longue, saine et prospere vie à ce beau prince et bon seigneur Octave, qui fut, à raison de ces siennes susdites qualitez de beauté et de bonté, surnommé Auguste, qui vaut autant à dire comme sainct ou bien comme consacré, voulant denoter par là que ceux qui sont constituez en charge semblable à celle de ce beau et bon empereur, et qui ont aussi qualitez semblables aux siennes, tiennent particulierement un je ne sçay quoy de Dieu, qui leur départ, comme il est à croire (estant ses oints), quelque portion des rayons de sa divinité, pour les faire ça bas reverer et honnorer comme

personnes sanctifiées et consacrées à luy, et pour faire aussi reluire ceste grande beauté qu'ils tiennent pareillement de luy incorporée avec la bonté sur le peuple envers lequel ils ont seigneurie et domination, et envers lequel aussi le bon seigneur veut manifester par là son amour et bien-veillance. De là quelques estranges nations qui sont encores aujourd'huy, comme l'on dit, en nature, prindrent argument de n'eslire jamais aucun roy, pour leur commander, qui ne fust beau, ayant opinion que s'il estoit autre, ils n'en sçauroyent jamais estre bien traitez et gouvernez, d'autant (disoyent-ils) que les dieux ne luy ayans assisté aux choses privées et particulieres qui regardent l'ornement de la personne, asçavoir en la forme et contexture de la face et du corps, à peine luy assisteroyent-ils jamais en celles qui regardent la forme et contexture, c'est à dire le reiglement et la police de la republique, et par consequent le bien et le profit de toute une communauté et la decoration de la cité. Car ils tenoient pour une maxime tres certaine et asseurée que la personne laide n'estoit point forgée en la forge des dieux, et que par ainsi elle n'estoit point de bonne trampe pour en pouvoir jamais tirer chose qui vaille. Il me souvient sur ce propos d'un certain petit mot gaillard, et d'assez heureuse rencontre, duquel se servit autrefois Ciceron, lors qu'il rencontra en son chemin un nommé Vaconius avec trois siennes filles extrémement laides; le mot est tel : Φοιβοῦ ποτ'οὐκ ἐοντος ἐστεῖρεν τεκνά. Il vouloit dire, comme aussi nous le pourrions dire en nostre langage, que ce

bon homme avoit semé ces trois filles sans la licence et permission du dieu Phœbus. Pour ceste consideration, je cuide que certains barbares habitans au delà des monts Riphées furent induits d'ordonner en l'une de leurs loix que toute fille née laide seroit suffoquée au berceau ; mais le bon est que quand quelques-uns de leurs voisins, qui n'estoyent point plongez si avant comme ils estoyent dans le vilain bourbier d'une cruelle barbarie, leur remonstroyent le grand tort qu'ils se faisoyent de se rendre ainsi cruels et inhumains contre la propre chair de leur chair et les propres os de leurs os, sans craindre ou redouter autrement l'ire dès dieux, qui se pourroit, à raison de ce, justement allumer sur eux, ils hauchoyent la teste et leur donnoyent du nez, disant que les dieux ne bandoyent jamais leur arc pour en decocher les fleſches de leur ire et courroux contre ceux qui commettent telle chose ; d'autant qu'en ce faisant, ils entretiennent et conservent la terre belle et bonne qu'ils leur ont prestée pour habitation, en son estat de beauté et de bonté, l'affranchissant de ce qui la pourroit alterer et rendre moins belle et bonne, si l'on y venoit au devant comme ils faisoyent, par l'extermination des filles laides qui s'y forgent sans le sceu et consentement des susdits dieux, estans iceux endormis lorsque les forgerons travaillent en la forge de telle chose. Et pour coupper chemin à ce que l'on pourroit dire que d'un peuple barbare et inhumain tel qu'estoit ce susdit peuple des Garamantès, l'on n'en peut attendre qu'une loy barbare et inhumaine.

CHAPITRE II.

De cinq loix des Thebains sur leurs enfans, ensemble de la severe loy de Lycurgus.

L'on rappellera des enfers pour authoriser telle loy les magnifiques Thebains, lesquels, entre leurs belles loix, pour raison desquelles ils se faisoyent tant estimer, ils en eurent cinq. Et pour ce qu'Homere atteste qu'elles estoyent fort louables, le lecteur ne trouvera mauvais si, pour venir à celle qui sert au susdit propos, je les recite icy et les raisonne une par une : il s'en pourra servir comme d'un jouet pour chasser loin de soy le dangereux sommeil du midy ou bien la melancholie qui se seroit emparée de luy pour lui constuper le ventricule de son cerveau.

Par la premiere de ces belles loix, il estoit porté :

Que leurs enfans parvenus à l'aage de cinq ans seroyent marquez d'un certain signe avec un fer

chaut au front, afin qu'en quelque part qu'ils lalassent ils fussent tousjours recognus pour Thebains, c'est-à-dire, selon leur joli petit sens moral, pour gens braves, superbes et magnifiques.

Car la grande magnificence de leur cité, les superbes edifices desquels elle estoit en toute perfection decorée, les grands thresors qu'ils possedoyent et la souveraineté des loix par lesquelles ils se gouvernoyent, les avoit si bien enyvrez de ceste philautie, c'est-à-dire, amour de soy-mesme qui nous deçoit bien souvent et nous porte enfin plus de dommage que de profit, qu'ils se faisoyent accroire sur un tel gage, d'estre les premiers de ce monde, là où peut-estre ils n'estoyent pas les seconds, de maniere qu'ils n'eussent cedé à nation quelle qu'elle fust pour obtenir le prix d'honneur et de gloire qui est deu à un peuple qui le merite.

La seconde loy estoit :

De faire oster à leurs enfans certains os des genoils, pour les rendre par là plus habilles à cheminer à pied sans monter à cheval.

Pourquoy n'y a quelle fin l'on en faict diverses leçons.

Les uns disent que c'estoit pour ce que les Egyptiens adoroyent les chevaux comme dieux; de sorte qu'il n'estoit pas loysible à l'homme de monter sur un cheval, d'autant qu'ils estimoyent que, montant là-dessus, ils montoyent sur un dieu. Quelques autres, qui ne leur veullent point de mal, pour leur attribuer une opinion si errante et si pleine d'impieté comme est celle-là, disent qu'ils

furent conduicts à ce par une raison toute semblable à celle de laquelle fut demené Diogenes le Cynique, lorsqu'apres avoir veu boire un pauvre homme du village au creux de sa main, il en voulut user tout de mesme ; et à ces fins, il s'en alla soudain en sa maison rompre tous les vases desquels il se servoit pour boire, disant qu'il ne sçavoit pas que nature luy eust donné un gobelet. De mesme ces susdits magnifiques, aussi adroits à cheval comme d'autres magnifiques messers qu'il y a entre le lac de Fusivius, que l'on nomme aujourd'huy Lassa Foussinia, en la fosse de Claudius, qui se nomme aussi à present Chiosa, ne vouloyent point d'autres chevaux que ceux que nature leur avoient abnuez, comme generallement a fait à tous hommes cheminans sur la terre de Dieu, qui l'a ainsi ordonné, asçavoir, les deux jambes, pour lesquelles rendre plus souples, et plus promptes et habilles à la course, ils leur laschoyent la cheville du genouil, comme on lasche communement la bride au cheval, pour le faire bien courir. Pensez que ces magnifiques gens de pied ne faisoyent point cela pour leur dommage, et ne fust que pour honorer leur vie d'un beau fuyr, qui vaut bien, à mon advis, autant ou plus, pour conserver l'enfant de sa mere, que de tenir bon, ne se sentant point le plus fort, attendu que selon l'opinion de ceux qui ne voudroyent point, si faire se pouvoit, deloger de ce monde qu'au dernier son de la cloche, le plus grand despit qu'on sçauroit faire à la vie, c'est de hazarder follement à la mercy de ce qui la

de faire mourir les femelles là où, certes, on y comprend les masles, comme il appert par la loy qu'à ces fins il donna aux Lacedemoniens, en laquelle il estoit porté :

Que depuis que l'enfant estoit né, le pere n'en estait plus le maistre pour le pouvoir nourrir à sa volonté, ains il le portoit luy mesme à un certain lieu à ce deputé qui s'appelloit la Lesche, là où les plus anciens de la lignée, estans assis, visitoient l'enfant, et s'ils le trouvoient beau, ils ordonnoyent qu'il fust nourri, en luy constituant une des mille parts de l'heritage pour sa nourriture ; mais s'il leur sembloit laid, ils l'envoyoyent getter dans une fondriere, que l'on appelloit les Apothetes, comme l'on diroit les depositoires, pour audit lieu terminer ce peu de vie qu'il avoit porté en ce monde du ventre de sa mere.

En quoy il me semble, sauf meilleur advis, que les uns et les autres, asçavoir, les Garamantes, les Thebains et les Lacedemoniens, se portoyent par trop legerement. Car, puisque leur vouloir estoit de faire si bon marché de la vie des creatures raisonnables, ils devoient (ce me semble) surseoir à l'execution d'une telle et si indiscrete volonté, jusques à un certain temps auquel l'on peust faire jugement plus certain et asseuré de telles petites creatures, que l'on ne faict lorsqu'elles sortent du ventre de leur mere. Telle est venue belle portant le heguin, qui s'est trouvée laide portant le scofion ; et au contraire, telle a esté trouvée extremement laide au jour de sa nati-

vité, qui a esté recognue singulierement belle au jour de ses nopces. Je pourrois, si je voulois, amener à ce propos, de tous les deux costez et de tous les deux temps, antique et moderne, plusieurs histoires pour le tesmoignage de mon dire; mais le desir que j'ay de chasser au lecteur l'ennui qui le pourroit, par une trop grande prolixité de langage mal tissu, et encores plus mal assaisonné, degouster des viandes que je luy ay icy apprestées, là où je le voudrois, s'il estoit possible, tenir tousjours en quelque bon goust, sera cause que je me contenteray pour le present de l'histoire, non moins memorable que veritable.

CHAPITRE III.

Metamorphose, où changement d'une fille très-laide d'Alcide en la plus belle fille du monde, et comme elle fut mariée d'un Roy.

La fille d'Alcide, depuis l'heure qu'elle eut quitté le ventre de la mere pour se pendre à la mammelle jusques à l'aage auquel on change et d'ongles et de dents, fut tenue pour la plus laide fille qui naquit jamais de mere. Elle estoit de vray si hydeuse et si difforme, que l'on ne la pouvoit regarder sans cracher, ou sans se decontenancer bien fort, comme il prend à ceux qui voyent chose fort mal plaisante à la veue et de mauvaise odeur jusques à leur faire suslever cœur. Son pere n'en vouloit ouyr parler en quelque sorte que ce fust. Sa mere se facha bientost de luy bailler le tetin, craignant d'en barbouiller le bout et d'en alaidir non-seulement les mamelles, mais aussi tout le reste de sa personne, par certaine contagion de

telle et si hydeuse laideur corporelle : laquelle neantmoins ne se prend point comme se fait la laideur de l'ame, par la frequentation de ceux qui en sont tachez. Mais jamais chose n'eust sceu venir mieux à propos à la fille que ce changement qui fust faict d'un tetin domestique en un tetin estranger. Car la nourrice de laquelle se servoit la mere pour se descharger de la peine qu'il ne luy convenoit prendre jour et nuict, d'allaicter de son laict chose si laide, la prit en amour et affection bien grande, comme porte le naturel des nourrices (j'entens parler de celles qui ne se laissent point troubler le laict), lesquelles ayment quelques fois mieux les enfans qu'elles nourrissent que leurs propres enfans, et de plus grande affection aussi bien souvent que ne les ayment les meres qui les ont portez dans leur ventre ; tant y a qu'elle en usa presque tout de mesme en son endroict, comme l'ourse est coustumiere d'en user envers ses petits, lesquels, combien que, tout aussitost qu'ils sont nez, elle les recognoisse laids et difformes en toute extremité de laideur, ce neantmoins elle ne les gette point, elle ne les suffoque pas, et moins encore les faict elle cruellement mourir en les precipitant du haut d'une montagne dans une fondriere, comme souloyent faire envers leurs propres enfans les susdits peuples dénaturez, armez de toute pieté d'homme, hormis la principalle, qu'est l'humanité ; ains au contraire, elle prend soin et cure, comme s'ils estoyent les plus beaux animaux de ce monde, et ores qu'ils n'ayent, lorsqu'ils naissent, forme au-

cune, non plus qu'une mole, c'est à dire une gro
masse de chair, qui est sans esprit, sans forme
sans vie. Elle passe toutes fois sa langue si souv
là-dessus, qu'en reformant une telle deformité, e
leur faict prendre une forme, laquelle se confo
mant à la sienne ne se monstre point du tout
difforme. De mesme ceste susdite nourrice estra
gere et mercenaire mouilloit, lavoit, torchoit,
salivoit, et nettoyoit si souvent les jambes, l
cuisses, le corps, le col et la face de ce susdit sou
lon de cuysine, qu'enfin il se rendit un beau lin
blanc. Car tant plus que la fille croissoit en aag
tant plus elle croissoit en beauté. Si bien que da
peu de jours elle eut acquis le tiltre de la pl
belle fille qui fust en tout le pays. Bref, sa beau
fut si grande et si fort estimée, que le roy Aristo
qui s'entendoit fort bien en telle drapperie, comm
aussi il en aimoit bien fort la laine, en devint ta
et si fort amoureux, qu'il n'eut jamais repos
son lict jusques à ce qu'elle y fust couchiée, j'ente
en tiltre de femme et legitime espouse, pour
faire avec luy, comme elle fist bientost apres,
fort beaux et genereux enfans. J'ay oublié de di
(chose neantmoins qui ne merite point estre voyl
du voyle de silence) que ceste susdite nourri
menoit tous les jours la fille au temple de Diane
qui est en Terapne, au-dessus du temple de Pho
bus, priant avec bien grande devotion laditte dees
à ce que son bon plaisir fust de changer une tell
et si difforme laideur en quelque espece de beauté
qui rendist celle qui estoit si vilainement chai

bonnée, moins farouche et moins hydeuse qu'elle n'estoit. Et jaçoit que nous sachions bien que ces beaux dieux et deesses de foin, qui ont tenu si longtemps les anciens payens en tenebres et captivité d'erreur et ignorance, n'avoyent aucun pouvoir non plus qu'une piece de bois ou de pierre, et que de s'adresser à tels baboins par prieres et oraisons, pour en penser recouvrer secours aux besoings et necessitez que l'on en pouvoit avoir, comme le pensoyent, voire mesme le croyoient ces pauvres aveugles, ce n'estoit qu'autant de temps perdu, qui en reculoit plus avant leur salut. Nous en pouvons toutesfois tirer quelque profit : quand ce ne seroit que pour estre par là en quelque façon acertenez que les beautez et les laideurs, soyent celles du dedans, soyent celles du dehors, viennent directement de ce bon et vray Dieu que nous adorons en esprit et verité, lequel, tout ainsi qu'il peut redresser les boyteux et illuminer les aveugles, il peut aussi tout de mesme rendre belles et bonnes les personnes les plus difformes et vicieuses. Mais cela s'entend, quand l'on se prepare par le changement d'une vie mauvaise en une vie bonne, à luy en faire humble priere procedante d'un cœur qui soit vivement touché du desplaisir de son peché. Tel exemple, suyvi de plusieurs autres semblables que l'on peut apprendre, tant par l'histoire que par la journaliere experience, me faict dire que ces susdits peuples ne se devoyent point tant haster, comme ils faisoyent, pour arracher au vergier de ce monde

tant de jeunes plantes qui se fussent peut-estre rendues de fort beaux arbres, si l'on eust eu la patience d'attendre que le temps eust passé ladessus par le cours de quelques années. Mais quoy! il en faut venir là. Tels peuples avoient en si grande horreur les laideurs des personnes, mesmes de celles qui portent communement la chausse courte et la chevelure longue, que pour y coupper chemin, ils ne se pouvoyent (ce leur sembloit) asser haster de faire mourir ceux et celles qui estoyent en leurs premiers jours marquez de telles marques, de peur que si on leur concedoit l'usage de la vie, ils ne vinssent à engendrer enfans ressemblans à pere et mere, attendu mesmement que selon la plus grande et la plus saine opinion des mieux entendus aux secrets de nature, la forme de la face et du corps respond à l'origine et contexture, c'est-à-dire, à la propre et vraye substance et qualité du sang, lequel, par une secrette et cachée, et neantmoins certaine propriété que l'on pourroit nommer, si l'on vouloit, sympathie, ne se joinct pas seulement à son semblable pour l'attirer à soy, jusques à faire sortir de deux personnes un mesme vouloir, mais aussi faict par generation une vraye semblance de ceux des vaisseaux desquels le dict sang est espuisé. C'est ce qu'Hesiode, parlant du chaste mariage, chante quand il dit, τεκτοῦσι δὲ γυναῖκες εἴκοτα τέκνα, et de faict.

CHAPITRE IV.

Coustume de plusieurs nations qui laissent coucher tous allans et venans avec leurs femmes pour avoir de beaux enfans.

Il se dit qu'au pays des Lymirniens, les peres ne recouvroyent point leurs enfans par autre moyen que celuy là. Car leur coustume portoit d'avoir leurs femmes communes et de nourrir pareillement en commun les enfans jusques à l'aage de cinq ans, et lors apres avoir faict assembler en un certain lieu peres et enfans, l'on departoit les enfans aux peres auxquels ils rapportoyent le plus. Ceste coustume est à la verité un peu chatouilleuse, mais elle ne demange pas tant, ni si fort pour s'en gratter la teste, ores bien que les grifons, qui la font gratter, n'y soient point logez, comme fait celle des Lacedemoniens, là où le mary ayant une belle et jeune femme, et se sentant un peu frappé de ceste maladie, qui se rend incurable à cause des années passées, pouvoit, sans encourir par ce aucun blasme, mener coucher avec sa femme

quelque beau jeune homme qui luy semblast estre de gentille nature, pour la faire emplir de bonne et belle semence, et en advouer le fruict qui naissoit comme s'il eust esté engendré par luy-mesme.

J'ay opinion qu'un cadet de Gascogne, mesme s'il est nay et nourri en la montagne, marié avec quelque belle et jeune femme, et fust elle fille de Paris, née en la rue de Quinquenpoy, ne s'accommoderoit point à ceste coustume sans se frotter le front, et que, pour si fort qu'il fust avancé en aage, il ne se mettroit point en peine d'aller chercher tels procureurs à negoces, pour crocheter, par le crochet de capricorne, des enfans du coffre de sa femme, encore que tels enfans se deussent rendre cent et cent fois plus beaux que luy.

Il estoit aussi par mesme loy et coustume loisible à un honneste homme qui aimoit la femme d'un autre, pour la voir belle, sage, honneste et de bonne grace, et portant de beaux enfans, prier son mary de le laisser coucher avec elle (voicy qui va de mieux en mieux) pour y semer, comme en terre grasse et fertile, de beaux et bons enfans, qui par ce moyen venoyent à avoir communication de sang et de parentelle avec gens de bien et d'honneur. Il faut bien dire que telles gens (je suis bien empesché pour sçavoir comme je les dois nommer) estoyent bien assotez apres la beauté, veu que pour en avoir des enfans qui en fussent pourveus, ils faisoyent si bon marché de ce que l'on doit tenir si cher, jusques à se planter eux-mesme au front ce dont en quelques lieux l'on

amanche les cousteaux au talon. Quant à moy, je ne sçay pas là où en sont logez les autres, mais je sçay bien que j'en suis logé là que j'aymerois mieux recouvrer de la matrice de ma femme, des enfans Isopets, et encores, si vous voulez, plus laids et difformes que cela, estans sortis de mes reins, que d'en avoir des Adonis, c'est à dire des plus parfaits en beauté qu'on ne sçauroit proposer, faits des œuvres de quelque autre, et fust il cousin remué de germain du plus proche voisin que j'aye. Heureux trois fois celuy (ce disoit le Lyrique) qui peut cueillir les fruicts de la terre qu'il a luy-mesme labourée et semencée : l'on en trouve le pain le plus savoureux. De mesme l'on dort mieux à son aise, quand on nourrit ce qui est à soy, ou (pour me garder de mesconter) ce que l'on croit estre sien. Car, à la verité, la science de telle philosophie, que l'on peut à bon droit nommer philosophie occulte, n'est pas fort certaine. Mais quoy! les susdits doubles jeans et capricornistes volontaires nourrissoyent ce qu'ils sçavoyent bien estre d'autruy (ô les benests!); pour le moins devoyent-ils faire payer la moytié de la despense à celuy qui menoit leurs terres à moytié, sans regarder de si pres à la peine qu'il prenoit au labeur: Car telle peine, si point y en avoit, devoit estre compensée par le plaisir qu'il y recevoit, duquel ce gros Joannes ne se ressentoit aucunement, et neantmoins toute la despence tomboit sur ses espaules, comme faisoit bien aussi le bois du cerf sur le plus beau de son front.

CHAPITRE V.

Plusieurs femmes engendrent des enfans semblables à ce qu'elles s'imaginent, ou ce qui leur est representé devant leurs yeux.

Il y en a toutesfois qui tiennent que ceste reigle de ces susdits secretaires de nature n'est pas fort certaine, si que il faille inferer necessairement par là que de la matrice de la mere imbibée de la semence du pere doit infailliblement sortir un enfant representant l'image et semblance du pere, non pas mesme celle de la mere, qui est plus certaine que n'est pas le pere, pour ce que, quand l'on faict chez elle au four, elle y est tousjours presente, là où le pere, ou pour le moins celuy qu'on cuide estre le pere, le plus souvent n'y est pas, comme certainement il en seroit besoing. Car, comme l'on dit communement, à l'enfourner se font les pains cornus. L'on veut dire que pour lors il s'esbat avec ses compagnons qui sont naiz sous un mesme signe, à un certain jeu qui se nomme : cornichon va de

ment; s'il est vray ou non, je m'en remets au parchemin, qui est plus fort que le papier. Mais tant y a que ces susdits contretenans disent que ce sont plustost rencontres qui se font, tantost en une sorte, tantost en une autre, selon ce que les personnes se trouvent disposées lorsqu'elles vacquent aux enfans ou bien, selon ce que la femme se represente en son esprit, sur le point et au mesme instant qu'elle reçoit la semence de l'homme. Et là dessus, apres avoir quelque temps discouru sur la nature de certains animaux qui font leurs petits de couleur semblable à celle qu'on leur propose, tesmoigne l'histoire de Jacob, lequel, ayant convenu avec Laban que toute beste des troupeaux marquetée de diverses couleurs, seroit à luy pour son salaire, feit peler des verges vertes de divers arbres, et les meit à l'abreuvoir, ensemble les escorces de couleurs différentes, afin que les chevres et brebis du troupeau, regardans les verges et escorces ainsi variées de couleurs, formassent leurs petits tout de mesme. Ils alleguent ce qui est autrefois advenu à une certaine royne, laquelle, belle et blanche de face et de corps, ayant pour mari un roy de mesme parure, feit toutesfois un enfant aussi laid et aussi noir que sçauroit estre le plus laid et le plus noir Ethiopien qui soit en tout le pays d'Ethiopie; dont le roy, revestu neantmoins d'une opinion de sa femme aussi bonne que mary l'eut oncques de la sienne, en voulant sçavoir la raison, apres avoir fait consulter le fait avec les plus doctes medecins de son royaume, trouve que telle chose procedoit à

cause d'un certain tableau qui estoit en sa chambre, où il y avoit un More depeint, droit à l'object du lict, et au propre aspect de la royne, toutes les fois qu'elle s'y couchoit, fust de jour, fust de nuict, pour s'occuper à la chaste et louable besongne de l'honorable et pudique mariage. Je vous laisse à penser si le roy, qui n'avoit point voué son royaume aux Mores, et moins encores à ceux de la petite Egypte, qui nous viennent si souvent voir, pour s'accommoder de nos meubles, en nous payant de monnoye de singe en contrechange de celle de Provence, que nous leur donnons quelques fois, feit point changer de place à ce venerable tableau, qui commençoit desjà de charbonner si bien ses enfans.

L'on peut penser aussi si les autres femmes, mesme celles qui n'estoyent pas des mieux partagées en beauté, furent point curieuses de pourvoir la chambre de leur lict de conjonction de quelque beau tableau portant la figure de quelque belle personne; pour, sous un tel moule artificiel, en moulér naturellement et former realement de semblables. Tout ainsi comme, par le tesmoignage de sainct Hierosme, avoit faict autrefois une fort laide femme, laquelle, mariée avec un homme fort laid, enfanta toutes fois un garçon fort beau. Ce qui luy eust cousté bien cher, pour estre de ce soupçonnée d'adultere, si elle n'eust esté relevée par le prudent conseil du docte et souverain medecin Hypocrates, lequel feit adviser si en la chambre où le mari prenoit avec elle la mesure des

enfans, y avoit point un pourtraict d'un qui fust semblable à celuy qu'elle avoit enfanté; ce que par bon-heur y fut trouvé, et ainsi ceste pauvre innocente fut delivrée de toute la mauvaise soupçon qu'elle avoit encouruë: comme par mesme moyen fut bien aussi une autre jeune femme, laquelle, au temps de l'empereur Charles quatriesme, enfanta une fille toute velue comme un ours, à raison d'une effigie de saint Jean qu'elle avoit fixement regardée, sur le poinct qu'elle receust ce que pour lors son mari luy bailla, pour s'acquiter du devoir de mariage.

L'on pourroit accommoder ceci, qui voudroit, pour en faire en quelque façon son profit par le moyen de quelque bon corps de garde, quand ce ne seroit que pour destourner de soy ce coup de, vous m'entendez bien, que l'on donne aux chevaux qui ont la bouche eschauffée, sur certaines femmes mariées, lesquelles s'estans rendues aussi prodigues de leur honneur comme peu curieuses de leur salut, n'ont point de honte, encores moins d'erubescence, de souiller les chastes linceuls de la saincte couche, en ouvrant, par trop grande indiscretion, prodigalement la bourse domestique de la matrice arrestée, à la semence estrangere de certains reins errants et vagabonds, pour en faire sortir au bout de neuf mois, et quelquefois de sept, un joli petit bastard, lequel toutesfois rapportera de si pres à leur mari, qu'il n'y a homme, s'il ne sçait le secret de l'escole, qui ne le juge sorti du propre creux de ses reins, et par consequent

habille à succeder aux biens de cest innocent, qui ne pourra toutesfois faire de moins que de s'esjouir grandement de voir sur ce sien enfant putatif son image si bien depeinte, par le pinceau neantmoins d'un qui ce seroit, ingeré d'estre son lieutenant, sans avoir pris aucune commission de luy pour estre employé en telle charge. Dont vient cela? Holà! mes amis : C'est pour ce que s'estant ceste susdite prodigue et indiscrette femme, gettée sur la besongne, au telier de laquelle on travaille aussi bien en tenebres obscurs comme en pleine clarté, elle a tous ses sens et tous les nerfs de son esprit si bien tendus sur son mari, pour la crainte qu'elle a d'estre par luy attrappée sur le faict et traittée consequemment selon ses merites, qu'il faut necessairement que ce qu'elle reçoit alors par les œuvres d'autruy soit rapporté à son dit mari, pour le representer apres qu'elle s'en sera deschargée, aussi bien comme si luy-mesme en avoit faict la mise.

CHAPITRE VI.

Hommes de basse qualité ressemblans naturellement plusieurs grands monarques et seigneurs, avec l'histoire de Martin Guerre sur ce propos.

L'histoire de Procenesia, chambriere, rappelée des vieux monumens des Romains pour comparoir icy, ne sera point hors de propos, laquelle de double adultere eut quatre enfans jumeaux retirans tous quatre à son mari, comme s'il eust esté de la partie là où j'entens qu'il ne servoit que de naquet.

Plusieurs disent, pour couvrir en quelque façon le larcin qu'ils font à nature, aux fins d'en enrichir d'autant ceste vieille masque fortune, en r'envoyant aux rencontres et aux cas fortuits le faict dont est question, que l'on a veu autrefois, comme l'on voit encores aujourd'hui, plusieurs enfans ressembler à plusieurs peres, desquels neantmoins ils n'ont esté jamais engendrez, et de tels dont la basse et humble condition peut effacer toute la mauvaise opinion que l'on pourroit avoir des meres.

Entre autres, ils alleguent un povre homme, pescheur de poissons, qui ressembloit si bien un nommé Sura, proconsul en Sicile, que le plus sensé et mieux oculé se fust trouvé bien empeschè à discerner l'un de l'autre pour sçavoir dire au vray (la robe à part) quel des deux estoit le juge et quel estoit le poissonnier. Car ils ne se ressembloyent pas seulement aux traits de la face et du corps, mais aussi en tous leurs gestes, contenances et façons de faire, jusques mesme au parler, estans tous deux begues.

Ils mettent aussi en avant une histoire romaine, laquelle je dementirois volontiers, tant pour raison du vilain fait qui y est contenu que pour le peu d'aparence qu'il y a d'y adjouter foy. Toutesfois, pour estre comprise au nombre des histoires approuvées, je suis content de m'en defaire au prix qu'elle me couste, sans y vouloir gaigner un seul denier. Ce sera à la discretion du lecteur de la croire ou mescroire, sans qu'il prenne autrement la peine de l'aller verifier sur les liqux. Tant y a que l'histoire est chargée d'un nommé Sporus, serviteur de Neron, empereur romain, lequel raportoit si vivement en toutes choses, hors mises les parties du sexe feminin qui sont les plus cachées, à Sabine, femme dudit empereur, que si ce qui est est vray, comme toute l'histoire doit estre, Neron luy feit faire une incision aux parties basses, à ce que, par le moyen d'une telle et si fort desnaturée ouverture (ô quel humeur fantasque et vilain d'un prince plus que sordide et brutal!) il peust,

au lieu de Sabine, user vilainement ou, pour mieux dire, abuser brutalement de luy.

Pareillement ils produisent un nommé Mirmylon, gardeur de gros bestail, comme nous pourrions dire un vacher ou un bouvier, ressemblant si fort à Cassius Severus, orateur, que, à raison d'une telle et si naifve ressemblance, cest orateur estoit quelquesfois nommé bouvier et quelquesfois vacher. Comme tout de mesme il en prit à Cn. Pompée le pere, lequel, pour si adroit et vaillant qu'il fust aux armes, et ayant le cœur en aussi bon lieu que tout homme de bien aimant son honneur le sçauroit avoir, ce neantmoins il ne luy fut oncques possible de contenir les langues des personnes à ce qu'elles ne se debordassent à le nommer, comme ils le nommoyent toutes les fois qu'ils le voyoient, cuysinier, d'autant que, selon ce que porte son histoire, deux pigeons ou deux papillons blancs ne sont point mieux l'un l'autre ressemblant que luy et son cuysinier, nommé Menogenes, se ressembloyent.

A quoy semblablement ils veulent joindre Corneille Scipion, lequel, ores qu'on le peust surnommer de plusieurs notables et illustres noms pris sur la louable et signalée famille des Scipions, auxquels il respondoit non seulement de sang et de nom, mais aussi de prouesse et de vertu, ne sceut oncques toutesfois s'afranchir du nom de Serapion, duquel nom on le nommoit à tout propos, pour ce qu'il rapportoit si bien de corps, de face et d'action, à un qui estoit ainsi nommé, qu'en

un rencontre inopine, ne gettant point autrement, l'œil sur les vestemens (marque au sot populaire de la grandeur ou petitesse des personnes), l'on eust bien souvent pris l'un pour l'autre ; jaçoit que ce Serapion, duquel Scipion portoit la semblance, fust l'homme de vile et abjecte condition, n'ayant moyen de vivre plus beau ny plus honeste que d'acheter les victimes (c'est à dire les bestes qu'on sacrifioit), pour apres les revendre, et en faire en quelque façon son profit, sans regarder de plus pres à l'honnesteté ou turpitude du gain, lequel, à mon advis, estoit encores moins vilain que n'estoit celuy que faisoit l'empereur sur l'urine qu'il vendoit, pour penser par là en accroistre ses finances, là où, selon la plus saine opinion, il en diminuoit autant de sa grandeur et reputation.

Encores veulent-ils, à ce propos, faire entrer en jeu, pour l'histoire de nostre temps, un nommé Jean Oparin, imprimeur en la ville de Basle, pays d'Alemaigne, et de plus fraische memoire, un nommé Arnauld du Thil, soy disant Martin Guerre. Ce susdit Jean Oparin, imprimeur, retiroit tant et si fort, en tous traicts et lineamens de la face et du corps, à Henry huitieme, roy d'Angleterre, que si on l'eust revestu d'accoustremens royaux, il eust esté pris pour le roy aussi bien comme jadis Semiramis, revestue de semblables accoustremens, y fut receue par les Assiriens, à raison de la grande et presque incroyable ressemblance qu'il y avoit entre elle et Ninus, son fils, qui devoit de droicte ligne succeder à la couronne, comme fils unique et legitime du

roy Ninus, son pere, peu avant decedé. Bref, l'imprimeur et le roy n'estoyent dissemblables, si ce n'est en ce que l'un remplit l'Alemaigne de fort vilaines et cruelles guerres, et l'autre la remplit de fort bons livres et fort fidellement imprimez. Cest autre Arnauld du Thil ropresentoit si vivement, jusques aux plus subtils traicts de nature, es lieux mesmes que l'honnesteté nous commande de tenir cachez, Martin Guerre, le nom duquel il supposoit, qu'il fut pris et receu pour luy, non-seulement de tous les manans et habitans au lieu d'Artigat, pays de Gascoigne, d'où il estoit nay et d'où il s'estoit l'espace de huit ans absanté, mais aussi de tous les parens alliez et amis du susdit Guerre, voire mesme de sa propre femme, avec laquelle, sous une telle couverture, il ne s'eshonta point (ô impudente et effrontée audace!) d'habiter ès linseuls du premier et vray mariage trois ans revolus, pendant lequel temps il en sceut fort bien crocheter deux beaux enfans qui sont encores aujourd'huy, à ce que l'on dit, vivans. Mais, ce Dieu fort, ce Dieu juste, ce Dieu grand et admirable, devant la face duquel les choses les plus cachées aux hommes sont les plus claires et les plus apparentes, ce Dieu, di-je, qui retire la verité des plus profonds centres de la terre, pour la manifeste punition de ceux qui la tiennent cachée, pensant par là luy cacher leurs pechez, permit qu'une telle, si lasche et si vilaine imposture, obscurcissant de si pres sa gloire, fust decouverte ; ce dont l'imposteur paya les interests jusques au dernier

a veu et voit-on encores souvent enfans laids et difformes et de foible et debile contexture, estant neantmoins sortis de parens fort beaux et robustes, et au contraire, plusieurs enfans forts et gaillards et d'une fort excellente beauté, procreez de parens foibles et debiles, portans en la face et au corps la marque d'une extreme deformité et laideur. Pareillement l'on a veu et voit-on encores, pour le regard de la beauté du dedans et de la laideur, dont dependent les bonnes et les mauvaises mœurs, plusieurs enfans menans une fort dissolue et depravée vie, lesquels toutesfois sont yssus de fort notables parens qui ont vescu si bien et si heureusement, que pour quelque mort qui s'en soit suivye sur leur personne, leur nom n'a oncques peu mourir.

Laissant à part ceux de nostre aage, pour ne nous representer point de si pres un si proche malheur, Cambises, fils de Cyrus, et Caligula, fils de Drusus le Germain, en la page profane, Ophni et Phines, fils de Hely, sacrificateur, les enfans semblablement de Samuel, sacrificateur aussi et juge du peuple d'Israel, pour le regard du sainct fueillet sacré, en peuvent rendre, pour ce qui regarde la laideur du dedans, un fort ample et suffisant tesmoignage ; car ils se sont tous si mal gettez et si debordument conduit toutes les actions de leur vie, qu'ils ont fermé à tous historiens la bouche, pour en parler en bonne bouche, là où leurs peres leur ont tenue si bien ouverte, qu'à peine se sont-ils onques peu saouler d'en parler en fort bonne et glorieuse part, et d'un langage si

haut et si clair, pour delà s'acheminer à celles des plus genereux enfans jusqu'aux plus derniers de la postérité. Tout cela est vray, je le confesse. Si je le voulois nier, l'œil qui le lit et le voit tous les jours (non toutesfois sans en getter, pour le regard de ceux de nostre aage, plusieurs larmes suscitées par le grand regret qu'en a le cœur) m'en dementiroit à tout propos. Mais quoy! faut-il pour une particularité deroger à une chose universelle? L'on sçait bien que l'argument du particulier à l'universel ne valut jamais rien. L'on sçait bien aussi que deux ni trois arondelles ne font point la prime-vere. L'on ne peut pareillement ignorer que nature, pour se vouloir par trop egayer, se mesconte quelques fois, jusqu'à faire naistre de deux personnes raisonnables monstres horribles retirans plus à la beste brute qu'à l'homme. Mais ores qu'elle se debauche en telles façons et autres qui logent quelquefois les testes, les mains et les pieds ès lieux et endroits tout contraires à ceux où ils sont coustumiers se loger, elle se remet toutesfois en prenant la bonne et ancienne façon, à laquelle Dieu, par la procreation de l'homme et de la femme, l'a par sa providence admirable acheminée. Par ainsi, je dis que nature est et sera tousjours sur ses pieds pour faire par la voye ordinaire, qui est la plus certaine et asseurée, naistre le semblable de son semblable, soit pour ce qui concerne la forme du corps, soit pour le regard de la forme de l'esprit, sous lequel je comprens l'ame, pour raison de bonnes ou mauvaises mœurs et coustumes, dont

drix pour le lard, ou bien, comme l'on dit communément, laissent le grain pour prendre la paille. Un de nos bons peres anciens se trouva bien un jour si degousté de bonnes viandes, qu'il feit tenir dans son lict à Agar, sa chambriere, la place de Sara, sa vraye et legitime femme, jusques en faire sortir par la fauce porte, de fort beaux enfans qui tenoyent aussi bonne mine, en se pourmenant aux galeries de ce monde, comme s'ils y fussent entrez par la bonne porte. D'autre part, n'y a il pas eu autresfois et, sauf le droict des femmes de bien, ne pourroit il pas encores avoir aujourd'huy plusieurs dames qui ont tranché et tranchent des grandes, lesquelles, craignans que le froid ne vint à refroidir la doubleure de leur chemise, par faute d'y pourvoir autrement, se sont faict couvrir aux serviteurs de leurs maris? Je suis content, pour ne degouster point aucune femme de faire repaistre icy son esprit, de cacher sous les cortines et rideau de taciturnité et silence les tableaux recens, qui neantmoins se pourroyent bien trouver, si l'on s'y vouloit un peu remuer en quelques particulieres maisons de certaines femmes mal conseillées, lesquelles, par une semblable turpitude en noircissent leur nom du plus fin noir à noircir qui soit; et en me retirant tout bellement de là, je me contenteray pour le present de prendre, sur les plus vieux et poudreux tableaux, Putipharis et Stenopea, femme de Pretus, roy des Argives, qui prindrent toutes deux du drap, voyant que l'hyver s'aprochoit, pour couvrir chair humaine, l'une en la draperie de Jose-

phus, l'autre en celle de Bellephora, estans tous deux au service de ceux qui respondoyent pour maris à ces susdittes femmes. Au semblable, il ne nous sera pas defendu de croire que les peres de Sura, proconsul en Sicile, de Cassius Severus, orateur à Rome, de Cn. Pompée, le pere de Corneille Scipion, et ainsi des autres, qui sont logez en mesme predicament, se soyent quelquesfois jouez avec les meres de ceux que nous avons cy-devant mentionnez, ores qu'ils fussent personnes viles et abjectes, asçavoir d'un vendeur de poissons, d'un revendeur de victimes, d'un bouvier, d'un vacher, d'un cuisinier et d'autres semblables aussi bien qualifiez, pour, en se jouant de telle façon, faire quelque jour sortir à bon escient, du ventre de celles qui avoyent part au jeu, enfans ressemblans à ces susdits seigneurs, du manteau desquels elles avoyent esté couvertes.

Et pour le regard des femmes (j'employe tousjours mes protestations, ne pretendant estre entendu parler des femmes de bien, de vertu et honneur, qui n'ont point besoing de camare pour les garder de se cabrer), n'est-il pas en cas pareil aussi aisé à croire que la susdite mere de Sabine, femme de Neron, empereur, ait quelquefois, lorsque vous et moy n'y estions pas, folastré avec le pere de Sporus, serviteur dudit Neron, lequel Sporus tenant du costé gauché à la chausse courte, c'est à dire du costé de la mere (comme sont bien souvent les enfans qui ont leurs meres gaillardes et pleines de suc), retirast à Sabine sa

fille? Et ne faict rien de proposer en ce la grande distance d'un lieu à autre, comme quelques-uns s'en sont voulu servir, sous l'exemple de ces deux jeunes enfans, dont l'un estoit de France et l'autre d'Azie, lesquels neantmoins s'entreressembloyent si fort en toutes les parties de la face et du corps, non moins belles et agreables que conduictes de bonne grace, que pour raison de ce, et nommement de ceste grande ressemblance, l'on dit que Marc-Antoine les acheta d'un nommé Thoranius trois cens sesterces, revenans, par la supputation faicte au rapport de nostre monnoye, à trois mille sept cens cinquante escus. Il ne fait rien, di-je, de mettre en avant telle chose; car il ne fut oncques, que les gens de divérse nation, jusques aux plus estongnez, ne se soyent entreveus et visitez, et quelques fois de plus pres et plus familierement, pour le regard des femmes mariées, que les maris, mesme ceux qui ont le poil du sourcy grand et l'encouleure longue, n'eussent voulu. Helas! bonnes gens, la graine de l'homme est de si grande requeste, qu'elle est recherchée de toutes pars, pour ce qu'elle se prend aussi bien estant semée sur un champ estranger, pourveu qu'il soit bien labouré, comme sur le champ voisin et domestique. Et de là se prend la raison, de ce que l'on void bien souvent un Espagnol blanc et blond, ores qu'il soit de terre noire, et, au contraire, un Anglois ayant la charnure et le pelage de teinture noire, estant neantmoins nay en terre blanche. Pourquoy? C'est, à mon advis,

pource que lorsque nature, par le moyen de l'homme qui luy broyoit les couleurs, les depeignoit ainsi de son pinceau, les trafiques et commerces n'estoyent point defendus entre l'Anglois et l'Espagnol. Mais quoy! je me demange : n'y a-il pas de quoy, pour penser que les Grecs estans venus habiter les Gaules, lorsqu'ils se remuerent en nostre France, nous ayent laissé en quelque petit coing de nos maisons quelque petit cornet de leur graine, et ne fast que pour ensemencer nos terres de leur race ionique, et tesmoigner par là l'heureux succès de leur voyage? il y a là; à la verité, un beau champ pour y semer des pensées. Quant à moy, j'ayme mieux faire ce mestier de le penser, que de l'aller dire à tel, qui peut estre n'y prendroit point de plaisir. Pour le moins je sçay bien que de cinq cens dictions, desquelles nous nous servons ordinairement en nostre commun langage, ils nous en ont laissé quatre cens de bon compte. Je ne sçay pas maintenant si, pour se rembourser des interests, ils voudroyent point estre recteurs ou curez de nos enfans, pour en tirer le disme. Penseriez-vous qu'il fust mauvais de faire entrer en ce propos l'histoire de l'empereur Auguste, lequel ayant veu en la ville de Rome, où il faisoit sa principale demeure, un jeune homme estranger qui luy retiroit de si pres, qu'on l'eust toujours pris pour son frere gemeau, fut esmeu à luy demander si sa mere avoit jamais esté à Rome? Mais certainement le jeune homme, sans faire aucun semblant

de cognoistre où vouloit frapper l'empereur, se sceut fort dextrement couvrir de ce coup; car, sans se desborder autrement de la modestie dans laquelle l'on se doit contenir quand on parle à tels et si grans seigneurs, il luy feit ceste response : Je ne sçaurois pas dire au vray, tres illustre seigneur, si ma mere est oncques venue en ceste ville; mais je sçay bien, pour tout certain et asseuré, que mon pere y a esté souvent. Le preteur romain n'en eut pas moins pour son viu, lorsque, se voulant gausser d'un Sicilien qui luy rapportoit bien fort, il luy dit qu'il ne se pouvoit assez esmerveiller de ceste grande ressemblance, veu qu'il sçavoit bien que son pere n'avoit jamais esté en Sicile : Il n'y a pas, respond le Sicilien, grande raison de se donner merveille de ce, car je sçay bien que le mien a esté souvent à Rome.

CHAPITRE IX.

Comme les enfans ne retirent les complexions de leurs peres, et leur font bien souvent deshonneur, voire meurtrissent de leur propre main, assez beaux exemples sur ce allegués.

Or, venons maintenant à la beauté interne, c'est à dire aux bonnes mœurs et louables coustumes des peres, lesquelles se trouvent bien souvent desmenties par leurs enfans, tout ainsi comme par les exemples recueillis sur les deux fueillets, prefane et sacré, il a esté cy-devant remonstré. Dont dirons-nous que procede cela? L'on pourroit se servir en ce fait, qui voudroit, de ceste mesme raison de laquelle nous nous sommes servis nagueres, au faict de la beauté externe, renvoyant le tout sur certaines femmes mariées, lesquelles, soit qu'elles y pensent, soit qu'elles n'y pensent pas, prennent quelquefois l'un pour l'autre, et mesmement quand il est nuict, là où, pour raison de l'obscurité qui la suit, l'aveu

perd bien souvent son crédit, si bien qu'en tel temps, l'on ne peut pas bonnement reconnoistre les personnes, non pas mesme le propre pere. Et là dessus, sans s'esgarer autrement du chemin, l'on se pourroit accommoder d'un certain apophtegme, que j'ay autrefois apris entre plusieurs autres, qui rencontroyent aussi heureusement, comme ils estoyent dits de bonne grace, de tres digne, heroïque dame et tres illustre princesse, Marguerite de Valois, de tres louable et notable memoire, sœur au grand roy François, premier de ce nom, ma tres honnorée maistresse, ornement et splendeur de nostre siecle, laquelle voyant un jour (estant lors Sa Majesté au mont de Marsan) mener à un grief supplice de mort un jeune homme atteint et convaincu du barbare et inhumain crime de parricide, dit qu'on luy faisoit un fort grand tort de le faire mourir, veu qu'il estoit innocent du fait qu'on luy mettoit sus et pour raison duquel il estoit condamné à mort. Et tant plus qu'on luy remonstroit les actes sur lesquels les juges avoyent assis leur jugement, la pluralité et suffisance des tesmoings non reprochez, voyre mesme, la propre confession du condamné, tant plus ceste bonne et notable dame persistoit en son opinion, disant que pour tout certain il n'avoit pas tué son pere. Dont priée, de quelques-uns ausquels elle prestoit volontiers l'oreille, de dire la raison sur laquelle elle se fondoit, respond qu'elle ne doutoit point que ce povre malheureux n'eust tué le mary de sa mere, mais non pas son

pere, c'est à dire, celuy qui l'avoit engendré; voulant donner à entendre par là que nature ne comporteroit jamais qu'un enfant procréé de bon et legitime mariage, dans une couche sans macule, souillast ses mains du sang de son vray et propre pere. De mesme l'on pourroit dire que les enfans debordez et dissolus qui, par la mauvaise vie qu'ils meinent, appreſtent une grande vilaine fosse pour apres leur mort y enterrer leur nom, ne sont que par opinion les enfans de ceux desquels l'on dit qu'ils ont forligné. Mais, pour Dieu! ne venons point à remuer si fort, la lie du tonneau, que le vin s'en aigrisse; je veux dire que nous ne venions point à remuer si avant le mauvais mesnage des femmes, que leurs maris augmentent le mal de teste qu'ils en ont; car, pour le faire court, le monde est grand : toutes les femmes qui l'habitent ne sont pas sages. Si elles estoyent toutes sages, le nombre des hommes fols ne seroit pas si grand comme il est aujourd'huy. Et de fait, j'ay ouy dire toute ma vie qu'il n'y avoit chose en ce monde qui demanchast plustost l'entendement de l'homme que la congnée de la femme folle. De sorte que tel pense avoir la teste bien quarrée, qui neantmoins l'a ronde comme une fourche. Je dis donc, pour en parler plus sobrement et avec un petit morceau de la bonne grace des femmes, que cela se prend sur la bonne ou sur la mauvaise mesnagiere que les enfans font, de ce que, par la permission de la nature naturante, ils ont receu de la nature naturée par le moyen de leur pere, qui

sert à l'une et à l'autre nature d'instrument et de ministre. Et qu'il soit vray, nous voyons que tout ainsi qu'une personne qui sera, au temps de ses tendres ongles, vicieuse, pourra par sa bonne mesnagerie se rendre vertueuse, tout de mesme celuy qui sera en mesme temps vertueux, se rendra, par sa mauvaise mesnagerie, vicieux. Pour le regard du premier, Socrates et Stilpo Megarain sont tesmoings en ce, majeurs de toute exception, horsmis un nommé Criton, qui feit encores plus que n'avoient fait ces susdits philosophes, qui s'adviserent de se mettre à la susdite mesnagerie de bonne heure en domptant les vices, qui commençoyent de gaigner pays sur eux, au temps que tous animaux, jusques aux bestes les plus feroces, sont domptables. Mais ce dernier philosophe Criton avoit cinquante ans passez (si Macrobe ne se trompe au conte qu'il en fait) lorsqu'il s'advisa de reformer les vices ausquels il estoit auparavant en toute laxiveté et dissolution adonné. Toutesfois il se porta si bien en telle reformation, que par le moyen d'icelle il se rendit si temperé en ses actions, si meur en ses dits et si resolu en ses conseils, que la louange de ses vertus effaça toutes les folies de sa jeunesse : en sorte que depuis il ne sortit de sa bouche parole qui ne fust digne d'estre notée, et ne feit acte qui ne meritast d'estre grandement prisé.

CHAPITRE X.

Que les peres doivent chastier leurs enfans pendant qu'ils sont jeunes, de peur que par leur depravation ils ne tombent à un gibet, avec exemples de ceux qui les ont plustost exheredez et chassez.

Pour le regard du second point, qui eust jamais pensé que Neron, entre les payens, et Saul entre ceux du peuple de Dieu, se fussent si mal gettez comme ils se getterent, veu ce que l'un et l'autre promettoyent dans leur bas aage? Et c'est pourquoy, à mon advis, le sage Hebrieu s'est advisé de dire que la voye de l'aigle en l'air, et celle du navire en mer, n'est point tant incertaine et incognue à l'homme comme est celle du jeune adolescent. Car, comme nous venons presentement de dire, il se peut aussi tost getter de mal en bien comme de bien en mal. En quoy le meilleur que j'y voy, c'est que le pere y ait l'œil et qu'il soit sage pour luy, et surtout advisé à ce qu'il ne

delaisse point la bonne voye, à laquelle sa première nature, par la suitte du sang paternel, l'a acheminé, pour suyvre les mauvais sentiers, qui luy pourroient estre, par la suitte et frequentation des pervers et meschans, enseignez, et desquels il ne luy seroit pas si aisé se retirer, les ayant suyvis quelques années, comme il fut à ce susdit Criton, le fait duquel nous est representé par son histoire pour chose fort rare et admirable, en ce qu'ayant faict un si long chemin sur les ans de sa vie, il eut ce bon advisement de chasser de soy les vices acquis, pour y rappeler la bonté naturelle, comme il est à croire qu'il eust fait de meilleure heure, s'il y eust esté dressé par la verge de ses parens, laquelle ne sert pas moins en tel fait que celle de l'escuyer au cheval jeune qu'il veut dresser.

Si Ophni et Phinés eussent esté, lorsque les branches de leurs jeunes ans estoient encores tendres, corrigez et chastiez par le grand sacrificateur Heli, leur pere, ils n'eussent point, au temps que les susdites branches s'estoyent par le cours de quelques années rendues nouées, et par ainsi malaisées à estre plyées, si fort irrité Dieu, comme ils firent, à raison de leur par trop lascive et voluptueuse vie, laquelle en feit paroistre les effects du courroux divin par une manifeste punition qui s'ensuivit, non seulement sur leurs personnes, mais aussi sur leur propre pere et sur toute sa famille. Si aussi, entre les payens, un nommé Lucretius eust esté chastié des fautes

qu'il commettoit en sa basse jeunesse, il n'eust point, estant r'haussé en aage, commis celles qui le conduyrent au supplice d'une mort ignominieuse, et le pere n'en eust pas pareillement perdu son nez, qui luy fut arraché, pour raison de ce, à belles dents, par le fils sur le point qu'on le vouloit executer à mort, luy proferant à l'ouye d'un chacun telles et semblables parolles : Pere, ce que je viens presentement de faire en ton endroit servira d'exemple à tous autres peres, pour les tenir advisez d'estre plus soigneux de leurs enfans, lesquels, en fermant les yeux aux petites fautes, ouvrent les fenestres aux grandes iniquitez, qu'à raison d'une telle connivence ils commettent apres, se devroyent mirer au miroir de ce prudent philosophe Aristipe. Mais le bon fut de la gentille responce qu'il feit à ceux qui le tansoyent, pour ce regard, de trop grande severité, lui mettant en avant qu'il chassoit loing de luy ce qui estoit nay et sorti de luy. Voy, mes amis, dit-il, ne chassons-nous pas au plus loing que nous pouvons de nous les poux, ores qu'ils soyent nays et sortis de nous? Et, à la verité, il n'est pas raisonnable que l'enfant, qui ne se veut point rendre heritier des vertus de son pere, soit aucunement heritier de ses biens. Car si par disposition de droit et constitution des loix civiles, l'on ne peut point refuser une partie de l'heritage et accepter l'autre, à plus forte raison, l'enfant qui aura dedaigné l'heritage des vertus paternelles, qui est le plus beau et le plus riche heritage qu'un pere sçauroit

laisser à son enfant, doit estre demis de la part et portion qu'il en pretend aux biens, soit par le propre pere, comme furent ces susdits enfans d'Aristipus, soit par le juge du lieu, au cas que le pere fust si assotté apres son enfant, que sans avoir esgard à son mauvais mesnage, c'est à dire à la mauvaise vie qu'il mene, il le voulust faire son heritier, comme tout de mesme il en advint jadis au fils de Quintus Fabius le Grand, lequel combien qu'il eust esté appellé par le pere à l'heritage de ses biens, ce nonobstant il en fut demis et deboutté par sentence du preteur, et fut icelle sentence trouvée de tous ceux de la ville fort saincte et équitable; d'autant que (comme un chacun disoit) il n'estoit ny juste ny raisonnable que les biens qui devoyent servir pour conserver la splendeur et la genereuse race des Fabiens, fussent mis ez mains de celuy qui taschoit de l'obscurcir par la turpitude de sa vie. Et ainsi le fils qui par indulgence paternelle avoit esté fait heritier, fut par une juste severité publique exheredé

CHAPITRE XI.

Que la nature ne peut mentir, et qu'un enfant ne peut estre corrompu aux vices qu'en hantant mauvaises compagnies.

Par cela, l'on peut voir clair comme en plain jour, que les peres peuvent servir de beaucoup à leurs enfans pour les dresser à estre bons mesnagers et fideles dispensateurs de ce que par leur moyen, comme estans instrumens et cause seconde de leur vie, ils ont receu de beau et de bon de leur premiere nature. Car, tout ainsi qu'un arbrisseau extrait d'un bon greffe et planté de bonne main en bonne terre, est subject à s'abastardir, si celuy qui l'a planté n'y a l'œil et le cœur pour le faire bien getter, le purgeant et le nettoyant en temps et saison de tout ce qui luy peut porter dommage, de mesme l'enfant pourroit estre issu du meilleur pere et de la meilleure mere qui fut oncques depuis la constitution du monde, que si le pere ny a l'œil et le cœur, pour

le faire bien nourrir et instruire, et le preserver des orages et tempestes des voluptez et des lascives delices qui font, par la frequentation des meschans, flotter sur les ondes de tous vices les enfans en leur pleine jeunesse, comme, sur les ondes suscitées par les plus grans vens, l'on voit flotter un petit vaisseau en pleine mer, il se rendra, quoy qu'il tarde, un vray bastard de son pere, en toutes ses bonnes et belles parties qui le pourroyent, par le benefice de sa premiere nature par luy suyvie et non point dementie, faire advouer son enfant vray et legitime. Et c'est ce qu'on peut appeler en bon langage une seconde nature : laquelle, quoy que l'on en sache dire, se forme et se façonne tousjours selon le moule et patron qu'on luy donne. Car pour en parler clairement, j'en suis logé là, avec intention de ne m'en desloger que le plus tard que je pourray. Et cuide que je ne seray seul logé en tel logis, pour non-seulement penser, mais aussi croire que si nous suyvions, comme bons et loyaux soldats, nostre premiere nature, tout ainsi que si c'estoit nostre capitaine, à peine sçaurions nous errer, en tout le cours de nostre vie. Mais quoi? les mauvaises meurs que nous acquerons par contagion, en la compagnie de ceux qui en sont frapez et polus, et les depravées opinions, desquelles, par mesme moyen, nous nous laissons surmonter, sont cause que nous venons à suffoquer, voire mesme à esteindre du tout tous ces beaux petits feux, nourrissons de vertu, que nature allume en nous

pour nous eschauffer par iceux à toutes louables choses, dignes de gloire et d'honneur. C'est ce qu'en peu de parolles, le docte nepveu de Romulus a voulu dire en quelque lieu, asçavoir, que les vilains acquests que nous faisons des vices et mauvaises mœurs, ensemble des opinions erronées, font si que ceste belle lumiere de nature ne se recognoist plus en nous. Je ne sçay si j'oseray dire que l'apostre sainct Paul nous en a en quelque façon advertis, quand il dit : Gardez-vous d'esteindre le feu de l'esprit sainct qui est en vous, mais bien plustost augmentez le ; en croissant en vertu et honnesteté et toute sapience de Dieu. Le feu de l'esprit sainct n'est point ici mis sans cause ; car, à la vérité, le Saint-Esprit en la Saincte Escriture nous est le plus souvent representé par le feu ; d'autant que, comme le feu naturel eschauffe, esclaire et purge, de mesme par le feu de l'esprit sainct, nous sommes eschauffez à l'amour de Dieu et de nostre prochain, là où gist la perfection de la loy, nous sommes esclairez à la vifve cognoissance de Dieu le Pere par Jesus Christ, son cher fils et bien aimé, et sommes, outre tout cela, purgez et nettoyez de ceste ordure de laquelle nostre premier pere, par la transgression du commandement de Dieu, nous avoit tous infectez et contaminez ; ce que je dirois volontiers, avec la licence et benigne supportation de messieurs les theologiens (ausquels, pour n'estre point appellé à une si digne vocation, je veux toute ma vie deferer), estre entendu de la regeneration qui se fait par l'esprit

sainct, au sainct sacrement de haptesme, laquelle, moyennant le sang precieux qui nous y est representé par l'eau qui y est meslée, nous remet en nostre premiere nature, c'est à dire, au premier estat de grace, pour le regard de l'esperance certaine que nous avons d'une vie éternelle, dont toutesfois, par la lourde faute commise par nostre premier pere, nous avions esté demis. Et puis que nous sommes en si beau chemin, il ne sera point mauvais, attendant l'occasion de le reprendre, comme moyennant la grace de Dieu nous ferons bientost avec plus longue haleine, d'aller rechercher ce propos jusques au premier œuf.

CHAPITRE XII.

Continuation sur ce propos, avec preuve comment nous ne tenons rien de meschant de nostre nature, sinon la paillardise, et sur ce les louanges du mariage.

Quand ce grand Dieu admirable, createur du ciel et de la terre, qui de rien a fait toutes choses comme tout de mesme il peut reduire toutes choses à rien, crea et forma le premier homme duquel, comme de la premiere souche, nous tenons et descendons tous, comme et en quelle façon le crea il? Il est tres certain et plus que notoire qu'il le crea beau et bon, au comble de toutes les beautez et bontez les plus excellentes et les plus parfaictes qu'on se sçauroit representer, revestu de toutes grâces et de toutes perfections, voire mesme de ceste precieuse robbe d'immortalité qui n'est seante qu'à un seul Dieu. S'il eust demeuré en tel

estat, ne serions nous pas tous, comme luy, beaux, bons, sages, prudens et parfaits en toutes choses, jusques mesme à porter cette belle robbe d'immortalité? Ouy certainement. Qui nous a donc deboutez de tels dons? Qui nous a fait perdre telles graces? Qui nous a despouillez de cette belle et precieuse robbe? Las! c'est luy mesme, par la mauvaise mesnagerie qu'il a fait en cette sienne premiere creation, qui estoit sa premiere nature. Cette mauvaise mesnagerie, c'est à dire ce malheureux et damnable peché qu'il commit, fut ce de son propre mouvement? Non. De qui donc? Ce fut pour avoir par trop legierement creu et suyvi le conseil de la femme, qui lui mit en teste de fort mauvaises et erronées opinions. Mais quoy! la femme luy donna elle ce conseil d'elle mesme et comme l'ayant prins au propre magasin de son cerveau? Rien moins, car il est à croire qu'estant la femme extraicte de luy, de luy, di-je, qui estoit doué et remply de toutes ces susdittes louables qualitez et perfections, elle en avoit sa bonne part. Comment donc alla cela? Comment, bon Dieu! Ce fut à la suscitation de Satan, deguisé en serpent, lequel nous est aujourd'huy representé par tous les pervers et meschans, la compagnie et frequentation desquels vient à corrompre nostre premiere et bonne nature, pour nous faire changer, par un eschange qui est bien fort à nostre desavantage, nostre bonté naturelle avec une malice acquise, et lequel Satan, ennemy de generation humaine, ensorcella la femme de ces susdittes

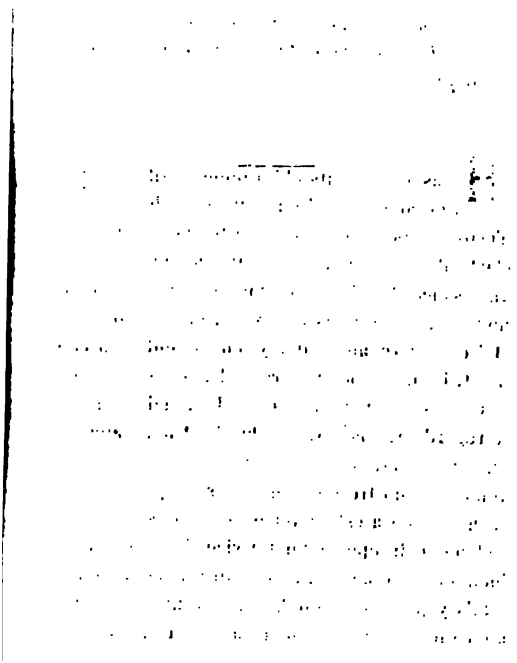
mauvaises opinions, dont apres elle enyvra le premier homme, à la grande confusion et damnation de tous deux, ce dont, helas ! nous nous ressentons tous et ressentirions encore davantage par un enfer qui nous estoit par là appresté, sans le benefice et salutaire remede que nous a porté le second homme, asçavoir, Jesus Christ, nostre Seigneur, qui s'est faict homme pour, apres avoir participé à toutes les miseres ausquelles l'homme est subject, hors mis tant seulement le peché, souffrir une mort ignominieuse, à ce que, par le moyen et benefice d'une telle mort, nous vinssions à recouvrer une vie glorieuse, laquelle neantmoins sans luy estoit du tout perdue pour nous. Il est donc bien aisé à voir par là que nostre premiere nature est bonne. Que si quelques fois, agitez de passions, nous l'appellons mauvaise, jusques mesme à luy donner le nom et tiltre de marastre, luy mettant sus que les personnes qui se gettent mal en ce monde sont mal nays, et qu'elle en est la seulle cause, certainement nous luy faisons un fort grand tort, car cela ne procede point d'elle. C'est, comme j'ay dit cy-devant, pour ce qu'au lieu de bien mesnager ce qu'elle nous donne de bon, nous le prophanons de telle sorte qu'il faut, malgré qu'elle en ait, qu'il se rende mauvais; celà revient à ce mesme point comme quand ceux qui sont piquez de faim pour raison de la povreté qui leur oste tout moyen de recouvrer la carlure, tant petite soit elle, de leur ventre, là où ils voyent que celuy de leur voysin est carlé à double semelle, disent que les biens de ce

monde ont esté mal partis. Mais ils se trouvent bien camus quand on leur respond que le partage n'en a esté que bien fait et que toute la faute qui y peut estre, c'est qu'ils n'ont pas sceu bien choisir. Au semblable, l'on peut dire à ceux qui se plaignent d'avoir esté mal partagez de nature, que le partage en a esté bien fait, mais qu'ils ont sceu mal choisir le chemin qu'il leur convenoit tenir, selon l'intention du partageur, c'est à dire, selon ce que les y acheminoit leur premiere nature, laquelle tant s'en faut qu'elle nous soit marastre, qu'au contraire, je dis et soutiens de toutes mes forces qu'elle nous est, comme elle a esté tousjours et comme elle sera tant que nous vivrons, bonne mere, pourveu que nous la suyvions de pres sans luy faucer compagnie. Et qu'il soit vray : elle ne nous apprend point à blasphemer, à tuer, à desrober ; elle ne nous apprend point à estre felons et rebelles à nos rois, princes et seigneurs ; à dedaigner le magistrat et luy refuser l'obeissance qui luy est deuë ; à injurier, frapper et outrager nos parens, non pas mesme nostre prochain ou autre, quel qu'il soit ; à porter faux tesmoignage ; à mesdire ou detraire des uns et des autres ; à usurer, à falsifier et faux monoyer, et moins encore à faire autres actes cruels, barbares, vilains et inhumains, qui conduisent souvent ceux qui les commettent aux lieux et places publiques, là où, dans peu de temps, sans rien debourser, on apprend à faire le saut perilleux, sous la discipline sanguinaire du maistre d'escole aux hautes œuvres, qui, par permission divine

et ordonnance humaine, abrege aux hommes la vie, laquelle ils ont ça bas, par ordure, vilainie et forfaicture, pollue et contaminée. Bref, je ne trouve point, pour si bien que j'y regarde, que nous tenions de nostre premiere nature chose aucune mauvaise, si ce n'est une par laquelle elle envoye et aiguillonne l'homme à se joindre, et quelquesfois trop licentieusement, avec la femelle; et laquelle chose toutesfois ne seroit point tenue en compte de mauvaises, si Dieu ne nous en eust advertis par la defence qu'il nous en a faicte en sa loy, comme nous l'atteste l'apostre saint Paul, quand il dit qu'il ne sçavoit pas que la concupiscence fust peché si la loy ne le luy eust revelé. Pour à quoy neantmoins pourvoir, ce bon Dieu, qui a un soin continuel de nous et de nostre salut, a institué le sainct mariage, par le moyen duquel nous pouvons pratiquer, sans pecher ce à quoy nostre premiere nature nous a inclinez, et qui se rendroit, à la verité, peché, si en mespris et dedain de ce sainct et salutaire remede, nous venions à en abuser, en laschant follement la bride à nos debordez appetis et effrenées concupiscences, pour nous eslancer impudemment sur autre subject que celuy lequel nous tenons de Dieu pour estre faict chair de nostre chair et os de nos os. En quoy il faut que je confesse à mon tres-grand regret que tous autres animaux de la terre nous font honte. Car ils ont en l'an un certain temps tant seulement auquel ils se couplent, sauf à n'y plus revenir de toute l'année. Et nous, trois et trois fois miserables, à qui Dieu a donné ce beau

et riche thymon de raison pour dompter nos passions, reigler nos affections et conduire les actions de nostre vie avec plus grande continence, modestie et attrempence que ne font les susdittes bestes brutes, nous, di-je, qui aspirons, sous les promesses qui nous sont faictes de Dieu, par le benefice de son cher et precieux fils Jesus-Christ, nostre Seigneur, à choses trop plus grandes qu'elles n'aspirent (à la charge toutefois de n'y estre receus, si nous nous laissons surmonter à nos affections charnelles), employerions volontiers en tel faict, pourveu que les forces de nos reins y sceussent atteindre, toutes les heures du jour et de la nuict. Encore je ne scay si nous serions bien si eshontez de faire responce à ceux qui nous en voudroyent reprendre, semblable à celle que fit jadis cette lascive et voluptueuse fille de l'empereur à certains personnages, lesquels, demenez d'un bon zele et poussez d'un esprit chaste et sainct, taschoyent de la detourner d'une telle et si mal seante besongne, à laquelle, pourveu que les ouvriers ne manquassent point, elle s'occupoit incessamment, lui proposant pour exemple le faict des susdites bestes, lesquelles ne s'y addonnent (comme ils luy sçavoyent fort bien remonstrer) qu'en un certain temps de l'an. C'est pour ce, dit-elle, que ce sont des bestes. Que si ceste pauvre mal advisée se fust aussi bien mirée des yeux de l'entendement au miroir des bonnes meurs comme elle se miroit tous les matins au lever de son lict, quand elle se coiffoit dans un miroir de cristal, des yeux de la teste, elle se fust

recogneue plus grande beste que n'estoyent celles sur lesquelles, pour raison de la bestialité, elle pensoit s'excuser, là où, à mon advis, elle s'accusoit davantage.



CHAPITRE XIII.

Détestation de la paillardise, et comment nous suçons du laict de nostre nourrice les mauvaises complexions.

Helas, ces susdits philosophes : Stilpo Megarin, Socrates et Criton, ausquels les fenestres n'estoyent point encore ouvertes pour en voir la clarté du jour de salut si vifve comme, par la cognoissance de Dieu, que son cher et precieux fils nous a donnée, nous la voyons, et en plain jour et claire lumiere, aujourd'huy, en userent bien autrement, je ne dy pour le regard tant seulement de ceste susditte pauvre fille perdue, mais aussi pour le regard de nous, povres, chetifs et miserables, qui en serons battus à doubles verges, d'autant que la volonté de nostre bon pere celeste, qui leur estoit cachée, nous a esté revelée; car, se sentans naturellement frappez d'un tel vice, ils le sceurent si bien dompter par art, c'est à dire par la grand'peine qu'ils y prindrent, qu'ils en feirent perdre la cognoissance, non-seulement aux estrangers, mais

aussi à ceux qui les hantoyent et frequentoyent ordinairement. Tesmoing Milciades, grand amy, familier et domestique de Socrates, pour le regard du jugement que Zopire, phisionomancien fort estimé, feit de ce susdit philosophe tant renommé, le jugeant bien fort taché d'un tel vice; ce dont le voulant reprendre, Milciades les bras haussé pour, en haine de ce, luy laisser tomber quelque coup sur la teste: Tout beau, amy, tout beau, dit lors Socrates; ne blasmez, je vous prie Zopire de ce qu'il vient de dire, car certainement je suis nay tout tel qu'il m'a jugé. Mais j'ay dompté par art ce vilain vice, qui m'avoit esté donné de nature, ce dont il ne pouvoit juger, attendu que la Genethliaque, ou la judiciaire, dont il fait profession, ne passe point plus avant que de ce à quoy nous sommes par nature plus enclins et adonnez. Au semblable je dis (continuant mon chemin, duquel, sans interrompre neantmoins le cours de nostre bon et heureux voyage, je me suis quelque peu esquarté) que si Ophni et Phines, qui estoyent frappez de mesme vice, eussent voulu prendre la peine pour le vaincre et surmonter, tel que pour leur regard la prindrent ces susdits philosophes, et nommement Socrates, ils en fussent venus aussi heureusement à bout comme ils feirent, pour d'un tel et si louable travail en rapporter condigne guerdon de gloire. Mais le mal-heur fut qu'au lieu de tenir le frein court à leur charnel desir, ils luy mirent la bride si avant sur le col, qu'il se getta au grand galop de toute intemperance et immo-

destie; dont malheur en prit, comme il prendra certainement, quoy qu'il tarde, à tous ceux qui en useront de mesme. Quant à ce qui regarde le faict de Caligula et Cambises, à ce que je ne laisse rien en arriere de tout ce qui peut servir pour repousser ceux qui sont d'opinion contraire à la mienne, l'on en dira ce que l'on voudra, mais, quant à moy, je ne penseray jamais qu'ils soyent nays tels comme, par les couleurs de toutes les plus vilaines cruautez et brutales malices qu'on sçauroit excogiter, on les depeint. Estant une maxime introduitte de longue main, et tenue par le cours de la voye ordinaire pour toute certaine et assurée, que comme un bon arbre, pourveu qu'il soit bien entretenu, ne produit point mauvais fruict, de mesme de bons peres, tels qu'estoyent Cyrus et Drusus le Germain, n'eussent sceu sortir enfans meschans tels que les histoires nous representent Cambises et Caligula, lesquels, comme il est à croire, ont acquis les vices dont ils estoyent vilainement souillez, premierement par le laict de leur nourrice, puis par la mauvaise institution qu'ils ont eue de certains flatteurs (vray venin des princes) qu'ils tenoyent au plus pres de leurs personnes, lesquels, au lieu de les retirer du bourbier des vices, auxquels ils commençoyent de se veautrer, les y enfonçoyent davantage en approuvant ce qu'ils devoyent reprouver, et reprouvant ce qu'ils devoyent approuver. Et, à la verité, l'on void souvent advenir que l'arbre est beau verd et fructifere au lieu où il est planté, et neantmoins, remué en une autre terre

qui sera de qualité contraire, il se rend laid, sec et sterile, sans porter aucun fruict, si ce n'est peut-estre de tel que le goust en defend la peine que l'on pourroit prendre pour le cueillir sur l'arbre. Il se lit que ce cruel homme Caligula fut, au temps de sa plus tendre jeunesse, alaitté d'une nourrice de la Campania (region en Italie) nommée Prisile, laquelle, contre le naturel des femmes, avoit presque autant de poil en l'estomach comme un homme a communément de barbe au menton, ce qui la rendoit forte et robuste; outre qu'elle estoit si adroite aux armes en tous exercices militaires, qu'il y avoit peu de gentils-hommes romains qui eussent peu s'esgaler à elle. Mais quoy! elle estoit aussi d'autre part si cruelle et furieuse, que lorsque la colere la dominoit (ce qui luy advenoit plus souvent que de prendre chemise blanche), ceux qui en estoyent les plus esloignez, c'estoyent ceux qui estoyent les mieux appointez. Advint que, voulant un jour donner la mammelle à Caligula, une chambriere la provoqua à courroux, pour une offense neantmoins fort legiere, si bien que, sans vouloir recevoir autrement raison en payement, elle la feit mourir d'un coup de cousteau qu'elle luy donna au travers de l'estomach; et du sang qui en sortit, elle en couvrit tellement ses mammelles, que Caligula n'en pouvoit succer le laict, qu'il n'en succast pareillement une grande quantité de sang; ce qui le rendit depuis fort cruel et sanguinaire, comme nous le trouvons descrit, par le fidelle tuyau de la docte plume de ceux qui le represen-

tent tel, à son grand blasme et deshonneur, en leurs histoires, pour servir de miroir à tous princes et seigneurs qui sont en tiltres semblables employez aux charges publiques, et les tenir par là advisez de ne souiller point leur sceptre du sang de l'homme, de peur de ne le pouvoir conserver longuement, suyvant le tesmoignage de l'Escripture, qui nous admoneste que les personnes sanguinaires, pour si bon jarret qu'ils ayent, ne viendront jamais à demi chemin de leur vie, là où ceux qui sont douez de clemence, ayans l'esprit de douceur et de mansuetude, auront le don d'une longue et prospere vie temporelle, pour à l'yssue d'icelle jouyr asseurement là haut ès cieux, en la compagnie des bienheureux, de la vraye et perdurable vie, et par consequent de la beatitude eternelle. Voylà pourquoy les sages antiques ont depeint au haut bout du sceptre royal une cygogne, qui signifie pitié, et au-dessous un hypopotame, qui est selon les uns un serpent, et selon les autres un poisson fort dangereux, pour en representer le contraire de la pitié, qui est la rigueur et cruauté, voulant par tous les deux denoter que si le prince est occasionné d'exercer cruauté contre quelques-uns qui l'ont provoqué à courroux, la pitié le doit contenir, pour se porter envers tels gens, comme, selon ce qui en est escrit, se porta jadis Pirrus, capitaine des Tarentins, envers ses soldats, qui l'avoyent un soir, tout au long de son soupper, brocardé, injurié et outragé; dont mandez le matin ensuyvant, pour sçavoir ce qui les avoit emeuz à te-

nir un si vilain et si mal façonné langage, l'un respond pour toute la compagnie : Certainement, capitaine, si le vin ne nous eust manqué, nous vous eussions tous crucifié de la langue. Ce dont le capitaine ne s'en feit que rire, et ayant pris ceste facetieuse responce en payement, il s'en contenta sans en tenir jamais autre conte ; en quoy il monstra bien, par ceste mansuetude, qu'il avoit tetté d'un laict plus doux que n'estoit celuy dont avoit esté alaitté un qui portoit semblable nom et neantmoins estoit d'un humeur tout different et contraire. Ce fut Pirrus le Grec, lequel, pour avoir esté nourry d'une nourrice cruelle, comme tout de mesme avoit esté Caligula, fut privé de douceur et clemence tous les jours de sa vie, qui luy furent à raison de ce accourcis et terminez avec infinis tormens, miseres et calamitez. Entre autres intemperances dont il estoit remarqué, l'une estoit d'estre trop legier et facile à courroux, sans luy donner lieu de s'evaporer, comme il fait bien souvent, si l'on luy fait place. Et cuyde que ce fut la raison qui occasionna le philosophe Atenodorus d'advertir Auguste Cesar que lorsqu'il se sentiroit esmeu d'ire et courroux, il n'eust à rien faire ou dire de consequence, qu'il n'eust premierement proferé par trois fois l'alphabet. De maniere qu'on peut dire que ce qui fut apris en cest endroit par art et industrie, fut enseigné par nature à l'empereur Theodosien, lequel, toutes les fois qu'il se sentoit surpris de la passion d'ire, contoit à part luy toutes les lettres grecques.

CHAPITRE XIV.

Combien de maux l'yvrongnerie apporte, et la severité d'aucuns contre ceux qui estoyent subjects au vin, avec ce comme l'on doit choisir une nourrice sobre et bien complexionnée, sur quoy est monstré que la nourriture de la mère est la meilleure de toutes.

Revenons maintenant à Cambises, fils d'un pere autant ou plus doué de sagesse et prudence, de douceur et clemence, de sobrieté et attrempance, que fut oncques prince portant sceptre royal en main, pour en vertu d'iceluy bien et deüement regir son peuple; et toutesfois le malheur fut tel pour luy, qu'il eut ce susdit fils Cambises, despoüillé de toutes vertus et revestu de tous vices, qui le decrierent partout et envers tous comme prince totalement indigne de commander à un peuple. Sur tous les vices dont il estoit vilainement ennoircy, il n'en y avoit point qui le rendist plus noir, c'est-à-dire, qui le descriast plus que l'yvrongnerie et la cruauté, vices qui luy estoient si familiers et communs, que, comme l'un ne va jamais sans l'autre, ils ne se departoyent jamais aussi tous deux de luy. Pour sçavoir dire mainte-

nant en quel magazin il s'estoit pourveu d'une si povre et si fort decriée marchandise, attendu que son père n'en tenoit point en sa boutique, et que par ainsi il ne la pouvoit point avoir puisée de là, l'on n'en sçauroit, à mon advis, donner autre raison, si ce n'est celle que quelques-uns ont voulu prendre, sur la mauvaise nourriture qu'il receut de sa nourrice, le laict de laquelle estant corrompu de vin, auquel elle s'adonnoit plus que du devoir, vint pareillement à corrompre son sang, qui tenoit pour lors entierement de la blancheur, c'est-à-dire, de la pureté, bonté et douceur de celuy de ses parens; de sorte que par le moyen d'une telle corruption s'ensuivit un changement de sa premiere et bonne nature en une seconde et mauvaise nature qui se rendit conforme, mesme pour le regard de l'yvrongnerie, à celle de sa nourrice, de laquelle autant de fois qu'il en succoit le laict, autant de fois il est à croire qu'il en succoit et prenoit une bonne part et portion de sa mauvaise complexion, laquelle creut en luy avec l'aage, de façon telle que plusieurs de ses subjects en porterent les marques aux despens, non seulement de leurs biens, mais aussi de leur propre vie. Tesmoing, entre plusieurs autres qui ont, par la fureur de son vin, esprouvé les fleaux rigoureux de sa brutale cruauté, le fils d'un sien fort familier et domestique, l'estomach duquel, estant un jour transporté de vin, duquel il ne sçavoit pas bien dozer la prise, il transperça d'un coup de flesche, et puis commanda de l'ouvrir, pour voir s'il luy

avoit atteint le cœur, auquel il avoit visé. Voylà une brave operation de vin, qui fait d'un roy un medecin pour faire l'anatomie d'un corps humain occis de sa propre et cruelle main. Que pleust à Dieu que tous les princes et potentats de la terre, des plus grands jusqu'aux plus petits, qui sont appelles aux charges publiques, voulusseat estudier cette leçon pour en faire si bien leur profit qu'ils ne se rendissent point subjects aux cruelles rages et detestables fureurs, qui sortent d'une chose si dommageable et pernicieuse, de laquelle ils ne sçauroyent acquerir que blasme et deshonneur, trouble à l'esprit, ruine aux biens, infirmité au corps, desolation à l'ame et une perpetuelle sepulture à leur nom. Car il est certain qu'il n'y a venin, et fust-il la propre cicure, comme souloit dire Androcides, plus dangereux et pernicieux à l'homme, et surtout à un prince, que le vin. Autant de fois (disoit ce bon philosophe) que le roy boit de vin, autant de fois il boit le sang de la terre. Ce n'est donc point sans cause que les anciens payens (qui feront sans aucun doute rougir de honte, quelque jour, les chrestiens devant Dieu) l'avoyent en si grande horreur et abomination. Les Cartaginiens ne vouloyent point que les magistrats en beussent; les Cretenses et les Lacedemoniens le defendoyent aux capitaines et aux soldats, les Indiens à tous indifferement; voire mesme la deffense estoit si estroitte, que si une femme avoit tué un roy surmonté de vin, tant s'en faut qu'elle en fust punie; qu'au contraire, pour la guerdon-

ner d'un tel et si glorieux faict, on le marioit à celuy qui premier succedoit à la couronne. Zaleucas Locrense vouloit bien que les malades en usassent temperéement et par ordonnance du medecin. Mais, s'ils en prenoyent autrement et que le medecin n'y eust interposé son decret, c'est-à-dire, qu'il ne les eust licentiez de ce faire, ils estoyent, par la rigueur de la loy, soudain après estre relevez de leur maladie, menez en place publique, pour y souffrir, à la veuë d'un chacun, peine de mort.

Quant aux femmes, il n'y alloit que de leur propre vie, suyvant la defense qui en avoit esté faite sous une telle peine par Romulus, premier edificateur de la ville de Rome, et estoit telle defense si exactement gardée que (si Pline ne se mesconte) il estoit permis au Romain, trouvant sa parente en rue, la baiser en bouche pour cognoistre par là et juger si elle avoit beu du vin, et en tel cas luy faire payer les peines de la loy. Depuis et quelque temps après le regne de Romulus jusques à Rutilius, il fut ordonné que les femmes atteintes et convaincues d'avoir beu du vin seroyent punies de peine semblable à celle que souffroyent les femmes qui avoyent rompu leur mariage. Il y a là, à la verité, un peu de rigueur. Mais je cuyde que cela se faisoit pour ce que l'yvrognerie et la paillardise sont conjoinctes de si près ensemble, que l'une ne va guere sans l'autre, de maniere que la femme qui sera addonnée au vin, sera aussi addonnée à l'homme, pour en abuser aussitost de l'un comme de l'autre. Cela se faisoit aussi pour em-

pescher que les enfans ne succassent point parmy le laict les complexions de leurs nourrices mal complexionnées en ce mesmement qui regarde l'usage du vin, duquel certainement il seroit besoing, ou qu'elles s'en abstinssent du tout, ou qu'elles le lavassent et chastiassent si bien, qu'il n'eust aucun pouvoir d'agir ou alterer leur laict. Et pour ceste cause, les meres devroyent estre bien advisées, sans regarder de si près, comme font quelques uns, au dernier denier, à se pourvoir de nourrices sages, sobres et chastes, et surtout bien reiglées en leur boyre et manger. Car, certainement, de ceste premiere nourriture depend le plus souvent et le bien et le mal de l'enfant. Ne void on pas bien, par un exemple fort commun et familier, que le tonneau retient tousjours l'odeur du premier vin duquel il aura esté aviné. Mais, pour en parler franchement, le meilleur seroit que les meres mesmes en fussent les nourrices, attendu que, selon l'opinion des plus sages et nommement de Platon, les enfans qui sont nourris du laict de leurs meres et soustenus du bras du pere, ce sont ceux qui se gettent le mieux, tant pour raison des actions du corps que celles de l'esprit: car il n'y a rien plus certain que l'enfant alaitté d'autres mammelles que celles de sa mere, quittera tousjours les complexions naturelles pour prendre celles de sa nourrice. Nous en pouvons tirer quelque demonstration sur le faict de la fille de Darius, laquelle estant sevrée, ne peut jamais manger autres viandes que serpens et crapaux

et autres semblables animaux portant poisons avec soy, d'autant que sa nourrice, lorsqu'elle luy donnoit la mammelle, ne mangeoit que venins et poisons.

Resolvons-nous donc que tout ainsi qu'un vin, pour si beau et bon et si delicieux qu'il sceut estre mis dans un mauvais tonneau, puant et empoisonné, intoxiquera tousjours ceux qui en boyront, de mesme le laict d'une nourrice mal complexionnée, pour si beau et blanc qu'il soit, donnera tousjours les vicieuses complexions de la nourrice à l'enfant qui en aura esté alaitté, et ne faut point douter que si la mere est sobre et la nourrice au contraire subjecte au vin, l'enfant, au lieu de suyvre la sobrieté de sa mere, ne s'adonne comme sa nourrice à l'yvrognerie, pour ce qu'il aura esté nourry d'un laict tout gasté et corrompu de vin. Il me souvient avoir leu, sur ce propos, que Ortomistes, roy des Lacedemoniens, ayant deux fils, laissa, lorsqu'il mourut, le plus jeusne heritier de son royaume, non pour autre raison que pour ce que sa mere l'avoit alaitté, et le premier nay avoit pris la mammelle d'une nourrice estrangere. Et de là sortit une coustume par tout le pays d'Asie que le fils qui n'estoit nourry du laict de sa propre mere ne pouvoit heriter aux biens de son pere, pour ce que l'on craignoit qu'estant la nourrice de vie mauvaise et dissolue, elle ne luy feist perdre, par la nourriture de son laict, qui ne pouvoit estre bon sortant d'un si mauvais tonneau, l'heritage de la vertu et prud'homie paternelle.

CHAPITRE XV.

Continuation de ce propos sur la genereuse race des Minuts.

Tous ceux qui se delectent de l'histoire, et s'adonnent à la lecture de celle des Romains, feront toujours foy, par le moyen de ce qu'ils en auront apris de ceux qui en ont descrit les braves faits, magnanimes et glorieux, qu'entre les plus signalez citoyens de Rome, les Minuts ont tousjours tenu le rang de ceux qui, par leur prouesse et vertu, se sont acheminez bien avant à la posterité, pour, par là, luy recommander bien estroitement leurs noms. C'estoit, de vray, une race fort grande et insigne en laquelle se sont trouvez plusieurs consuls, senateurs et chevaliers, dont les uns, par les braves faicts des armes, et les autres, par leur bon et prudent conseil, ont conservé longuement la republique romaine en sa fleur, lueur et splendeur. Et pour raison de telles et si louables qualitez, accompagnées d'heur, de bonté et vaillance, vertu,

sagesse et richesse, ils ont esté sans aucune controverse surnommez :

Minut le bon
Minut le sage
Minut l'heureux
Minut le vaillant
Minut le vertueux

Minut le riche. De cestuy-cy Ciceron, en la seconde action contre Verres, fait mention, disant, apres qu'il eut entendu sa mort, que l'on feroit un grand tort à la race des Minuts, si l'on les privoit des biens qui appartenoyent à ce susdit Minut le riche, et cuyde que l'on en pourroit retirer quelque chose au profit des Minuts qui sont encore vivans aujourd'huy, si l'on pouvoit trouver les tenanciers des susdits biens. Mais je crains que l'on se trouveroit autant empesché à les faire lever du lict où ils reposent comme fust l'hoste, en la ville de Nola, pour en faire lever les gens de bien de laditte ville que le censeur romain avoit envoyé chercher pour les ouyr sur certains faicts dependans de sa commission, si quelque sainct et religieux sergent de la chaste et pudique compagnie des nobles et illustres fourrons de la maison de ville en Tolose ne s'en faisoit à croire, en les adjournant pour comparoir, au jour des grandes assises, devant le grand juge qui fait rendre raison de la detention et indeuë usurpation du bien d'autruy.

Or, entre tous les autres Minuts, qui sont, par le recue il qu'en a fait François Baldoin, jusques au nombre de dix-huict, non moins heureusement

appointez en tous dons et toutes graces que ceux que je viens presentement de nommer, il y en a eu un nommé Anne Minut qui fut si fort estimé des Romains, qu'on l'esleut capitaine de l'une des legions du grand Pompée. Et depuis, Jules Cæsar, apres la victoire Pharsalique, le retint de son conseil, ores qu'il eust esté de celuy de son ennemy, luy departant par une sienne particuliere bienveillance, autant ou plus de faveurs qu'à tout autre, quel qu'il fust, de sa suitte, pource que, comme prince bien entendu aux poix des hommes, il le recognoissoit de poix et de mise, en tous lieux et endroits où les personnes courageuses et de bon sens et entendement doivent estre employées. Car, outre toutes autres alliances que ce susdit Minut avoit faictes avec les vertus, qui rachettent leurs douairiers de l'oblivion, il avoit faict deux fort beaux et louables mariages. L'un estoit des bonnes meurs avec le sçavoir; l'autre, de la prudence avec la vaillance. Et d'abondant, il estoit si bien pourveu, pour l'entretien et conservation des susdits mariages, de toutes les bonnes parties qui marquent ceux qui sont donez du coing de gloire, que tant qu'il vesquit en la ville de Rome, où il n'estoit point moins aimé qu'honoré, il ne passa année qu'il ne fust ou consul, ou censeur. Advint qu'estant un jour allé visiter une dame de Rome, femme d'un sien bon amy, laquelle ayant eu depuis peu de jours enfant, il la surprit sur le point qu'ayant du laict en trop grande abondance, elle en donnoit à une petite chienne, qui le luy succoit de la mam-

melle, et ce sien susdit enfant le prenoit d'une nourrice mercenaire, qu'elle tenoit gagée à ces fins ; ce dont pour lors il ne feit pas grand bruit. Mais le jour suyvant il se trouva au senat, là où, ne pouvant plus contenir son courroux, il dit publiquement en presence des senateurs ce qui s'ensuit :

Je doutte grandement, peres romains, que, selon le prodigieux cas que j'ay veu et remarqué en ceste ville, il ne nous survienne dans peu de jours quelque grand malheur. J'ay veu une dame romaine nourrir une chienne de son laict, et faire nourrir son propre enfant d'une nourrice estrangere. Helas ! peres conscrits, n'est-ce pas irriter les dieux, n'est-ce pas provoquer grandement leur courroux, d'alterer avec une si grande et si manifeste impieté leur saincte ordonnance, en preferant les bestes brutes à leurs createures raisonnables, lesquelles ils veulent et entendent estre alaittées des mammelles qu'ils ont donné aux meres non pour autre fin que pour en donner le laict aux enfans qui sont sortis de leurs ventres. Davantage, si le malheur porte que l'enfant auquel j'ay veu succer le laict incertain d'une mammelle estrangere (car à la verité il y a bien peu d'asseurance en tel laict, et n'en y a point de plus certain que celuy de la mere) vienne un jour à estre appellé à ce senat, comme quelques-uns de ses majeurs y ont esté autrefois appellez et receus, et que la nourrice de laquelle il a pris le laict ait esté vicieuse et mal complexionnee, comme il est advenu en plusieurs nour-

rices et advient encorés plus souvent qu'il ne seroit besoing, qu'en sera-ce?

Il faudra necessairement que non-seulement l'enfant, mais aussi toute ceste republique s'en ressente, tout ainsi comme un navire flottant sur une mer, courroucée par la malice des vents impetueux qui la tormentent, se ressent du gouvernement d'un pilot fol et indiscret. Car c'est une chose plus claire que n'est le soleil en plein midy, que l'enfant pourrait estre sorti de la matrice d'une mere la plus chaste, sobre et sage, et des reins du plus prudent et vertueux pere qui soit d'un pole à l'autre, si toutesfois il est nourry du laict d'une nourrice estrange, folle, indiscrette et mal complexionnée, l'astre qui dominoit au jour de sa naissance, pour si favorable qu'il ait esté, ne sçauroit empescher qu'il ne tienne peu ou prou des mauvaises complexions de sa nourrice. Mais ce n'est pas tout : car il est à craindre que si telle chose est tolerée pour le regard de ceste susdite dame (encore qu'elle responde pour femme à un de mes plus grands amis), autres dames romaines ne se dispensent, sous une telle tolerance, d'en faire de mesme : en danger de voir, quelque jour, ce senat, qui reluit sur tous autres senats comme le soleil reluit sur toutes autres estoiles du ciel, composé par ce seul moyen de gens de mauvaise vie, lesquels, par les mauvaises complexions qu'ils auront succées de leurs mauvaises nourrices, feront de si mauvais jugemens, que les bons dieux, desquels nous tenons la justice, pour la departir avec toute

rondeur et integrité de conscience à ceux qui nous la demandent, ne pouvant plus supporter telles insolences et abus, seront contraints de deployer les cousteaux de leur vengeance sur tout ce corps mystique, pour, apres en avoir couppé les branches, arracher l'arbre jusques au plus profond de ses racines.

Ceste remontrance minutiaine feit une telle operation en la ville de Rome, qu'il ne fut point besoing d'y establir loy pour contraindre les dames dudit lieu à nourrir leurs enfans du laict de leur chaste mammeile, car elles y accoururent assez d'elles mesmes, dont elles ont acquis l'honnorable nom, qu'elles retiennent encore aujourd'huy, de belles et bonnes matrones. Et d'une telle et si bonne nourriture sont sortis ces braves Romains qui par leurs braves faicts ont remply ceste brave hystoire, qui nous est aujourd'hui representée par le brave tuyau de la brave plume du brave hystorien Titelive Padouan. Qui fut cause de tout cela? Ce fut ce bon Minut. Comment, bon? En fut-il jamais de mauvais? Non, non, certainement, quand bien on les iroit rechercher tous, un pour un, depuis la ville de Rome jusques à la ville de Tolose, là où j'ay opinion qu'il s'en trouveroit encore quelqu'un qui ne fait point, graces à Dieu! de deshonneur au nom, si pour aspirer par quelques beaux et louables commencemens a ce haut degré d'honneur et de gloire, auquel tous les autres Minuts sont honnorablement montez par les honnorables marches de vertu, l'on peut en sa propre personne conserver la splendeur de toute une race.

CHAPITRE XVI.

D'où viennent les vices auxquels nous sommes clins, et s'il faut imputer la faute à la na ou à la frequentation des personnes.

Il y a en tout cela, ce me semble, de pr assez pour monstrer à nos adversaires q sont bandez contre nous que les vices dont pouvons estre tachez en ce monde, pour nous dre de mauvaise odeur, non seulement envers ennemi du vice, mais aussi envers tous ceu ayment et suyvent la vertu, ne nous sont point nez de nature, ains plustost que ce sont el lesquelles nous acquerons tantost en une s tantost en une autre, et dont la faute quelque est nostre, pour nous estre mal portez à gouv et dispenser les dons desquels Dieu nous a vi par le moyen de nostre premiere nature, gra et bien-heurer. Quelques fois aussi la faute de nos parens, pour avoir esté peu soigneu seulement à nous reprendre et admonester, cela seul ne les excuseroit point envers Dieu, plus qu'au sacrificateur Hely, qui avoit bien sou

comme porte le texte de l'Escriture, repris et admonesté ses enfans, sans toutes fois passer plus avant que de cela, mais à nous chastier bien asprement toutes les fois que par les folies de nostre jeunesse nous leur en apprestons l'occasion. Et, à la verité, si Dieu, nostre bon pere celeste, ne nous tenoit continuement en discipline, nous ne serions point dits, comme nous l'atteste l'Apostre, ses enfans legitimes, ains plustost nous serions tenus pour bastards et enfans delaissez. Quelquefois pareillement la faute est de ceux ou de celles qui nous ont esté donnés, tant pour la nourriture du laict que pour l'institution et addresse aux bonnes mœurs et louables coustumes. Cecy nous pourra en quelque façon servir comme d'une belle et grande porte pour entrer plus à l'aise en ceste question profonde, sur laquelle certains philosophes grecs se sont autrefois escrimez, sans toutes-fois que les uns ayent eu plus d'avantage que les autres; car les touches estoyent pareilles : c'estoit à refaire. Mais il me semble, qu'encore que je ne sois des plus adroits escrimeurs, j'en sçauray bien, pourveu qu'on me laisse entrer en jeu, dans deux coups d'espée, tirer le sang de la verité.

La question est telle :

Πότερον διδακτὸν ἡ ἀρετὴ ἢ οὔ φύσει.

Par telles parolles, les susdits escrimeurs demandent :

Si la vertu vient de nature, ou bien si elle s'acquiert par art et industrie.

Je respondz que tous les deux y sont requis et

necessaires, asçavoir nature et l'art. Il est bien vray que nature ne fait rien plus que bailler la semence de la vertu. Mais tout ainsi que la semence d'un grain, quel qu'il soit, gettée sur un champ de terre, ores qu'elle soit la plus belle et la meilleure semence qu'on sçauroit choisir, ne porte pas grand profit à son maistre, si le champ n'est bien labouré et cultivé, et par consequent preparé comme il faut à recevoir laditte semence. Au semblable, si nous ne cultivons bien nostre champ, c'est à dire, si nous ne mettons peine à faire valoir en nous la semence de bonté et de vertu que nature nous donne, nous ne nous rendrons jamais bons et vertueux. Mais encore, ce n'est pas tout ; car, si nous n'en tenons point de conte, ou bien si nous venons (comme nous l'avons dit une autre fois) à couvrir ce feu de bonté et de vertu que nature allume en nous, par les infectes et puantes cendres de mauvaises meurs et erronées opinions, nous amortirons ceste belle lumiere, qui neantmoins reluiroit en nous par le moyen de ce susdit beau et clair feu, pour nous rendre tout de mesme beaux, clairs et illustres entre les plus belles, claires et illustres personnes de ce monde, ou, pour le moins, nous ferons en sorte qu'il n'apparoistra comme point en nous de maniere que, tout ainsi que la terre delaissée et abandonnée du laboureur ne produit que chardons, espines et mauvaises herbes, de mesme si nous en usons de ceste façon, nous ne produirons que de mauvais fruicts, et d'aussi mauvaise saveur comme de malplaisante

odeur, qui ouvriront la porte du sepulchre à nostre nom, à la charge de n'en sortir jamais, non certes (comme disent les bonnes femmes de nostre pays), au grand jamais. Là où, au contraire, si nous y travaillons, comme y ont travaillé ces prudens philosophes que nous avons cy dessus nommez, nous nous rendrons, comme ils ont fait, recommendables à la posterité, apprestant aux nepveux de nos nepveux une fort belle matiere, pour bastir à chau et à sable, en faveur de nostre nom, un fort brave temple de gloire et nous monter par les eschelons de ce temple au plus haut des colonnes de l'eternelle memoire. En quoy, pour bien cultiver le champ et entretenir ce beau feu que nature nous donne, je ne trouve point moyen plus propre que de fuyr les personnes qui se veautrent au vice et de suyvre ceux qui se baignent aux vertus, en nous efforçant d'imiter leurs faicts genereux, aux fins d'en rapporter ce juste guerdon de gloire que, pour en avoir faict le semblable, en ont rapporté autrefois Themistocles, Theseus, Alexandre, Scipion et Cæsar pour le regard de Milciades, Hercules, Achilles et Cyrus, qui leur servoyent de moule et de patron, pour se former et façonner là-dessus si bien comme ils ont faict; dont le bruit du beau nom que par là ils ont acquis a volé de plein vol jusques à nous, en intention de poursuyvre son vol jusques sur ceux qui desiogeront les plus derniers de ce monde.

CHAPITRE XVII.

Qu'on ne doit imputer aux astres nostre bon-heu ou malheur, et que tout depend de la volonté d'u seul Dieu, soit beauté et laideur.

Encore ne me peux-je defendre de mettre ici et ne fust que pour leur grande honte et con fusion, la fantasque opinion de certains. esprit bigearres, lesquels, se gettant à l'essor au plus hau que leur vol se peut estendre, referent ce bon e mauvais, qui nous suit depuis l'heure et le jour qu nous sommes sortis de nostre premier lict pou jouyr de la lumière de ce monde, à la bonté ou la malice de l'astre qui pour lors estoit en quartier comme voulant dire que si l'astre dominant a jour de nostre naissance est bon, nous serons bons s'il est mauvais, nous serons mauvais; s'il nous es doux et gratieux, nous ne nous sçaurions mal por ter en toutes les actions de nostre vie; et au con traire, s'il nous est cruel et rigoureux, nous n sçaurions jamais faire chose qui vaille; car il faut disent-ils, que nous nous ressentions tant que nou vivrons, par une necessité qui ne se peut fuyr, d

la rigueur et cruauté ; dont nous en serons dicts et nommez de quelques-uns, mal apris au langage chrestien, desastrez ou bien malastrez, d'autant que l'execution de nos desseins et entreprises sera tousjours par la malice d'un tel astre empeschée. Là dessus, ces venerables astrologues qui font tant des entendus et suffisans, cuidans estre sage assez pour gouverner l'horloge du temps, lequel neantmoins se desbauche pour leur regard plus souvent qu'ils ne voudroyent, dont ils en commencent desjà de perdre bien avant leur credit. Entre plusieurs histoires et la pluspart fabuleuses qu'ils ramassent ça et là, ils alleguent celle de Timoleontes, chef de l'armée des Syracusains, toutes les actions importantes duquel faictes au jour qui representoit celuy de sa naissance, se retrouvoyent comblees de tout heur et felicité : et nommement pour le regard des batailles, lesquelles il ne souloit jamais donner, qu'en tel jour, pour ce qu'il s'asseuroit de n'en perdre jamais aucune, ains plustost, d'en rapporter victoires fort glorieuses, à la grande confusion de ses ennemis, ores qu'ils fussent en nombre trop plus grand que n'estoyent ceux de son armee : disant à ceux qui l'en vouloyent pour ceste raison destourner, qu'il ne vouloit point faire ce tort au planete sous la douce et benigne influence duquel il estoit nay, de s'aider de la faveur qu'il se promettoit en recevoir en un tel jour, lequel (comme poursuit l'historien) luy estoit si heureux et favorable, que pour raison des insignes victoires qu'il en souloit rapporter, les Syracusains avoient

coustume de le solenniser tous les ans avec pompes, triomphes et magnificences bien grandes, le nommant le jour heureux autheur des victoires.

Ceste opinion (quand tout est bien dit) est l'opinion d'un bigearre phisicien, qui a au rivage de son entendement du sablon mouvant à revendre, et au creux de son cerveau d'argent vif, plus que tous les alchimistes, voire mesme tous les verolez de son vilage n'en scauroyent dependre. Au moyen de quoy, il ne se peut pas arrester là où s'arrestent communement ceux lesquels, trop mieux conseillez que luy, mesurent les faicts de ce monde, non point à l'aune de la raison et prudence humaine, mais à la belle et grande mesure de la providence de Dieu, qui ne fait rien que par une justice bien compassee, et fort droitement limitee. Voyla pourquoy je me suis bien gardé en tous les propos que j'ai cy devant tenus, traittant des choses naturelles, de mettre jamais en avant nature, que je n'aye tousjours faict cheminer au devant, avec honneur et reverence, son grand Rabi, directeur et gouverneur, le Dieu puissant qui luy tient incessamment la bride pour luy lascher quand il faut, et pour la retenir aussi quand il est besoing, et selon ce qu'il cognoit estre le plus expedient, pour le service et usage de toutes ses creatures. C'est luy seul et non autre qui donne la force, la vertu et efficace non seulement aux astres desquels nous avons presentement parlé, mais aussi à toutes choses qui ont esté, de la plus grande jusques à la plus petite, créées et formées en ce monde. Et ne faut point que

monsieur le phisicien, astrologue, phisionomancien, genethliaque, judiciaire et domificateur, c'est à dire fourrier des astres pour leur donner à chacun son logis, s'y presente pour, sous l'aspect de certaines estoiles fixes ou erratiques, en la contemplation desquelles il s'y sera, par plusieurs nuicts qu'il y aura follement despendues, morfondu le cerveau, refroydi l'entendement et debilité l'esprit. Et par la revolution aussi des ephemerides, pour l'an mille cinq cens à jamais, faire des jugemens (Dieu sçait quels!) et des temps, et de nos vies, jusques à nous vouloir acertener, comme s'il tenoit le soleil dans sa manche aussi bien comme il tient la lune dans sa teste; ou pour le moins un quartier d'icelle, des succes et evenemens de l'un et de l'autre, dressant là-dessus à la volée, ou bien à un jeu qui s'appelle rencontre s'il peut, des horoscopes et almanachs, qui ne servent, quand tout sera bien consideré, d'autre chose que de piper et affronter le monde, ou bien faire que tel quelquefois se pendra, qui n'en avoit point d'envie, pour voir ravaller les bleds et les vins, desquels il aura fait une assez grande provision à un pris assez haut, sous la vaine et frivole prediction de ces susdits pronostiqueurs (je me trompe, je voulois dire pipeurs), ausquels il aura trop legerement presté, sans prendre autre gage que la simple parole, qui n'est pas aujourd'huy un gage si asseuré qu'on pourroit bien dire, encore que quelquefois il soit fourré d'une foy de gentilhomme. Helas! bon Dieu! ces pauvres gens ne

sçavent-ils pas, ou (pour jouer plus au sur), ne sont ils tenus de sçavoir que Dieu nous defend en sa saincte Escripture, par Jesus-Christ son Fils, qui nous a revelé la volonté du Pere, de ne nous adonner point à telle chose, pour vouloir par un ou trecuidé sçavoir, cognoistre et juger des temps et des mouvemens d'iceux? D'autant qu'il s'en est reservé à luy seul la cognoissance, ne voulant point qu'autre, pour si huppé qu'il soit, entrepreane là dessus. Cela nous est si vivement representé au sainct fueillet sacré, que de le vouloir ignorer, c'est proprement ne vouloir sçavoir la voye qu'il nous convient tenir, pour parvenir à la vie eternelle. Mais encore ne sera-il pas mauvais d'en dire ce qu'en a autres fois heureusement et sainctement chanté un poëte estranger et ancien, lequel j'ai rappellé du sepulchre, pour, après l'avoir habillé de nos habits françois, luy faire icy continuer le chant qu'il avoit, en son pays, entonné à la gloire de Dieu de ceste façon :

Rien ne se fait icy que par sa volonté,
Et rien ne s'y conduit sans son authorité.
Sans son commandement, jamais ne souffle ou tire,
Ny le fort aquilon, ny le plaisant zephire;
Il gouverne et regist de ce monde le train.
Il voit tout de son œil, il tient tout de sa main.
On ne void point tomber, sans son vouloir en terre;
De l'orage malin l'effroyable tonnerre,
S'entre-heurter les vents, les nues se frotter,
Et les foudres au ciel de tous costez trotter,
Le jour devenir nuict, et tomber pesle-mesle
L'eau, le feu, le frimas, et la neige, et la gresle.

De maniere que de vouloir r'envoyer, comme fait le superbe phisicien, chose aucune quelle que soit, à autre qu'à Dieu, pour penser qu'on la tienne d'autre que de luy, c'est un mesconte par trop lourd, voire mesme une impiété manifeste, de laquelle on ne peut eviter la peine, ny en ce monde, ny en l'autre. N'est-ce pas luy qui est (comme fouloit dire Symonides) le grand metaphisicien, qui prevoit tout, qui sçait tout, qui cognoist tout, jusques aux choses les plus cachées et jusques aux plus secrettes pensées de l'homme? Il fait beau, il fait laid, il fait bon, il fait mauvais, fort et faible, riche et pauvre, entier et defectueux, heureux et malheureux, tous ceux et celles que bon luy semble. Il condamne, il absolut, il approuve, il reprouve, il retient, il rejette ceux mesme qui sont encore dans le ventre de la mere. De sçavoir dire pourquoy, à quelle fin, ni comment, holà! holà! ce n'est pas à nous. Nous sommes par trop petits vers de terre pour presumer d'entrer en une si profonde mer de sapience. Que si nous estions arrogans d'ajumber là-dessus, pour en ouyder par la seule prudence humaine, qui est, à bien parler, une vraye folie envers Dieu, dire la raison, ou en bien si temeraires et mal conseillez de nous plaindre et douloir de ce que nous ne sommes point si bien appointez en beauté, bonté, grace, vertu, sçavoir, force, richesse, adresse et autres semblables dons que Dieu depart à qui luy plaist, comme pourroyent bien estre nos voisins, qui neantmoins ne sont poinct faits d'un plus fin limon de terre

que nous, il nous en prendroit comme, suyvant la doctrine de l'Apostre, il en pourroit bien prendre aux vaisseaux fictilles, si ceux qui sont faicts à deshonneur, pour recevoir les ordures et vilainies des uns et des autres, s'attaquoyent au potier, se plaignant de luy, de ce qu'il ne les auroit point faits à honneur, pour servir de quelques beaux vaisseaux à estre presentez à un prince, comme auroyent esté faits ses compagnons, estans neantmoins sortis tous deux d'une mesme masse. Le meilleur donc, pour nous, et le plus advenant à nostre salut, est de prendre et recevoir en bonne part tout ce qu'il plaist à ce grand et souverain potier nostre bon Dieu et Seigneur admirable nous donner, soit beau, soit laid, soit bon, soit mauvais, soit piquant, soit plaisant, soit doux, soit amer, sans gronder ou murmurer tant soit peu là dessus. Car certainement il ne fait bon regimber contre l'aiguillon, ains plustost nous nous devons soubsmettre au joug et penser, que di-je penser? mais bien fermement croire que le bon Seigneur ne fait rien que pour nostre mieux; et qu'estant, comme à la verité il est, nostre pere bon et propre, il veille sur nous assiduellement d'un soing paternel, pour nous pourvoir, tandis que nous cheminons, par foy, en ceste presente vie, de tout ce qui respond de plus pres à l'augmentation de sa gloire, illustration de son sainct nom, et au salut de nostre ame. Adoncques si une personne se recognoist en ce monde laide et difforme, de mauvaise grace, mal composée de ses membres, elle n'a pas pour cela

occasion de s'en fascher et contrister d'un seul poinct davantage. Tant s'en faut qu'elle s'en doive mettre, pour raison de ce, en voye et desespoir, comme nous lisons avoir fait autrefois un nommé Brotheus, lequel se voyant extremement laid et difforme, jusques à servir de risée à tous ceux qui le regardoyent, fut espris d'un si grand despit et ennuy de sa vie, qu'il la voulut terminer par feu, se gettant (comme porte son histoire) dans un rogus, c'est à dire dans un tas de bois qu'on faisoit anciennement pour y brusler les corps morts. De mesme, la personne qui se recognoist belle ne doit point pour cela se glorifier en sa beauté, et moins encore s'en servir pour, par le moyen d'icelle, attirer à soy les personnes legieres, qui se laissent communement gaigner par telles vanitez, jusques à s'enfoncer par là si avant dans le vilain bourbier de pebhé, soit par fait, soit par pensées, qu'il leur est par apres fort malaisé de s'en relever.

Nous lisons qu'il y eut anciennement en la ville d'Athenes (pays de Grece) un jeusne adolescent nommé Democles et, pour raison de la grande et singuliere beauté qui estoit en luy, surnommé le beau, de maniere qu'on l'appelloit partout Democles le beau. Toutes fois, voyant que sa beauté apprestoit argument à Demetrius de mal faire, voulant à raison d'icelle mal-verser avec luy et en abuser, il aima mieux, avant que de consentir à une si detestable et si brutale vilainie, se getter dans un chauderon plain d'eau bouillante pour y laisser la vie, comme certainement il feit, au grand

regret de tous les Atheniens, qui neantmoins esti merent grandement ceste sienne constante, chast et saincte resolution, laquelle, par le moyen de doctes plumes de ceux qui en ont fidellement escri l'histoire, a volé jusques à nostre aage, pour nou en faire avoir la notice et cognoissance.

Que pleust à Dieu qu'un tel et si memorabl exemple peust servir de reformation à certain jeunesse desbordée qu'il y a aujourd'huy en quel ques endroits de ce monde, ce dont le taire ser meilleur que d'en infecter les yeux ou empoisonne les oreilles de tels qui ne le pourroyent lire o escouter sans se scandaliser bien fort.

Il se lit aussi qu'un autre jeune adolescent nommé Spurma, voyant que la beauté de sa fac provoquoit non seulement les femmes, mais aus les hommes à commettre en son endroit, par acte fort abominables, chose qui fait trembler la terr d'un tremblement fort effroyable et pleurer le ci à grosses larmes de feu, il balafra à grands coup de rasoir presque tout son visage, et nommemen en l'endroit de la bouche, pour ce qu'elle alloit a devant de toutes les autres bouches qui pour lor estoyent estimées les plus belles.

CHAPITRE XVIII.

Contre plusieurs femmes, lesquelles, pour paroistre plus belles, usent de fards aux parties de leur corps.

Las! mon bon Dieu! cela va bien loin de ceste mauvaise façon de faire, de laquelle usent aujourd'huy certaines personnes, qui n'en sont pas pour cela estimées plus sages, par le moyen d'une si grande quantité de toute sorte de fards qu'elles appliquent sur leur visage, voire mesme (de telles y en a) sur toutes les parties du corps, jusques aux plus secrettes et cachées, pour se rendre par là (comme elles en donnent quelque argument, si ce n'est de le croire, pour le moins de le penser) plus agreables à ceux qui les manient de plus pres que l'honnesteté ne leur commande, et qui n'aiment, voire ne se marient que pour le plaisir de la chair, fondant entierement leur amitié conjugale sur la beauté, sans regarder plus avant au peu d'asseurance qu'il y a en un tel fondement, sans regarder aussi à l'offense qu'en ce faisant ils commettent

pour la faire par là plus aisement descendre à la profonde cave d'enfer. D'autant qu'en ce faisant l'on offense premierement Dieu, en desguisant et alterant par telles masques et corruptions ce qui a esté, en sa pureté et blancheur, fait et créé à son image et semblance, qui est proprement comme de le vouloir reprendre de ce qu'il n'a sceu si bien ny dextrement conduire son pinceau pour tirer naifvement une beauté, qu'elle n'ait eu besoing de la main de l'homme pour la rehausser et parfaire.

L'on scandalise en second lieu son prochain, qui n'aura jamais bonne opinion d'une femme, mesmement s'elle est mariée, laquelle, sans avoir esgard à ce que son mari se contente de la beauté que Dieu luy a donnée, tasche par tels reprouvez artifices de l'accroistre et augmenter, pour (comme il y a quelque apparence de le croire, mesmement sur celles qui en abusent, et qui se font d'ailleurs assez cognoistre pour telles qu'elles sont) complaire à quelque autre que son mari peut-estre, ne voudroit point pour compagnon, encore qu'il prist tous les jours chemise blanche. Et pour le troisiesme, l'on induit à pecher les personnes qui se prennent communement à tel glu pour apres commettre choses gluantes, lascives et deshonnestes, le salaire desquelles est la mort eternelle. Car certainement les jeunes gens, et nommement ceux qui suyvent communement les tavernes de lubricité et de paillardise, s'arrestent plustost et plus souvent là où ils voyent le bouchon pendu que là où il n'y en a point. Non pas que par cela je vueille dire, Dieu m'en

vueille garder, je ne suis pas si sot ny si mal appris d'embrouiller mon esprit d'une si fausse et si erronnée opinion, pour seulement penser que le fard de la femme qui se farde soit indifferement le bouchon de paillardise, si que il faille conclure necessairement par là, sans restriction ou modification aucune, que toute femme qui se farde est subjecte à paillarder. Sa, sa! l'argument n'est pas bon, la consèquence n'en vaut rien. Mais je veux dire (entendons-nous, je vous prie) que la jeunesse qui va cherchant party çà et là, et mesme ès lieux où elle le peut plus aisement recouvrer, ne s'attaquera point sitost à une femme qui n'aura en son visage que le simple naturel comme elle fera à celle qui y aura toute une boutique d'apoticaire. Car, quel qui soit de ceste susdite gaillarde, ainçois depravée jeunesse viendra tousjours à penser par là que la femme qui altere et corrompt si estrangement son visage et quelquefois l'escorche, comme on l'a veu, il n'y a pas longtemps, assez follement pratiquer à quelqu'une, au nom de laquelle je suis content de pardonner pour ceste fois (à la charge qu'elle ny retourne plus); se dispensera plus licentieusement d'alterer, corrompre et escorcher son ame, que ne fera celle qui le laisse en ce mesme estat qu'elle l'a receu de Dieu pour le luy rendre tel quand il luy sera demandé à la reunion qui se fera des corps avec les ames; sans qu'on puisse penser qu'elle ait passé par dessus autre chose que la simple eau de la riviere. Je ne dy pas que si (comme nous avons les deux yeux de la teste pres-

que tous semblables) nous avions aussi les regar de ceux de l'entendement tout de mesme pour v par iceux ce qu'il faut voir et fuir ce qu'il n'est lic de regarder, il ne nous fust aisé de destourner nous un tel et si pernicieux danger, comme l'o évité quelques-uns en retirant leurs yeux de qui les y pouvoit conduire. Mais quoy! nous sommes pas tous moulez sous un mesme mou Autant de testes (dit le comique), autant de sen et autant de sens, autant d'opinions : chacun po avec soy sa façon de faire. Tel regardera tout long d'un jour une femme douce, d'une excellen beauté, sans y penser aucun mal, là où tel ne sçauroit regarder la troisiesme partie d'un qu d'heure sans la convoiter et par consequent se pecher à mort. Car en la regardant d'un tel œil q se nomme en la saincte Escriture l'œil de la conc piscence, il commet desjà paillardise en son cœu dont il s'en rend autant redevable à la rigueur d jugement de Dieu.

Helas! faut-il que les anciens payens, qui voyent Dieu que par un si gros et si espais bure qu'à peine en pouvoit-on descouvrir la moind lueur de la lumiere celeste, là où (comme dit l'Apo tre) nous le voyons aujourd'huy clairement et pre que comme face à face, nous facent honte, voi mesme qu'ils viennent à nous convaincre, no seulement de corruption de bonnes mœurs, ma aussi de felonie et ingratitude bien grande envei Dieu, pour ne recognoistre point la grace qu'il no a si amiablement et si familierement declarée! Ha

vrayement, ils le feront et n'en faut point douter. Mais ce sera à nostre grande confusion, et je ne sçay si j'oseray dire damnation, lorsque Jesus-Christ nostre Seigneur, apres avoir fait, à la seconde venue, sonner la trompette effroyable, tiendra comme juge fort juste et equitable ses grandes assises, sur son throsne de gloire admirable, pour guerdonner les bons de l'heureuse habitation des cieux, et punir les mauvais, qui ont obstinement et malicieusement decliné arriere ses commandemens, d'une cruelle et perpetuelle gehenne de feu qui fait pleurer et grinser incessamment les dents.

CHAPITRE XIX.

La chasteté de nos anciens peres, pour ne voir seulement les femmes au visage, et d'autres qui s'en sont fuis du lieu où elles estoyent.

Laissant à part les beaux et memorables exemples cy devant recitez de ceux qui ont mieux aymé mourir ou bien navrer leur visage pour le difformer de la grande beauté qui y estoit, que d'aprester par le moyen d'icelle aux uns et aux autres matiere de pecher, nous lisons que Alexandre le Grand, prince notable et genereux s'il en fut oncques, ayant les filles de Darius, parfaictement belles, prisonnieres, il ne les saluoit jamais, sinon les yeux baissez contre terre, et ne parloit que bien rarement avec elles ; encore c'estoit ayans icelles leur face couverte, craignant ne se pouvoir rendre maistre de l'affection charnelle à laquelle les dons de graces et beautez qu'elles avoient l'eussent peu plier. Et pour ceste mesme raison, il commanda des l'heure que lorsqu'il parleroit aux femmes de Perse, lesquelles il disoit estre tres attraiantes et

dangereuses du regard, elles fussent voilées, en maniere qu'il ne voioit jamais leur face nue, disant qu'on doit tousjours retirer sa veuë de ce qu'il n'est loisible de convoiter. A quoy il adjoustoit que ce seroit chose fort ridicule de voir que celuy qui avoit surmonté tant d'hommes par les armes, fust vaincu d'une seule femme par sa beauté. Estant aussi une nuict amenée à ce genereux seigneur, par ses serviteurs, une dame qui en beauté avoit peu de pareilles et nulle qui la devançast, estant à icelle demandé, par ce digne et heroique seigneur, à quoy il tenoit qu'elle avoit tant tardé à venir, respond qu'elle attendoit que son mari fust endormi. L'on lit qu'il s'attaqua lors d'une si grande cholere à ses serviteurs, qu'il tint à bien peu qu'il ne les deslogeast de ce monde pour les loger au lieu où tels inconsiderez secretaires de la cortine sont justement payez de leurs gages, leur proferant telles ou semblables parolles : Allez, meschans, allez arriere d'ici, maudits et reprouvez! Ramenez ceste femme à son logis et la rendez promptement à celuy à qui elle appartient ; car, quant à moy, je n'y pretends aucun droit : il n'a tenu à vous, pervers et iniques, ny à vostre peu de discretion, que je ne me sois veautré comme une beste brute dans un bourbier de la plus infecte ordure et puante vilainie qui soit en ce monde, de laquelle l'eau de toutes les rivieres ne m'eust sceu si bien laver que mon honneur ne fust demeuré souillé à jamais pour avoir, par ce detestable et abominable vice d'adultere, commis acte indigne, je ne dy point de

moy tant seulement, tenant le rang que je tiens, là où je dois servir comme d'un beau et clair flambeau, pour faire lumiere à ceux qui cheminent sous ma seigneurie et domination, mais aussi de tous hommes qui jouissent des elemens de ce monde, ores qu'ils soyent exempts et libres de toutes charges publiques.

Vray Dieu, qu'il y a aujourd'huy peu d'Alexandres. Longtemps a que la graine en est perdue, aussi bien que de ces bons anciens personnages qui se chastroyent pour le royaume des cieux, c'est à dire pour n'estre point destournez, par les aiguillons de la chair, de parvenir à l'heritage céleste. D'une telle et aussi saincte intention furent autresfois demenez le roy Cyrus et Antiochus, dont l'un ne voulut oncques regarder sa prisonniere Panthea, craignant que l'excellence de sa beauté ne l'attirast à mauvais desir, le desir à pire volonté, la volonté à une execution encore plus dangereuse, laquelle, apres luy avoir emblé la raison, vint à brescher son honneur d'une bresche irreparable. L'autre, asçavoir Antiochus, ayant un jour mis le pied dans un temple et y ayant apperceu une belle femme, il le retira tout aussitost, estimant que les prieres qu'il pretendoit faire à telle heure et en tel lieu aux dieux, ne seroyent point bien receues et encore moins exaucées, procedantes d'un cœur souillé de mauvais desir, comme il craignoit que le sien se rendroit par l'aspect de ceste susditte belle femme. Et nous, trois et trois fois malheureux et autant de fois miserables, à qui Dieu se mani-

feste et communique tous les jours par les sainctes Escritures, dans lesquelles nous pouvons voir, clair comme en plain jour, les menasses dont sont menassez ceux qui laschent le frein à leurs sensuels appetits, tant s'en faut que nous soyons si bien apris, qu'au contraire, nous sommes bien tant impudens et si fort eshontez que si, estans entrez en quelque eglise, nous n'y apercevons quelques belles femmes, nous nous en sortons tout aussi tost, donnant facilement à entendre par là que nostre intention est de rencontrer plus tost en ce lieu ce qui nous y peut tanter, que d'y prier Dieu, fuyant l'instruction qui nous a esté faicte par son cher fils Jesus Christ, nostre Seigneur, à ce que son bon plaisir soit de ne permettre point que nous soyons induits à tentation.

CHAPITRE XX.

De certaines filles, lesquelles se sont laissées aller en l'amour de jeunes hommes pour en avoir desplaisir par apres plustost que plaisir, avec la definition aussi des beautez faicte par plusieurs.

Passons outre, et venons maintenant aux ombres et figures qui nous sont pour nostre salut et edification representées. Les poetes, qui ont tousjours servy d'avant-coureurs aux histoires, lesquelles ont esté depuis moullées là dessus pour nous former et façonner sur icelles, nous figurent et representent un nommé Narcissus, fils de Cephisus et de Liriopes, lequel estoit si beau en tout ce qui se peut approcher de plus pres à la perfection de beauté, que les nimphes en devindrent amoureuses, mais ce fut de façon telle, qu'elles en perdirent toutes contenance et leur embon-point, jusques à se rendre seiches, flestries, bazannées et presque comme toutes ethiques, ce dont les dieux se fascherent et contristerent si fort, qu'en haine qu'ils en conceurent contre le susdit Narcissus, l'es-

timant en estre la seule cause, ils le transformerent en fleur qui en porte encore aujourd'huy le nom.

Cela nous donne en quelque façon à entendre, car il faut faire de toutes choses son profit, que Dieu se courrouce justement contre nous quand nous nous laissons, par les appasts et allechemens de la beauté (tentation de cœurs legiers) transporter hors des gonds de raison, de sagesse, attrempance et modestie, jusques à nous demettre des louables occupations ausquelles s'adonnent communement toutes personnes vertueuses, comme nous lisons estre autrefois advenu aux disciples de Socrates, lesquels, captivez de l'amour de Teodete, femme excellemment belle, se retirerent du louable estude de philosophie, auquel, sous la doctrine de ce susdit grand personnage et philosophe divin, ils s'estoyent auparavant adonnez.

Cela tiendra advisées toutes belles jeunes filles, et nommement celles qui ne sont point armées à preuve des cruelles flesches de l'impitoyable archerot, à ce qu'elles ne s'affectionnent point si fort, pour le regard de quelque beauté transitoire, qu'elles pourroyent avoir recogneue aux uns plus qu'aux autres, que pour cela elles se viennent à rendre esclaves de l'amour, et par consequent à se demettre de la seigneurie et domination et maistrise qu'elles ont sur elles, pour la donner à quelque petit mignon crété, qui seroit bien assez mauvais garçon de leur donner en contrechange de fort mauvaises nuicts meurtrieres de leur desiré sommeil, lequel estant si souvent interrompu par plu-

sieurs coups de marteau qui se donnent et se prennent communement en tel jeu, causeroit à l'esprit tant de passions, que le corps, se trouvant empesché en ses functions naturelles, seroit contrainct de se rendre dans peu de jours aussi sec et extenué que fut oncques celuy des susdites nimphes, pour raison de n'avoir sceu commander à l'affection demesurée qu'elles portoyent à leur cher amy Narcissus, n'y estant appelées par autre messager que par celuy du fol et inconstant amour, fondées sur les pilotis incertains et encore plus mal asseurez d'une vaine et fletrissante beauté; dont pour tout guerdon, elles perdirent la personne aymée, asçavoir Narcissus, la beauté duquel, pour estre transformé en fleur, tant pour la raison susditte que pour avoir par une manifeste idolatrie abusé d'icelle, en se rendant amoureux de soy mesme apres s'estre recogneu beau au miroir d'une eau claire, se desecha et fletrist, selon le naturel de toutes fleurs, aussi bien comme fit celle de ces belles amoureuses qui s'en estoyent si bien coiffées, jusques à s'en rendre pareillement idolatres.

Si donc vous en usiez ainsi, mes filles (je parle à celles qui se dispensent, sous une trop grande licence de leur mere, de regarder l'homme de plus pres qu'elles ne doivent), et que, pour une beauté tarissable et un plaisir peu durable, vous vinssiez en danger eminent de perdre le repos et la tranquilité de vostre esprit, la santé et embon-point de vostre personne, l'aizance et la douceur de vostre

liberté, le cher et precieux thresor de vostre honneur, pour, au lieu de ces beaux et riches joyaux, prendre possession de mille tourmens, mille chagrins et ennuis, d'une inquietude et anxieté assiduelle d'esprit, d'une infirmité continuelle de corps, d'un opprobre et deshonneur de ce monde, et d'une servitude plus dure et cruelle que n'est celle d'un esclave enchainé, voguant à force sous la discretion debordée d'un comite severe, que seroit-ce apres de vostre pauvre ame? Las! bon Dieu! qu'est-ce qu'elle deviendroit? la mettrons-nous point en conte? Certainement, fillettes, j'ay opinion qu'elle se rendroit cent et cent fois plus seche et extenuée que le corps, c'est à dire plus denuée et destituée de la grace de Dieu, lequel se tient grandement offensé (n'en doutez point, je vous prie) quand, en se tirant à quartier de son amour, où gist toute felicité, l'on s'affectionne aux fumées et vanitez de ce monde, telles comme font celles qui consistent en la beauté, laquelle, comme il a esté dit une autre fois et comme aussi nous le soustenons, pour donner passage par tout à nostre premier axiome, par lequel il est porté *que ce qui est beau est bon*, est une chose fort belle et bonne, fort rare, exquise et precieuse. Mais cela s'entend quand elle est tenue et gouvernée comme il faut et qu'elle n'est point enlaidie exterieurement ny interieurement. Car autrement, si la vilainie s'y entremesle, soit par dedans, soit par dehors, j'oseray bien dire qu'il n'y a chose en ce monde plus laide, plus hydeuse, plus dommageable et pernicieuse. La face

de la femme qui en cuide estre bien paré
monstre point si blanche comme son ame
par le moyen d'une telle et si fort decriée
noire, pour apres, au departir de ce bas
caduque et transitoire, au lieu de voler
une habitation trop plus heureuse, ph
lue et contaminée n'entre point, s'enfonce
Tartare, et y souffrir les peines qui attende
lieu les ames teintes d'une semblable cou
philosophe Epictete souloit dire qu'une be
légée, c'estoit comme un joyau fort exquis
cieux enchassé dans une crasseuse chasse d
D'autres ont voulu dire que c'estoit com
fort belle perle pendue au col d'une truy
lint denoter par là que chose si exquise
cieuse ne doit point estre si vilainement
comme un tas de haillons de femmes qu'
en quelques endroits de ce monde (vraies
de beauté) la souillent et contaminent en
trant, à l'exemple de la truye, dans la v
puante boue de volupté et paillardise. C'e
quoy, à mon advis, le sage Thebain, à
beauté bien conduitte plaisoit bien autant
celle qui estoit mal menée luy desplaisoit,
descrire la beauté (entendant parler, comm
à croire, de ceste qui est subjette à se t
corrompre, pour tacher aussi et corrom
telles taches les bonnes mœurs des jeunes g
s'en enyvrent), disoit que la beauté est m
vices, nourrice de volupté, marastre des
adverse de raison, entretenement de folie, p

trice de vanité et occasion de temps perdu, ressemblant aux plus magnifiques murailles, esquelles se nourrissent les serpens, aux plus beaux arbres et plus fructiferes, qui sont souvent visitez des chenilles, et aux plus fins draps, qui sont communement subjects aux vers et aux tignes. La belle femme (dit le sage Hebrieu) et confondant en opprobre, est un fort dangereux animal, et tel que la plus grande mauvaistié de l'homme est cent et cent fois meilleure que tout ce que sçauroit faire de beau et de bon une telle femme tout le temps de sa vie. Et à la vérité, le moins tenir de tel bestail en sa maison, sera tousjours le meilleur; d'autant qu'il ne paye jamais son hoste qu'en monnaye semblable à celle que les pigeons, pour si beaux et si blancs qu'ils soyent, ont coustume de payer ceux qui les nourrissent, asçavoir, en toute ordure et vilainie. Croyriez-vous qu'il en y a qui en font art, pour apres en faire trafique de marchandise? L'art se prend à se masquer, desguiser et transformer en plus de diverses sortes que ne se mua jadis et transforma Mnestea, fille d'Eresichton. La trafique consiste en ce qu'elles sçavent si bien ajancer et accommoder leur marchandise, que toutes sortes de gens, pour si fort qu'ils soyent composez de diverses humeurs, n'ayant toutes fois le don de continence, y accourent pour en acheter. Et ainsi elles s'en defont plus aisement que si elles n'en tenoyent que d'une sorte. Car elles sçavent bien que tous ne les veulent pas de mesme façon ; chacun a son goût à part, qui le veut d'une sorte et qui d'une

autre. Tel se plaira en une femme qui aur
un peu de rougeur sur la cerusée blancheu
visage, et tel la voudra ayant les pasles c
Et je vous laisse à penser si, pour le regard
le vermeil d'Espagne, et pour le regard de
le pur froment, pour estre mangé le matin à
sont point espargnes, non plus que les aut
gues desquelles elles se servent en plusieur
diverses façons, à ce qu'apres avoir par tels
moyens achalandé ces jeunes perroquets,
sont point encore denisisez, elles en tiren
et la substance du corps, de l'esprit et de l'
nommement de la bourse, qui est le but
visent le plus, laquelle elles sçavent si bie
ner, qu'elles ne s'en departent, jusques à ce
en ayent espuisé le dernier denier, pour ap
trouvant plus de substance, se getter sur les
vaches, brebis et moutons de ces pauvre
comme en pareil cas souloyent faire, au tem
susdite Mnestea, celles desquelles, comme p
cession hereditaire, elles tiennent ce beau m
à raison de quoy les Grecs les souloyent n
ἀλφεσιβοίας. Et sans nous departir, que bi
d'un tel nom, nous pourrons nommer ce
nostre temps qui sont logées en mesme p
ment : Boucheres ; d'autant qu'apres avoi
leur chair et estre payées sur les susdits b
vaches, elles en escorchent les veaux qui
trop indiscrettement acheté une telle et si
marchandise. Et apres les avoir ainsi esc
c'est à dire denues jusqu'à la chemise, el

laissent là, tous plantez pour reverdir, comme, à la verité, l'on en voit bien souvent reverdir quelques-uns en la prime-vere par le moyen des beaux grains et boutons vermeils qui se manifestent en tel temps sur leur front, lesquels ils ont tirez en automne du jardin ou du grenier, qui est au bas estage de ces belles grenetieres, à faute de n'avoir pris, avant executer en tel lieu leur commission. Lettres de visa et pareatis; car, comme disent nos jurisconsultes, il ne fait pas bon proceder à la visitation de telles pieces, à moins de trois lumieres, pour y voir plus à clair et se garder de mesprendre.

CHAPITRE XXI.

Contre les femmes qui se desguisent et portent des verdugalons, monstrent les tetins descouverts et autres telles choses, avec la façon de faire des Venetiennes, qui se fardent par tout le corps; et au contraire les louanges d'une fille belle qui ne se farde point.

Tournons maintenant le fueillet, et, en changeant de chance, representons-nous une fille ou une femme (c'est tout un : l'on n'y vise pas en ce temps de si pres), laquelle soit d'une douce et chaste trempe, d'une face liberale et honneste, d'un cœur humble et paisible, d'une ame pure et candide et d'un esprit mansuete, se contentant de la beauté qu'il a pleu à Dieu, par nature dispensatrice de ses graces, luy donner, sans vouloir huiller, vermeiller, seruser, plastrer ou incruster la face, pour la rendre par là un vray masque *di Modena;* ny sans vouloir planter aux deux angles de son accoustrement de teste deux grandes cornes, pour apres les remuer (telle pourroit estre) au

frontispice de son mary ; soit de celuy qui est desjà venu, soit de celuy qui doit venir aux prochaines festes de ses nopces; sans vouloir aussi arracher avec certaines petites pinsettes le poil naturel du sourcy, pour à la place d'iceluy y dresser, par le moyen de quelque petit et delicat pinceau, deux petits croissans qui semblent proprement comme si c'estoyent deux petites lignes tirées de la circonference de la coquille d'un peintre au propre centre de nature; sans le vouloir pareillement verdugaler si prodigalement qu'il faille pour le passage d'un tel verdugalon, que quelques mauvais garçons ont voulu nommer cache-bastard, faire porte neufve. Quoy plus ? sans vouloir mettre aux deux angles aussi des fenestres naturelles de si gros et de si espois bouchons ou rameaux que tel, les voyant en tels lieux sur une personne mal créee, pourroit prendre quelque argument de dire qu'elle veut par là appeler les yvrognes de lubricité à sa taverne, pour leur vendre son vin, encores qu'il soit au bas; sans vouloir d'abondant faire si amples et si prodigues monstres, comme quelques-unes font, de ces deux jumelles fontaines, ensemble du tuyau d'icelles, où les petits enfans s'abreuvent dès qu'ils sont nais, et là où neantmoins, en telles qu'il y a, l'on y void bien souvent plus de laid que de laict. Et sans vouloir finalement suyvant, ce qui a esté dit cy-dessus, se faire escorcher comme si c'estoit une vache mariée à quelque veau qui se fust par ce moyen rendu toreau sous le signe de capricorne.

Mes Dames, je vous prie de ne vous point si je me monstre en tels faicts ass sear; Dieu nous commande par ses he prophetes de crier incessamment après l Mais vous ne le prendrez point, s'il vous p mauvaise part, car je proteste ne vould estre entendu parler d'autres femmes que lesquelles n'ayans receu de nature que la portion de sagesse qu'elle leur a voulu de dispenser par trop licentieusement, e choses s'eslançant, je ne sçay comblien dela les bornes de la modestie et attrempa l'on y doit tenir. Quant aux autres fem sont, par leur bonne mere-nature, pourvéu beau et riche heritage, prudence et sag qui se sçavent au reglement de leurs act surer, pour cognoistre combien pése la Dieu tombant sus celles lesquelles, par le vaise et scandaleuse vie, estouffent en leur personne le beau et le clair feu de sa gra soyvre les umbrageuses fumées des vanit monde, elles sont hors de nos censures. que comme (selon le dire de l'apostre) toutes sont nettes à ceux qui sont nets, et rien n'est souilles; de mesme à une femme c bien et d'honneur, toutes choses sont bien pour ce que l'on sçait bien qu'elle n'en abus comme font les autres, desquelles, au lieu vrir leur turpitude, la manifestent par cele taige. Joint, mes Dames, que voulant desc beauté proche voysine de la perfection,

que nostre bon Dieu la desire en nous, je voudrois aussi la representer, s'il estoit possible, franche et quitte de toute taille, c'est-à-dire exempte et nette non-seulement de toutes les susdittes ordures et vilainies, lesquelles estans ainsi pratiquées, comme les femmes folles, qui en cuydent estre bien parées, les pratiquent indiscrettement, au lieu de conserver la beauté en sa splendeur, l'obscurcissent entierement; mais aussi de la moindre tache qui la pourroit rendre odieuse et mal plaisante à Dieu, lequel, parlant à la verité, ne trouvera jamais bon que la femme tasche par art à se rendre plus belle qu'il ne l'a faicte. Ne voit-on pas mesme ce qu'en dit ce bon apostre qui a esté par luy choisi pour vaisseau d'election? Je veux, dit-il, que les femmes se parent d'un accoustrement honneste avec vergongne et modestie, non point de tresses, ny d'or, ny de perles, ou habillemens somptueux, ains (qui est une chose convenable à femmes qui font profession de servir à Dieu) de bonnes œuvres.

Mais revenons à nostre propos. Que sera-ce d'une telle et si gentille personne que nous representons icy, douée de si belles qualitez, en sera-elle pour ce moins aymée et moins estimée? Tant s'en faut, bon Dieu! qu'au contraire, elle en sera plus cherie et plus prisée, non point, à la verité, des femmes de Venise (femmes autrement d'un fort bon sens et jugement, et ne fust que quand elles mangent leur potage le gand on la main): telles femmes ont en si grande recommandation le fard,

duquel toutes fois elles s'accommodent fort, se gossant de celle qui n'en use, mais sçavez-vous comment? C'est depuis la plante du pied jusque au sommet de la teste (sans en retrancher ce traistre et subtil canonier qui se met le premier en tabl et se leve le dernier du lict, et qui, pour mand fester sa trahison, braque son canon vers le talon et neantmoins la balle vient de droit fil ressorti au dessus du menton): elle est par elles jugée, pou si bien que nature l'ait advantagée en beauté, un Sporcha, c'est-à-dire une personne orde, vilaine e sale.

De qui donc sera prisée et estimée ceste pe sonne gentille et si bien morigenée? De qui? D toutes personnes honnestes, louables et vertueuses qui ayment et craignent Dieu, et qui se plaisent e tout ce où le bon Seigneur prend plaisir. Car l voyant (presupposons que ce soit une fille à marier se contenir ainsi modestement dans les bornes d la beauté qui luy est naturellement donnée, l'on dira tousjours: voylà une sage fille et qui ayme bie Dieu, veu qu'elle se conforme à sa volonté, e qu'elle se contente de la part et portion de l beauté qu'il luy a plen luy donner, sans la voulloi reformer par engins et artifices, pour penser pa iceux l'accroistre et augmenter, en deshanchant telles fois l'horloge du temps de trois ou quatr bonnes heures qu'on pourroit bien appliquer meilleur usage.

Helas! ce dira quelque autre: que le mary q l'aura sera heureux! Pour le moins pourra il dor

mir à l'aise, et en toute asseurance, sous le doux sommeil de deux oreilles, sans estre en iceluy empesché ou interrompu par ce fascheux marteau, lequel frappant en la principalle porte de la teste, eveille bien souvent ceux qui ont bonne volonté de dormir, les faisant gratter, par faute de meilleur exercice, là où peut-estre il ne leur demange point.

Veritablement, ce dira un troisiesme, il ne faut point doutter qu'elle ne trouve un mary à choisir, sans qu'elle ait besoing de mettre tant de bouchons et rameaux à sa porte, comme font plusieurs autres qui ne vendroyent point leur vin autrement. Car, tout ainsi que, selon le dire ancien, à un bon vin il ne faut point de lyerre, c'est à dire de bouchon ou rameau, pour attirer les personnes à l'achepter, au semblable il ne faut point à une fille bien creée, bien nourrie et instituée, autre lyerre, pour appeller aupres d'elle dans la couche saincte de mariage quelque bonne et honneste personne, que la vertu, qu'elle possede, laquelle n'est aucunement subjecte à flestrir ou à tarir, comme est la beauté, et nommement celle qui est lambiquée et sophistiquée de plusieurs et diverses sortes de couleurs empruntées, sous l'apast de laquelle l'on attrape souvent tel en mariage qui se rend bien tost apres, envers celle qui l'aura ainsi attrappé, malerage.

CHAPITRE XXII.

Que la femme doit tascher sur toutes choses, apres Dieu, de complaire à son mary, avec le moyen de se bien gouverner et garder d'estre convoitée par autruy.

D'autre part, si celle que nous nous representons est mariée (à la bonne heure, Dieu les vueille maintenir longuement ensemble !) et qu'elle suive ce beau chemin de continance et modestie sans se getter dans les hayes et buissons des vanitez mondaines, quelle matiere appresterà-elle à un chacun de luy rendre le los de gloire qui luy est deu, et quel contentement, outre cela, donnera elle à son cher mari, luy faisant entendre par là qu'elle a logé toute son affection (sauf le droit de Dieu) en luy, et qu'elle ne tasche de complaire à autre qu'à luy, ne voulant rien toucher à la beauté qu'elle luy a portée, veu qu'elle sçait bien qu'il s'en contente? Et, à la verité, je voudrois bien que madamoyselle de Quinquenpoy, pour si bien frezée et godronnée qu'elle sceust estre, me donnast

raison, sans toutefois se mettre autrement en cholere, car les jours sont mauvais, pourquoy est-ce qu'ayant demouré quelques années avec son mari, sans qu'il luy ait fait tant soit peu de semblant de luy parler de sa face, de son corps, de sa chevelure ou de ses accoustremens, s'advise de se desguiser de plus de divers habits que ne sont deguisez les joueurs de farces, et de se chaffourer le visage et les tenans et aboutissans d'iceluy de plus de drogueries, birelecoqueries et bagatelles, que n'est chaffourée la gibbeciere d'un bateleur, lors qu'il veut jouer des gobelets? Quant à moy (pour en parler en saine conscience), je n'en sçaurois dire autre chose, si ce n'est que ceste belle damoiselle aux yeux vers, à qui par consequent, toutes choses bonnes, suivant l'ancien proverbe, sont contraires, est allée à la chasse, là où elle a pris quelque grosse beste rousse ou noire (c'est tout un : l'on en prend là de toutes sortes) pour, apres l'avoir prise, en faire la curée, soubs promesse de luy faire bientost recouvrer la lieutenance de son mary, lequel, ce temps pendant qu'elle s'acquitte de sa promesse, au lieu d'aller en quelque forest pour y recouvrer quelque bonne piece de gros bois, aux fins d'en rabbatre les coustures de la robbe de sa femme, s'en est allé pourmener au marché aux veaux pour se pourvoir d'une beste à cornes. Somme toute, femme de bien, comme nous presupposons estre celle que nous nous representons icy, doit penser, ainçois croire que Democlès, le beau Adonis, fils de Myrrha,

grand mignon de Venus, aimé, uniquement pour raison de sa beauté, de toutes les Nymphes, quoy plus? Thymiras, Phaon, Diadumeus, Josephus et autres semblables qui ont esté estimez entre les belles personnes de ce monde, les plus beaux sont en beauté moins que rien, estans mis en parangon de son mari, envers lequel (apprenez, femmes mariées, tandis que vous estes jeunes) elle se portera, comme se porte, envers le soleil, ceste gentille petite fleur que l'on nomme le soci, lequel ne se tourne jamais que vers le soleil. Et c'est pourquoy les Grecs le nomment Heliotropion. Mais il fait bien d'avantage; car, tant que le soleil s'en absente, il se tient clos et reserré, et aussi tost que le soleil le revient voir, il s'espand tout aussi tost, et se dilate de façon telle qu'il resjouit les yeux et le cœur de ceux qui le regardent; et je cuide que pour ceste raison, le Gascon, qui rencontre quelquefois aussi heureusement en son parler que sçauroit faire toute autre nation, l'apelle Lougauch, qui vaut autant, rendu françois, comme de dire la joye. Au semblable, je dis que la femme mariée, pour si grand advantage qu'elle ait, sur toutes autres, en beauté, se doit contenir en l'absence de son soleil, c'est à dire, de son mari, en sa maison avecque sa famille, pour l'instruire et pour l'avoir par bons exemples, en faveur de son salut, suivant l'advertissement que luy donne l'apostre S. Paul, à la foy, à la dilection, à la sanctification et à la modestie. Je ne veux pas toute fois estre si severe, qu'encores que

le susdit apostre, escrivant à son disciple Tite; dise qu'en annonçant les choses qui conviennent à saine doctrine, il admoneste les femmes mariées d'estre sages, chastes et gardans la maison, je leur en defende du tout la sortie, comme je cuide qu'il ne l'entend pas aussi, mesmes quand quelque bonne et honneste occasion esloignée de tout scandale luy commanderait de ce faire. Ce seroit, si une telle et si estroitte defense avoit lieu, revenir à la rigueur de la loy conjugale de Caius Sulpitius Gallus, qui repudia sa femme pour ce qu'elle estoit un jour sortie hors sa maison la face descouverte. Mais je veux bien dire qu'elle ne s'y doit point dispenser si avant, ny en faire un tel ordinaire, comme elle pourroit bien faire estant accompagnée de son mary, duquel elle doit penser qu'elle reçoit sa lumiere, comme la lune reçoit la sienne du soleil. Car lors elle peut aller partout sans craindre ou redoutter la dent des detracteurs mesdisants, laquelle, pour si aiguë et tranchante qu'elle soit, ne peut aucunement mordre là-dessus, sans craindre aussi de rencontrer des jeunes gens, pour si fort qu'ils soient addonnez au fol et deshonneste amour. Ce ne sont pas, quand tout est bien dit, les personnes que telles gens cherchent, d'autant, disent-ils, qu'il n'y a rien à gaigner en telle marchandise. Et au cas que, sans y penser, ils vinssent à la rencontre, il est certain qu'après avoir remarqué en elle une modeste conduite d'œil, une douce gravité de pas, une sobre attrampance en son parler,

un chaste et honneste maintien en sa personne, sans que de tout cela il y ait rien d'emprunté, ils seront plustost induits à louer Dieu de ce qu'il a si richement enchassé en un corps net et une ame pure une telle et si exquise beauté, sans aucune dissolution d'acoustrement, ny sans aucune incrustation de face, qu'à l'offencer par quelque mauvais desir qu'ils pourroient avoir de celle qui en est si advantageusement pourveuë, estant chose trop plus que certaine et asseurée qu'en tel cas les mouvemens des hommes viennent presque tousjours des mouvemens des femmes. Je veux dire, pour mieux m'expliquer, qu'une femme mediocrement belle, qui s'estudie en dedaignant l'œuvre de nature (conduitte néantmoins tousjours sous l'authorité de Dieu) de rehausser, par art et industrie, la beauté qu'elle en a receue, ayant en son cœur quelque tache de desir charnel, je suis contente qu'elle fasse la plus belle mine du monde, qu'elle tienne la meilleure contenance, qu'elle soit toute couverte de chappellets, et que par manière de dire elle ne bouge des eglises ; je suis contente aussi qu'autre que Dieu, qui est le seul espelucheur des cœurs, ne sache point la tache qu'elle a au sien; ce neantmoins j'oseray bien dire que, par une certaine propriété occulte (je ne sçay si je la dois nommer sympathie) elle attirera à soy cent et cent fois plus de personnes taches de mesme tasche que ne fera la plus belle femme qu'on se sçauroit representer nette de fards et de mauvais desirs. Or sus mettons les toutes deux en un

mesme predicament de beauté. Que sera ce ? Je vous dis que la femme qui se contiendra en sa beauté naturelle, laquelle demourant en son entier pure et nette, et toute telle qu'elle la receue, est tousjours, suivant nostre premiere proposition, suivie de bonté, contiendra, quel qu'il soit, pour si brave coureur qu'il sceust estre en l'estude d'amour, à ce qu'il ne se desborde point hors des bornes de continance et modestie, et luy viendra comme à fermer la bouche et luy lier les pieds et les mains, pour le sommer, par l'authorité de ceste chaste et saincte beauté qui reluit en elle, de ne rien attenter, ny par dits, ny par faicts, ny par pensées, sur sa personne, non plus que sur une chose sacrée, sur laquelle il nous est defendu de toucher. Là où celle qui sera bien aussi belle que ceste-cy, ce neantmoins ne s'en voudra point contenter sans y mettre quelque chose, ou de la boutique d'un apoticaire, pour se plastrer de ceruse, ou de la coquille d'un peintre, pour rehausser un tel plastre de couleurs, ou du fourneau alchimiste extracteur de quinte essence, pour en recouvrer de l'huile de fard, qui est à la verité le moins suspect fard qui soit, fera trotter apres elle ces petits mignons de la male tasche plus dru que ne court apres la pouldre hanissante le jeune et folastre poulin.

CHAPITRE XXIII.

De trois beautez en la femme dont l'une est dangereuse, l'autre moyenne et l'autre parfaicte.

Or, pour donner à tout ce propos plus ample lumiere, afin d'y voir plus à clair, et pour ne confondre point aussi les termes de la beauté, comme l'on a confondu plusieurs fois ceux de l'amour et de l'amitié, les faisans cheminer tous deux de mesme pied, sans regarder de plus pres à la grande difference qu'il y a, il sera bon, en mettant quelques barres entre-deux, les distinguer en trois sortes.

Commenceant donc à la beauté, l'une se pourra nommer beauté seditieuse ou bien scandaleuse; l'autre se nommera beauté mignarde ou bien gentille et sobrement gaillarde; la troisiesme se dira beauté religieuse ou bien saincte, chaste et pudique.

Tout cela est presque autant comme de dire beauté de corps, beauté d'esprit et beauté d'ame.

La beauté de corps, pour estre par le mauvais

mesnage, c'est-à-dire, par le desordre que le plus souvent l'on y fait, par trop lascive, lubrique et charnelle, engendre bien souvent sedition, dont apres s'ensuit le scandale.

De la beauté d'esprit se manifeste bien souvent une sobre mignardise, et une gaillarde et neantmoins arrestée et attrempée gentillesse d'esprit.

En la beauté d'ame il n'y a que toute saincteté et religion.

Les affections desquelles sont demenées celles qui sont pourveues des susdittes beautez, ou bien les affections que pour le regard de telles beautez on leur peut porter, se doivent ranger, pour fuir toute perplexité et confusion, par tels termes, asçavoir : amour, amitié, dilection.

Cest amour est entendu pour un amour voluptueux, lascif, lubrique et charnel. Et pour ceste raison, je le refere à la beauté du corps et de la chair, laquelle, pour estre un peu chatouilleuse envers ceux mesmement qui volent plus pour icelle que pour l'esprit, je pourrois en quelque façon ranger au rang de la sedition et par mesme suitte du scandale.

L'amitié se rapporte à la beauté du second rang, de laquelle depend une modeste mignardise et une genereuse, sobre et chaste gentillesse d'esprit.

La dilection vole beaucoup plus haut, et ne s'y peut trouver chose qui ne soit belle et bonne. C'est pourquoy je l'ay choisie, pour, là-dessus, ensemble sur la chaste amitié qui regarde l'esprit

et ferme les yeux à l'amour charnel, bastir ce beau et bon edifice que je nomme καλὸν κἀγαθὸν, calon cagaton.

Suyvons donc, sans nous detraquer, s'il est possible, ceste dressiere du departement des beaute et des affections qui se rapportent à icelles, et nous verrons avec l'aide de Dieu, qui sera, si lui plaist, nostre guide, que telle dressiere nous remettra bientost à ce beau chemin que nous avons pris au commencement de ce traité, pour faire entendre au lecteur debonnaire que ce qui est naturellement beau, pourveu qu'il ne soit point, par art de malice ou autres reprouvez artifices, alteré est aussi naturellement bon.

Pour à quoy donner quelque heureux contentement, nous nous attaquerons, suyvant le susdit departement des beautez, à celle que nous avons logée au premier rang, qu'est :

CHAPITRE XXIV.

De la beauté seditieuse et quels maux elle apporte.

La beauté seditieuse, laquelle, en continuant le propos que nous avons nagueres tenu, je dis estre une fort damnable et detestable beauté, d'autant qu'elle se fait et compose ça bas par certaines façons fort abominables, comme en despit de Dieu. L'œuvre duquel il semble proprement que celles qui s'en piafent veuillent, par les indignes moyens desquels en tel fait elles se servent, reformer, comme si ce qu'il fait estoit imparfait. En quoy telles pinprenelles se portent comme font ceux qui veulent prendre au cordage, ou bien sous la trappe, les oiseaux du ciel et autres animaux de la terre; pour à quoy mieux les attirer, ils les apastent quelques jours. De mesme, telles personnes, pour mieux attirer à leurs filets ceux qu'elles y pretendent prendre, et les ranger plus aisement à leur devotion, elles les apastent par la paste de leur fard dissolu qu'elles mettent en leur face. Ce dont ces pauvres bestes ne se peu-

vent si bien defendre qu'ils ne soyent aussitost pris, pour tout aussitost appeter ce je ne sçay quoy, lequel estant situé en la zone de telles et si sordides femmes (j'entends estre entendu parler de la zone du milieu, qui est, parlant en termes d'astrologie, entre les tropiques, et par consequent extremement chaude), se rend comme le Zodiaque, c'est à dire, comme le cercle qui est en la sphere, lequel embrasse d'un costé le tropique du Cancer, et de l'autre costé le tropique du Capricorne; dont s'ensuivent pour le regard de l'un, c'est-à-dire, du Capricorne, plusieurs marteaux de teste; et pour le regard de l'autre, asçavoir du chancre, plusieurs tormens de corps que l'on souffre, non seulement en ce monde par le feu de suerie, mais aussi en l'autre par le feu d'enfer, où il n'y a point de redemption, comme il y a en l'autre feu, duquel on se peut racheter en y laissant neantmoins pour rançon quelque piece de l'arnois, comme l'on pourroit dire le poil, les dents, le nez et quelquefois, quand le mal est enraciné, pour l'avoir tenu trop long-temps caché, le forgeron du genre humain. Si j'appelle telles gens, qui se laissent ainsi prendre à la pipée, bestes, je pense ne leur faire point de tort. Car ayans perdu, comme ils perdent en tel feu, ce qui leur donne la preeminence qu'ils avoyent sur les bestes, asçavoir le tymon de raison, il faut necessairement qu'ils leur soyent semblables, comme n'ayans point davantage les uns plus que les autres. Et de fait, il se lit à ce propos qu'une femme nommée Medusa

s'estoit jadis, par ces subtiles, ainçois diaboliques façons de faire, rendue si belle, pour le moins à l'endroit de ceux qui ne la regardoyent que par les yeux de la teste, que par son seul regard elle en avoit charmé la plus grand part, jusques à les transformer en toutes sortes de bestes, voyre mesme, comme le tesmoignent ceux qui en ont escrit, en cailloux et en pierres. Cela nous aprend que les personnes qui se laissent ainsi embler la raison par ces fausses glotonnes, vrais tisons d'enfer, sont bien fort esloignées de la grace de Dieu, et d'autant plus que, quand on leur veut, par une charité fraternelle, remonstrer leurs fautes, pour, par là, les retirer des mauvais sentiers et les remettre en la bonne voye, de laquelle, estans guidez par leur sensualité, ils se sont devoyez au lieu de s'y embrazer pour embrasser l'amour de Dieu, ils s'y rendent autant ou plus froids que cailloux et pierres, faisans si bien l'oreille sourde aux belles et bonnes remonstrances qui leur en sont faites, qu'il est à craindre (et voylà le danger) que Dieu pareillement n'estouppe la sienne, lorsque, se voyans du tout perdus, ils reclameront sa grace et sa misericorde, et que, au lieu de leur estre propice et secourable, il ne leur tourne le dos pour, à l'issue de la miserable vie qu'ils passeront avec toute langueur en ce monde, leur faire souffrir en l'autre, en ce bas et profond lieu, où il n'y a que pleurs et grinsemens de dents, peine condigne à ceste ordure et vilainie, dont ils ont, par un fol et par trop lascif et volup-

tueux amour, causé d'une seditieuse et scandaleuse beauté, pollu et contaminé leur ame. Car il faut penser que Dieu n'est point manchot. Il a toutes ses deux mains, dont il nous estend, selon qu'il en est besoing, sa misericorde et sa justice, et ne s'ayde tellement de l'une de ses mains qu'il se prive de l'autre; car, bien qu'il nous sousleve tant et plus par sa misericorde, il a neantmoins tousjours en son autre main sa justice toute preste pour nous chastier et punir, non seulement par peines temporelles, mais aussi eternelles, si nous nous rendons contempteurs de sa saincte majesté et si nous nous endurcissons à ses saincts commandemens. Ce n'est donc point sans cause si je nomme une telle beauté seditieuse, c'est-à-dire, tendant à sedition et scandale. Et qu'il soit vray; voulez vous une plus grande sedition et un plus manifeste scandale que de rendre ce grand chef-d'œuvre admirable, asçavoir l'homme, auquel plus il ne reste, comme dit le Prophete, fors estre Dieu, non seulement semblable aux bestes brutes, comme nous l'avons cy devant deduit, mais aussi, comme nous le deduyrons plus à plain maintenant, inferieur à icelles. Comme quoy? La beste brute ne se couple point, comme nous l'avons dit une autre fois, qu'en un certain temps de l'année: à l'homme l'an est trop court, tesmoing l'histoire cy devant mentionnée de ceste par trop lascive et impudique fille de l'empereur qui se cabroit à tout propos, par faute de prendre camourre, c'est-à-dire, par faute de prendre le bon conseil de ceux qui l'en

vouloyent detourner, pour la conservation de son honneur, duquel elle faisoit, pour ce regard, si bon marché, qu'en fin il ne luy en demeuroit point; dont elle en est mise, nonobstant sa noble et illustre extraction, au rang des plus deshonnestes et mal famées filles qui nasquirent jamais de mere. Je voudrois fort que les filles de nostre temps prinssent exemple là-dessus, pour ne se jetter point si fort, comme quelques unes font, à l'essert, c'est-à-dire, hors des bornes de l'attrempence et modestie qu'elles doivent tenir en leurs parolles et actions, et ores que le fait ne s'ensuyve, le scandale toutefois y demeure. Une fille bien creée, ce disoyent les plus sages anciens, ne doit point seulement estre exempte d'un tel vice, qui ennoircit les plus blanches, mais de tout soupçon d'iceluy. Peres et meres, tenez y l'œil plus ouvert que vous ne faites. Il n'y a chose, dit le comique, qui rende la personne, soit de chausse courte, soit de chausse longue, plus vicieuse que la trop grande licence et tolerance. Allons, la beste brute n'endurera jamais qu'autre beste de son espece touche à celle qu'elle aura choisie pour en tirer son semblable, là où l'homme va souvent (ô quel malheur!) quester l'homme, pour le loger dans les linseuls de la couche de son mariage, et luy departira cent et cent fois plus de biens et faveurs qu'il ne fera à celuy qui le respecte, et qui aimeroit mieux mourir avant que d'avoir tant seulement pensé à luy faire un si lasche et si vilain tour. L'histoire de Marc Anthoine y est toute propre. Ce Marc An-

thoine, fils d'Annius Verus et, par adoption, d'Antoine Debonnaire, auquel il succeda en l'Empire, estoit un fort homme de bien, autant aymé et estimé qu'il en fut oncques, plein de bonté, vertu et sagesse, grand philosophe et bien entendu en toutes sciences; ce neantmoins il fut tant et si fort aveuglé du grand et presque incroyable amour qu'il portoit à Faustine, sa femme, fille dudit Antoine Debonnaire, que, pour quelque mauvais tour qu'elle luy fist, l'amour l'avoit rendu si fort son esclave, qu'il ne fut oncques touché des passions desquelles sont agités les maris qui ne prennent point desplaisir d'avoir un compagnon dans leur lict pour y faire leurs affaires, lorsqu'ils en sont absens et occupez ailleurs. Et ores qu'il eut une plus que juste occasion de repudier ceste sienne femme, à raison de la lascive et voluptueuse vie qu'elle menoit, au sceu presque de tous ceux de l'Empire, qui s'en scandalisoyent bien fort, tant s'en faut qu'il y voulust entendre, qu'au contraire, il avoit autant en haine ceux qui luy en tenoyent propos comme son amour croissoit de jour en jour en l'endroit de ceste mal sage femme, envers laquelle il estoit si assotté et si fort hebeté, qu'il ne se delectoit en chose tant qu'en ce où elle prenoit plaisir, jusques à aimer et cherir bien fort ceux qui luy servoient de fourriers pour le loger, tantost au signe du Thoreau, tantost en celuy du Capricorne, pour ce qu'il sçavoit bien qu'elle les aimoit aussi et cherissoit bien fort. De maniere que s'il y avoit quelque chose à gagner en toutes

les terres de l'Empire, l'on ne l'avoit qu'au refus des paillards de l'imperatrice, lesquels, pour luy complaire, il gratifioit en biens et richesses, estats et honneurs, et aux plus notables charges, sur tous les plus vertueux et signalez seigneurs de sa suitte.

CHAPITRE XXV.

De l'immesurée amour de plusieurs hommes et femmes, jusques à se precipiter du haut d'une montaigne en bas ; d'autres qui se sont estranglées d'elles mesmes, d'autres qui ont pauvrement fini leurs jours.

Passons outre : la beste brute, pour si grand que soit son instinct à la chair, c'est à dire, pour si fort qu'elle soit en amours, n'en perd point pour cela le goust des viandes ny celuy du sommeil : là où l'homme qui s'y affectionne, ou, pour mieux dire passionne par dessus le poix de raison est hors de toute mesure, ne peut manger ny dormir. Dont il en tombe bien souvent en une telle forcennerie, qu'il se rend meurtrier de soy-mesme, jusques à se precipiter du plus haut d'une montaigne à bas, et s'y rompre le col, comme, par manie d'exemple, nous lisons estre autrefois advenu à Deucalion et à Cephalus, lesquels ayans perdu à tel jeu tout leur sens et entendement, à raison d'un par trop grand et fol amour qu'ils portoyent, l'un à Pyrra, et l'autre à

Prerelle, fille de Delon, franchirent, aux despens de leur vie, le saut de ceste haute montagne qui est en la region de Leucade, pres du temple qui fut dedié en ce quartier là à Apollo, pour y vouer les personnes qui estoyent frappées du mal de fol amour; comme certainement ils en guerissoyent, ensemble de tous autres maux presens et à venir. Mais cela s'entend pourveu qu'ils feissent le susdit saut. Car c'estoit le principal agent pour venir à bout de la guerison et en recouvrer sur le patient une parfaitte et absolue curation, telle qu'en semblable faict, et par mesme moyen, la recouvrerent Calice, fille, et Sappho, femme lesbyenne. Je dis cecy à ce que pour ce regard les hommes et les femmes ne se reprochent rien l'un à l'autre. Tel mal est commun, et se loge aussy bien sur les hommes comme sur les femmes, lesquelles, pour si fines et rusées qu'elles soyent, se trouvent bien souvent trompées en leurs projets et desseins; car, pensant quelques fois prendre, elles sont prises. Il n'en faut point aller chercher exemple, pour averer telle chose, plus loing que sur ces susdites Calice et Sappho; car, au lieu de prendre, elles se trouverent estrangement prises, l'une par Evathlus, l'autre par Phaon, si que, estans transportées jusques au dernier degré de folie par l'amour demesurée qu'elles portoyent aux susnommez Evathlus et Phaon, elles sauterent si bien en la susditte montagne de Leucade, que l'on ne sçait point que depuis elles se soyent jamais mal trouvées. Il y en eut une autre qui ne fut gueres mieux advisée : il

est vray qu'elle fut un peu plus habile à sauter; car elle feit le saut, pour si fascheux et perilleux qu'il fust, sans mettre le pied à terre. Ce fut Phile, fille de Licurgus, roi de Thracie, laquelle s'estoit si bien embirelicoquée de l'amour de Demophon, fils de Theseus, qu'elle ne le perdoit jamais de veuë, que tout aussi tost elle ne perdist une bonne partie de son sens, ou bien qu'elle ne fust contrainte de pasmer. Advint qu'ayant le susdit Demophon entendu la mort de Mnesteus, roy d'Athenes, il s'y en voulut aller pour se mettre en possession du royaume, comme s'estimant le plus habille à succeder; mais au departir furent les douleurs: l'on ne veit jamais tant de souspirs, tant de regrets ny tant de pleurs comme il y en eut de tous costez. Enfin, pour estoupper en quelque façon la bonde des larmes qui escouloyent reciproquement du ruisseau de leurs yeux, le jour du retour fut prefix et limité, à la charge de ne le passer point si la mort, qui rompt tous projets et desseins, jusques à ceux que l'on tient les plus certains et asseurez, n'y donnoit empeschement. Telle promesse toutefois ne fut tenue, ce dont la susdite Phile se contrista si fort, pour la crainte qu'elle avoit que son amy, en changeant de pays, n'eust pareillement changé d'amie (comme les amoureux charnels, qui sont presque tous inconstans, volages et legiers, sont coutumiers de faire), qu'apres s'estre submise à l'épreuve du temps, qui mollifie et adoucit les plus aspres et fortes douleurs, et n'en pouvant recouvrer medecine aucune qui allegeast son mar-

tyre, apres avoir longuement gemy, pleuré et jeusné, elle se pendit par son col d'un licol si bien tissu, qu'elle en termina promptement sa vie. Je croy que ce fut la première qui pratiqua la doctrine de Crates le Thebain, lequel souloit dire qu'il n'y avoit chose en ce monde plus propre pour guerir un fol amour envers ceux qui en sont vifvement frappez, que λιμὸς, χρόνος, βρόγχος. Ce sont les termes desquels il se servoit pour denoter par l'un la faim, par l'autre le temps et par l'autre le licol, comme voulant dire que si les deux premiers n'en pouvoyent venir à bout, il falloit avoir recours au troisiesme, qui guerit toutes maladies et plusieurs autres. Et, à la verité, n'estoit la religion chrestienne, qui nous tient les mains liées, à ce qu'elles ne s'eslancent point sur nostre corps pour en arracher la vie que. Dieu y a logée, je dirais volontiers que l'homme qui perd son sens, sans avoir espoir de le recouvrer, se fait un grand tort s'il ne perd pareillement la vie. Et au cas qu'il ne le voulust faire de soy-mesme, il ne doit point trouver mauvais, si quelque sien amy luy preste ceste charité, pour le rachetter d'un tel torment qui va au-dessus de tous les tormens de ce monde. C'est pourquoy, à mon advis, Dieu l'a choisi pour s'en servir contre ceux qui, par une obstinée malice, continuent d'offenser si souvent sa saincte majesté, ne recognoissant point un plus aspre fleau que celuy-là, asçavoir, le fleau de forcenerie. Et puis nous n'appellerons pas cela sedition, puisque mort s'ensuit; mort, dy-je, violente accompagnée de desespoir.

N'est-ce pas aussi sedition ce qui advint par le ravissement qui fut fait d'Helene, par Paris, transporté de ce susdit fol amour, à cause de quoy presque tout le monde fut renversé ce dessus dessous, l'Afrique et l'Europe en armes, et tant de guerres cruelles et sanglantes emeuës de toutes parts qui avefverent un si grand nombre de notables dames par la mort de leurs braves et valeureux maris ?

N'est-ce pas sedition se coeffer follement de l'amour du fils de son mary, comme fit Phedra à l'endroit d'Hipolite, fils de Teseus, jusques à le vouloir contraindre à toute force de souiller la couche paternelle d'une semence incestueuse, et, pour n'avoir voulu consentir à une telle et si detestable vilainie, le denoncer au pere, l'accusant faussement d'avoir commis le faict; si que pour fuyr l'ire du pere, le pauvre enfant fut contrainct de s'en aller si loing, qu'apres avoir fait un grand, fascheux et penible chemin, il tomba enfin, pres de Corinthe, entre les harpes d'un monstre marin qui le dilacera et devora tout vif?

Quoy! N'est-ce pas sedition de corrompre les juges et les divertir des bons et equitables jugemens qu'ils doivent donner pour la punition des forfaits et delicts, comme fit autrefois Phrine, paillarde thesbienne, laquelle, apres avoir comparu au jugement, se despouilla toute nue devant les juges, pour leur en monstrer les pieces jusques aux plus secrettes, sur la veuë desquels, les ayant trouvé belles, lesdits juges, par trop lascifs et charnels,

esblouys et comme tous charmez d'une telle seditieuse beauté, la sortirent hors de proces, la relaxant des peines qu'elle avoit, à raison des malfaits dont elle estoit justement accusée, meritées ?

CHAPITRE XXVI.

Representation de l'amour desbordé de plusieurs femmes, avec l'histoire de la mort de saint Jean Baptiste.

Or, venons maintenant au fueillet sacré, suyvant nostre façon de faire, par laquelle nous entrelassons communement l'histoire profane avec l'histoire sacrée.

N'est-ce pas sedition ravir la femme de son prochain et l'approprier à soy, comme fit jadis le roy David à l'endroit de Urie, à raison de ce fol amour qu'il portoit à sa femme Bersabée, pour de laquelle plus aisement jouyr il fit mettre au premier rang de son armée le susdit Urie, afin qu'il fust des premiers depeschez? Toutefois, il fut si vivement touché du desplaisir de son peché, que le bon Dieu, qui est riche en miserations et misericordes, et qui ne veut point la mort du pecheur, ains plustost il desire qu'il se convertisse et qu'il vive, luy pardonna ceste sienne et neantmoins scandaleuse faute. Pharao, roy d'Egypte, n'en fut pas quite

à si bon marché. Aussi Dieu ne luy avoit pas si vifvement touché le cœur comme il avoit faict à David. Car, pour avoir, par ce susdit amour fol et seditieux, ravi follement et seditieusement Sara, femme d'Abraham, il en fut frappé luy et toute sa maison. Las! que diray-je davantage? Ne rechercherons nous point ceste beauté seditieuse, mere et procreatrice du fol et scandaleux amour de plus pres, et par tesmoignage de l'Escriture plus signalée et recommendable? Si ferons, si, ferons. Allons donc, à la bonne heure. N'est-ce pas une très grande et bien fort scandaleuse sedition celle que commit Herodes, roy de Galilée, lequel s'estant marié avec Herodias, femme de son propre frere, feit seditieusement mourir sainct Jean Baptiste, homme de très saincte et religieuse vie? La façon de laquelle il procede en un faict si lasche, si meschant et malheureux, est telle.

L'histoire est belle et memorable, amy lecteur, et ne merite point estre cachée sous le voile de silence, quand ce ne seroit que pour nous faire par là paroistre la grande et incomprehensible justice de Dieu, et nous monstrer par mesme suitte que le meschant, quoy que le bon Dieu tarde, est tousjours payé de monoye condigne à la meschanceté qu'il exerce.

Sus donc, lecteur amy, leve le cœur, je te prie, et preste l'oreille à ceste riche histoire, qui t'enrichira de la crainte de nostre bon Dieu, pour si bien conduire les actions de ta vie sous icelle, que tu te puisse par là affranchir des peines, ter-

mens et miseres qui tallonnent de bien pres ceux et celles qui s'en declinent arriere.

L'histoire est telle : Ayant ce susdit sainct Jean Baptiste, à qui le peché estoit en horreur comme il est à tous gens de bien qui ayment et craignent Dieu, repris le roy Herodes, surnommé Antipas, de ce qu'il alteroit et brouilloit son sang par l'incestueux meslange qu'il en faisoit de celuy de sa femme, ceste susdite Herodias, d'autant que le fait luy touchoit de bien pres, en conceut dans son cœur une si grande haine contre ce sainct personnage Jean Baptiste, qu'elle n'eut repos en son esprit jusques à ce qu'elle en eust vomy le venin par un certain vomitoire qu'elle pensa estre le plus propre pour conduire son vilain dessein à un meschant et pernicieux effect : ce fut de faire venir dancer devant le roy sa fille, apres l'avoir peignée, tressée, lavée, huillée, cerusée, vermeillée et incrustée de toutes sortes de fards les plus subtils et les moins corrosifs dont elle se peut aviser, comme celle qui entendoit merveilleusement bien toutes ces birelicoquées sophisteries, apres aussi l'avoir enjolivée, dorée, diaprée, revestue et parée de tous les plus beaux ornemens et riches accoustremens desquels on se peut parer pour complaire et se rendre plus agreable aux personnes qui aiment telles mondaines vanitez ; car la vilaine impudique et incestueuse sçavoit bien que le roy y prendroit plaisir, et que pour raison de ce il accorderoit à sa fille tout ce qu'elle demanderoit, en consideration de quoy elle l'avoit embouchée de luy demander la teste de

sainct Jean; ce qu'elle fit, et aussitost sa requeste incivile luy fut aussi iniquement accordée comme elle luy avoit esté temerairement et injustement demandée; dont ce Dieu bon et juste, qui s'en ressentit bien fort irrité et grandement offensé, en desploya tout aussi tost, pour reparation d'une telle et si atroce injure, les cousteaux de sa vengence sur tous trois; car, en premier lieu, ceste femme abominable, qui avoit si mal endoctriné sa fille, tenant en main la teste de ce sainct personnage, et se voulant venger par mille sorte de moqueries, fut, par un miraculeux enhelement qui sortit de la sobre et chaste bouche de ce precieux chef, si bien touchée, qu'elle en cheut morte en terre sans aucun pouvoir de s'en relever, si ce n'est au jour auquel les payemens de telles et semblables indignitez se font avec interests trop plus grands que ne sont ceux d'une mort temporelle. Et ainsi la bouche, laquelle, pour avoir bien et sainctement parlé, avoit fait mourir çà bas ce sainct homme pour neantmoins le faire vivre là haut glorieusement d'une vie perdurable, en la compagnie des bienheureux, fit pareillement mourir en ce monde celle qui avoit esté cause de l'une et de l'autre mort, pour la faire perpetuellement tormenter en enfer en la compagnie des malheureux reprouvez et maudits.

Et sa belle disciple sienne fille, laquelle, par son beau baller, avoit seduit le roy, fut aussi par son baller seduite d'une glace qui s'enfonça sous elle lors qu'elle y faisoit, pour se donner plaisir, ces beaux petits tours de danse et frians passages qui

avoient sillé et charmé les yeux de l'ent
du roy, lequel pareillement, s'estant exil
de la grace de Dieu, pour luy avoir fait
blement mourir son bien aymé serviteu
de mesme banny de la grace de son
Tybere, l'empereur, et exilé à la ville d
où il finit ses jours malheureux avec
plus grandes miseres et facheux tormen
sçauroit en ce monde representer,

Vous voyez, amy lecteur, par un tel et
rable exemple, comme chasque mestier
maistre, et que, tout ainsi que le bon et
ne laisse jamais aucun bien irremuneré, i
aussi jamais aucun mal impuni. Et ores
le voyons bien souvent tarder à venir, ta
consolation des bons que pour la confu
meschans, ce neantmoins il ne se faut poi
mir là dessus ny d'un costé ny d'autre; ca
dit le prophete, quoy que le Seigneur ta
tarde point: il vient toujours assez à temp
plus est, il sçait bien faire, quand il veut,
coup de sa main, et nommement en l'e
ceux lesquels tant plus qu'ils l'offensent
en leurs pechez, tant plus il les r'hausse
et honneurs et toutes autres bombanc
monde, à ce que, tombant de bien haut
à la fin il les fait tomber, ils sentent aus
plus grand. Or, c'est assez et peut
trop demeuré sur une branche de beauté
donc maintenant aux autres, et entamons
la beauté mignarde.

CHAPITRE XXVII.

De la beauté mignarde.

La beauté mignarde est une beauté laquelle nage entre deux eaux, c'est à dire, entre la beauté du premier rang, asçavoir la beauté séditieuse, et celle du dernier rang, asçavoir, la beauté religieuse, car elle n'est point si dissolue et desbordée comme la premiere, ni aussi si restraincte et reformée comme est la derniere. Et pour mieux esclaircir telle chose à ce que toute confusion en soit hors, nous dirons qu'il y en a de deux sortes : l'une est un peu gaillarde et affettée, ce que, peut estre, ne seroit pas trouvé bon de toutes personnes, et nommement de ceux qui veullent, comme aussi la raison le veut, que toutes nos parolles et toutes nos actions soyent tousjours suyvies de sobrieté, attrempence et modestie : pour nous affranchir, par là, de la rigueur de la chambre des comptes qui se rendront, au grand jour des grandes assises, devant le grand maistre d'iceux, qui veut et entend que lors on luy

rende compte de toutes choses que nou
faictes, dites et pensées, de la plus grande
à la plus petite en ce monde. jusques
à le prendre aux parolles vaines et oysi
seront sorties de nostre bouche. L'autr
de ceste beauté mignarde est modeste, s
chaste, s'approchant de si pres à toutes
bonnes, honnestes et louables, que qui la v
nommer beauté vertueuse, il ne se mesc
que de bien peu. Je dy donc que ceste be
la premiere sorte qui est ainsi gaillarde, jo
affettée comme nous la representons, se
communement logée sur le corps d'une pe
laquelle, par un œil vif et gaillard, et nea
quelque peu passager, par un parler n
doux et gratieux, par un marcher à demy
à demy fretillant, appelle les personnes, et
ment ceux qui sont faicts au leurre d'an
talonner ses pas, pour apprendre le lieu
demeure. Là où, la voyant, apres y avoir eu
par les moyens desquels tels escuyers d'a
sçavent assez gentiment servir, pincer m
ment la corde d'un luth venitien, toucher
ment le clavier d'une espinette parisienn
duire doucement, soit en jeu haché, soi
coulant, l'arquet sur une viole lyonnoise et
dessus sortir de sa douce et delicate gor
que toutesfois la bouche en perde sa
contenance, cent et cent fredons aux envis
que le gentil rossignol nous preste au do
temps. La voyant aussi, d'autre part, au bi

fait quelquefois en sa maison, demener ses jolis petits pieds, qui ne doivent rien à ceux de Thetis, desquels neantmoins l'on fait si grand feste, si gentiment, si beau et si dru sur le pavé de la sale, que, sans prendre d'un seul poil la cadence ny sans autres membres du corps se descontenancent tant soit peu, par quelques extraordinaires mouvemens, l'on diroit proprement, ayant si legerement contourné toute la sale, qu'elle vient de glisser sur une ferme glace. Quoy plus? la voyant, estant le bal fini, modestement discourir sur plusieurs divers beaux et joyeux propos, jusques à vouloir quelquefois entrer aux grands et pitoyables faits du petit enfant nud, qui fait bien autant de mal qu'un plus vieil et mieux vestu que luy, et donner suffisante raison de l'arc, des fleches et du carquoy qu'il porte, et du bandeau qui luy bande les yeux de la teste, pour, en figure et consideration de ce, bander les yeux de l'entendement à ceux qui se mettent de sa compagnie, ensemble des aisles qu'il a sur les espaules, pour, par mesme suitte et consideration, rendre legiers et volages les susdits qui suyvent sa banderolle. Et apres avoir fort dextrement accommodé tout cela sur les diverses humeurs des assistans qui l'escoutent, les accompagne tous, ayans prins congé d'elle, jusques à la porte de la sale, avecques une gracietie fort gentille et une façon de faire autant ou plus mignarde et attralante par un modeste baisement de main retirée d'un gant de fleur qui la couvre à demi et par un subtil r'haussement de

pied, qui semble estre à demi desrobé, et un coup d'œil (las ! ; je me perds qui perceroit la plus forte cuyrasse du plus resolu cœur qui soit, ores bien que laditte cuirasse fust faite à preuve des plus aignës flesches de l'impitoyable archerot. La voyant donc ainsi avec un accoustrement de teste, tantost à l'Italienne, tantost à l'Espagnolle, tantost à la Françoise, qui ne doit rien, à mon advis, à ceux des autres nations, et n'en desplaise à celuy des plus signalées bourgeoises de la ville de Bayonne en terre basque, lesquelles, pour se bien parer, portent au plus haut de leur coifure, au lieu de quelque beau et riche touret levé, la figure de celuy que les anciens Romains souloyent nommer le president des jardins, instrument de la liaison qui se fait du masle avec la femelle, pour la procreation du genre humain, las ! qui est celuy, pour si bien mortifié qu'il sceust estre, qui ne se reputast trop plus qu'heureux et fortuné de pouvoir entrer tant seulement dans l'autre chambre de la grace d'une telle si gentille et si accomplie maistresse, en qui telles si gentilles et si mignardes graces et beautez se declarent et manifestent, au grand contentement de ceux qui gettent l'œil dessus, pour conduire par iceluy l'amour, auquel il est portier, en son propre et vray domicile qui est le cœur ? De sçavoir dire maintenant si ceste gentille mystodine ne se sert point des petits pots du cabinet, ce sont lettres closes ; pour le moins, s'elle s'en sert, cela se conduit si dextrement, que l'on ne s'en aperçoit point. De sçavoir dire aussi si elle paye les gages

de ses serviteurs en monoye telle que la demandent ceux qui sont par trop friands de la chair, je n'ay point encores ceste faveur d'estre entré si avant en son privé conseil, et moins encores és lieux où l'on scelle en queuë telles lettres de chancelerie pour en sçavoir dire ce qui en est. Et quand bien on le sçauroit, telle chose, à mon advis, vaut mieux estre teuë que dite, pour fuir le scandale que l'on en pourroit prendre ou donner. Et à la verité, le moins s'enquerir ou informer de telles pieces secrettes, sera tousjours trouvé le plus louable envers ceux qui ayment le point d'honneur. Hélas! l'on a assez à faire chez soy, sans s'entremesler du faict d'autruy; joint que l'on cherche bien souvent ce que l'on ne voudroit point trouver. Tout ce que je peux sçavoir en ce fait, et qui neantmoins merite estre ici recité, c'est que plusieurs grands et notables personnages se sont rendus tant et si fort affectionnez à une telle si mignarde et si gentille beauté, qu'il a fallu qu'un bon mariage ait suyvi de bien pres leur affection, pour le regard des personnes qui estoyent pourveues de tels et si riches dons, sans que les uns ayent regardé à la basse extraction de celles sur lesquelles estoit logée leur susditte affection, ny sans que les autres ayent eu aussi aucun esgard au mauvais bruit que quelques-uns leur donnoient.

CHAPITRE XXVIII.

De plusieurs qui ont esté si extremement amoureux des femmes belles, bien que de basse qualité ou tachées de quelque mauvais bruict, qu'il a fallu que mariage s'en soit ensuivy.

Achilles en est un, lequel ores qu'il se fust toujours, comme brave et vaillant capitaine, bravement et valeureusement defendu contre les fureurs et assauts de l'amour, qui n'avoit oncques sceu rien gaigner sur luy, il y fut toutes fois à la fin pris par Briseis, bien qu'elle ne fust qu'une simple chambriere. Mais les bonnes parties qui estoient en elle et les gentilles façons de faire qui accompagnoient ceste sienne mignarde beauté, enrichie d'une blancheur non moins blanche que la neige, la rendirent bien autant aimable comme si elle eust esté dame et maistresse, ce que toutes fois elle ne tarda gueres d'estre par le moyen du mariage qui s'ensuivit entre elle et le susdit Achilles.

Polydamas, fils d'Antenor, fut l'autre, lequel,

sans s'arrester à ce qu'on luy disoit que Lycaste, fille de Priamus, avoit autrefois aimé l'homme jusques à la doubleure de sa chemise, de laquelle, pour se garder de froid ou autrement, elle s'estoit souvent couverte, ce neantmoins ce petit gaillard, duquel nous avons naguere parlé, qui est, quand tout est bien dit, un fort mauvais garçon, l'avoit rendu non seulement aveugle comme luy, mais aussi sourd du tout aux propos qu'à telles fins on luy tenoit, ausquels il ne voulut jamais prester l'oreille, pour y asseoir tant soit peu de creance ; ains au contraire, recognoissant en la mignarde beauté de la susditte Lycaste tant de gentilles graces qui y estoient logées, il l'espousa sans autre forme ny figure de proces.

Mais que dirons nous si ceste gaillardise, ceste mignardise, ceste grace gentille et affettée, qui tenoient ordinairement si bonne compagnie à Euridice, à Barine, à Lesbia, à Lycoris, à Cinthia, à Violantila, sont point cause du doux fruict que nous cueillons aujourd'huy sur les beaux, doctes et facetieux poëmes que, pour l'amour de ces susdittes mignardes, ont autrefois chanté Orphée, Horace, Catulle, Corneille de Gaule, Properce et Statius. Quant à moy, j'ay opinion qu'ouy, et croy par mesme moyen que le feu d'amour ne s'allumeroit point si tost, pour le regard de la poesie, si les petites mignardes et affettées nymphettes n'en souffloient le charbon ; car, tout ainsi que, selon le dire ancien d'un certain poëte, *les gobelles fecondes reddent la personne faconde et diserte*, de mesme

aussi les amourettes fecondes, c'est à
amours qui portent fruict, en font tout
ble, non seulement envers les poëtes,
envers les plus braves et vaillans guerrier
Anacreon, pour raison des poëtes, et
pour raison des guerriers, ensemble
autres, lesquels, pour accourcir ma plum
brief, je passe sous silence. C'est à sçavoi
nant, si ces susdits chantres d'amour
point, quand ils chantoient si bien, en fave
maistresse, en choses faites ou en chose
Ceste question, à la verité, est par trop
pour estre vuidée sur le champ, car elle
la plus secrette et occulte philosophie qui
si quelque cours (j'entens parler des cour
matieres se traittent, comme l'on pourroi
nostre ville de Tolose, les cours de l'o
Capitols et du Viguyer) en prenoit cogn
j'ay opinion qu'avant en determiner chos
on deputeroit quelque gaillard commiss
en parler aux parties. Toutesfois, j'oserois
que si ces susdits chantres m'eussent
honneur de m'y appeller pour quelquefo
de tesmoin, j'en sçaurois bien que dire;
que j'entens, telles gens ne vouloient pe
fait autres tesmoins que ceux qu'ils tenoi
mez dans leur bourse. Toutefois, l'on pou
que telle chose depend des diverses
des susdits chantres, parmy lesquels il s

amours, et dont, apres avoir jouy, le chant cesse comme fait celuy du rossignol apres s'estre couplé avec la femelle. D'autres y en a qui chantent mieux apres l'œuvre faitte. Un bon oiseau et un bon levrier voleront et courront aussi bien, voire quelquefois mieux, estans repus, qu'ils ne feront à repaistre. Tout beau, grison, tout beau! Il n'est plus temps de parler de telle chose. Il faut laisser la vie active et se ranger à la contemplative, de laquelle l'on peut recouvrer plus de profit et d'edification, tant pour soy que pour le prochain. Le laict toutesfois que j'ay saocé de la mammelle de ma nourrice, qui estoit, à la verité, par trop subtil et gaillard, excusera le tout; joint que je me promets tant de la debonnaireté du lecteur qu'il ne se faschera point, si, pour le soulager de ce long et mal rabotté chemin que je luy fais faire, je le chatouille un peu pour le faire rire, et ne prendra point aussi en mauvaise part, si en traittant une beauté mignardement gaillarde, comme est celle que j'ay deduitte jusques ici, suyvant la division que j'en ay faicte, je me rends un peu gaillard, ce dont toutes fois je me departiray pour l'amour de luy, et en m'approchant de plus pres à la beauté religieuse, je me perpheray maintenant sur la seconde branche de la beauté mignarde, qui est plus chaste, plus modeste que celle à laquelle je mets la fein, à ce qu'elle ne se desborde point plus avant à l'intemperance et immodestie.

CHAPITRE XXIX.

Incroyable amitié de quelques femmes envers leurs maris, lesquelles sont mortes de douleur, les voyans morts, avec l'histoire de la femme de Robert, roy d'Angleterre, laquelle mourut, pour guerir son mari.

De ceste seconde branche donc, l'on voit sortir non point les chenilles d'un amour fol, legier et volage, mais les beaux fruicts d'une ferme, chaste et stable et asseurée amitié, de laquelle il est aussi mal aisé se desfaire, comme il est facile de se despouiller de ce susdit legier et inconstant amour; tesmoins ces deux gentilles et genereuses personnes qui ne se peurent departir de la bonne, saincte et loyalle amitié qu'elles portoyent à leurs mieux aimez, jusques à ce que celle qui disseut et sépare toutes choses, voire mesme les personnes les plus unies et incorporées, leur eut couppé le filet de leur vie.

L'une de ces susdittes notables et memorables

personnes sera recherchée de plus loing que la plus feconde, qui est recente et moderne, est Laodamia, fille d'Acastus, Thessalien, laquelle estant mariée avec Protesilaus, fils de Diphide, Thessalien aussi, et voyant que de necessité il falloit que son cher et bien aymé mari allast à la guerre troyenne, ne pouvant supporter ceste longue absence qu'elle se representoit en son esprit, se laissa si fort abbattre de douleur qu'on la cuydoit à tout propos morte, et avoit on assez affaire à la relever. Enfin, estant venu le jour du departement, elle print un peu cœur, mais ce fut pour avoir tant seulement la force d'accompagner son dit mari jusques à la barque, comme elle fit. De pouvoir maintenant escrire de combien de larmes elle arrosa au dit lieu la face de la personne qu'elle aymoit en ce monde le plus, et combien de souspirs sortirent du plus profond de son cœur pour commander à sa bouche de faire mille et autre mille exclamations doulentes, une plus faconde et diserte plume que la mienne y seroit peut estre bien empeschée. Brief, je croirois volontiers que les membres ne se ressentent pourtant, sur le point que l'ame se separe de leur corps, comme ceste pauvre desolée se ressentoit de la separation de celuy qui luy estoit autant ou plus cher que sa propre vie. Mais le plus grand mal fut que ceste esperance du retour de son mieux aymé, soubs la douceur de laquelle elle s'entretenoit pour adoucir l'amertume de sa douleur, se trouva du tout et en tout vaine ; car, apres avoir accompagné des yeux de sa teste

le corps vivant de son amy, tant qu'ils se purent estendre, et apres luy avoir ouvert, tant qu'il fut absent, leur ame toute semblable, compagnon des yeux de son esprit, apres aussi n'estre infinies fois pasmée, elle l'appella si souvent qu'en fin il ne vint pas, helas! comme elle s'y attendoit. Mais il luy fut porté tout mort, ayant esté tué, en ladite guerre de Troie, par les mains d'Hector, le premier jour que les Grecs, estans descendus en terre, attaquerent le combat avec les Troiens. Lors, ceux mesmes de la relever defaillirent; car, s'estant laissé choir sur le corps, bouche contre bouche, elle luy donna le vrainct et dernier baiser de ceux qu'en toute chaste et fidelle amitié elle luy avoit par plusieurs fois donné, tant qu'elle fut en sa douce et bien aymée compagnie, accompagnant ce dernier baiser du dernier soupir de sa vie, qui fut en telle façon terminée, autant à son gré et contentement comme au grand regret et desplaisir, non seulement des assistans spectateurs d'un acte si douloureux et pitoyable, mais aussi de tous ceux de la ville, voire mesme de tout le païs. Voilà, mes dames, un des fruicts que produit l'amitié, qui semble bien amer à celles qui n'ayment leur amy qu'à demy, mais je vous asseure qu'il est bien aussi doux et savoureux à celles qui l'ayment entierement; car, pour en parler à la verité, la vie que l'on meine apres la mort de celuy ou de celle que l'on a aimé au plus pres de la perfection, est plustost mort que vie. Il n'en faut point aller chercher tesmoignage plus certain et asseuré que celuy

qui se prend sur la chaste, vertueuse et pudique femme d'un roy d'Angleterre nommé Robert. Et pour ce que ceste histoire est de nostre temps, ou peu s'en faut, et qu'elle est aussi fort memorable et propre à nostre propos, je ne vous feray point ce tort, mes dames, de la passer soubs silence, à ce que soubs un tel exemple vous appreniez à bien aimer ce que vous devez aimer. Ce susdit roy ayant esté blessé en guerre d'un coup de flesche envenimée, se fit porter à Londres, là où il faisoit sa principale demeure, pensant, par le moyen de ses chirurgiens et medecins, s'afranchir de ce tant redoutté passage de mort, de laquelle, à raison du dit coup, il estoit bien avant menassé. Les medecins, apres l'avoir visité, trouverent que la plaie estoit de vray mortelle, et qu'il n'y avoit qu'un seul moyen pour le garantir de ce dont il se craignoit bien fort : c'estoit de trouver quelqu'un qui luy voulust succer avec la bouche le venin, à la charge toutefois de mourir bientost apres ; ce qui desgouta si fort toutes sortes et manieres de gens, qu'il n'y en eut aucun, pour si affectionné qu'il fust à son service, qui se voulust soubmettre à un tel et si evident danger. Mais ceste susdite royne, vray miroir de toutes loyalles femmes qui aiment bien leurs maris, y sceut bien donner ordre ; car, sans communiquer son dessein à personne aucune (ce qui toutefois n'advient que bien rarement aux femmes), sçachant une nuict son mary endormy, elle se leve de son lict, et apres luy avoir secrettement debandé la playe, elle la luy succe de sa propre bouche, si

cheux accidens qui l'auront rendu difforme, il faut de necessité absolue, suivant ce commun et ancien dire par lequel il est porté que, cessant la cause, laquelle, sur le propos que nous tenons, nous presupposons estre la beauté, l'effect de la cause, qui est l'amitié, vienne à cesser. Cela nous est fort vifvement representé par nostre familier comique aphricain sur une cortisane rusée, laquelle, parlant à sa fille pour la rendre advisée à faire bien ses affaires tandis qu'elle est belle et jeune, luy fesit un tel ou semblable langage : Helas! ma fille, n'est-ce pas un grand malheur pour nous, à raison de la façon de faire de laquelle usent aujourd'huy en nostre endroit noz amateurs, ou bien, pour mieux le rendre françois, noz amoureux? (Notez qu'elle se garde bien de dire nos amys, pour denoter, par ce mot d'amateurs ou amoureux, la legereté et inconstance de telles gens, qui ne servent qu'à la façon des reitres, c'est à dire, tant qu'ils sont payez.) Ils nous aiment, dit-elle, ou pour le moins ils en font le semblant, jusques à idolatrer apres nous ; mais c'est pour raison de nostre beauté tant seulement, laquelle n'est pas sitost despartie de nous, que tout aussitost leur amitié s'en depart.

CHAPITRE XXX.

L'excellence de plusieurs filles, lesquelles ont surpassé en doctrine des plus doctes personnages de l'ancien siecle, ce qui leur a fait trouver parti de mariage, jusques avec des roys et princes.

Passons outre. Si nous fondons nostre amitié sur la richesse, il ne faut qu'un rusé et subtil larron, ou bien une grelle ou une tempeste par plusieurs ans reiterée, ou bien une confiscation de biens, pour faire tarir nostre amitié, d'autant que la cause d'icelle, qu'estoit la richesse, est tarie. Sur quoy je m'acommoderay de ce gentil poëte d'amour, lorsque sur ce propos il chante de ceste façon :

Plusieurs amys tu conteras
Lorsque seras riche en ce monde ;
Mais nul sera qui te seconde,
Quand aucun bien tu n'y auras.

Il en est tout de mesme de toutes les choses temporelles sur lesquelles l'on peut asseoir l'ami-

tié ; car, tout ainsi qu'elles sont toutes subjectes à prendre fin, il faut aussi que l'amitié assise sur tels pilots en face tout de mesme ; ce qu'elle ne fera point, estant assise sur choses spirituelles et vertueuses, car l'esprit ne meurt point et la vertu ne peut entrer dans le sepulchre. Et certainement je ne m'esbahis si nous voyons aujourd'huy tant de mariages cornus et qui se gettent mal. Pourquoy ? C'est pour ce qu'ils sont bastis avec le simple sablon, comme l'on pourroit dire l'or, l'argent, qui n'est, quand tout est dit, qu'une terre afinée, et non point à chaux et à sable, comme est la vertu et le bon esprit de la personne ; en consideration de quelles choses nous lisons que Alexandre le Grand prit à femme une fille de fort basse extraction, nommée Barsine, ayant refusé la fille de ce tant renommé roy Daire. Donc, pour respondre à ceux qui s'emerveilloient de ce qu'il n'avoit pris femme selon sa grandeur, et encores plus, de ce qu'il n'avoit voulu accepter en mariage un parti si honnorable comme estoit celuy qui luy avoit esté presenté, asçavoir ceste susdite princesse, belle, jeusne, riche et de royalle extraction, dit qu'il suffisoit à l'homme riche voulant entrer en l'estat de mariage, que sa femme fust sage, pource que l'office du mari est d'acquerir les biens, et celuy de la femme est de bien garder les choses acquises par son mary, adjoustant à ce, que les plus beaux et riches douaires que les femmes sçauroient porter à leurs maris, ce sont les bonnes mœurs et honnestes coustumes, lesquelles, ores

bien qu'elles soient de soy louables, ce neantmoins elles se font estimer encor d'avantage quand elles sont meslées avec diverses sciences acquises par une frequente lecture de divers livres escrits et composez en diverses langues et nommement en celles du Grec et du Romain. Et de fait, la coustume estoit en ce temps qu'Alexandre le Grand ayma mieux se marier avec une fille fort pauvre en biens, mais fort riche en toutes vertus, que la fille qui avoit plus estudié aux bonnes lettres, c'estoit celle qui estoit la plustost mariée, et la plus docte estoit la plus recherchée.

Il se lit qu'Aristipe, philosophe disciple de Socrates, eut une fille, nommée Arete, tellement docte ès lettres grecques et latines, que, suivant l'erreur des Pytagoriques, qui affirmoient les ames aller de corps en corps, le bruit estoit par tout le pais qu'elle avoit le propre esprit de Socrates, pour ce qu'elle lisoit et enseignoit de telle sorte sa doctrine, qu'elle n'obmettoit un seul point de la phrase et maniere socratique. Elle leut publiquement ès colleges d'Athenes la philosophie moralle et naturelle de l'espace de 35 ans, et composa fort doctement 40 livres. A la fin, ayant eu cent et dix philosophes pour disciples, elle mourut aagée de 76 ans; et en souvenance et consideration de tout ce que dessus, fut engravé sur son tombeau ce qui s'ensuit: Dedié à Arete, la grande splandeur et lumiere de toute la Grece, belle comme Helene, civile comme Tirme, diserte comme Aristipe, ayant l'ame de Socrates et l'invention d'Homere.

Il y en eut de mesme temps une autre fille nommée Nicostrate, laquelle estoit exercée en toutes sciences, et sur toutes elle estoit si prompte en sa poësie, que, pour raison de la docte composition des carmes, elle fut des plus sçavans nommée Carmente; et dit on que si ce qu'elle avoit composé de la ruine de Troie n'eust esté par envie mis au feu, elle eust suffoqué la lumiere du grand Homere. Brief, elle avoit de si bonnes parties, avec une grace si gentille et une si mignarde et neantmoins si chaste et si pudique beauté, que le roy Evander, pere de Palante, en devint si fort amoureux que, ne pouvant appaiser ses amours par autre moyen que par celuy de mariage, il ferma l'oreille à plusieurs notables et illustres partis qu'on luy presentoit de toutes parts pour se marier avec elle. Mais que dirons nous de Policrate, fille de Pytagoras? Je m'en rapporte au tesmoignage de Falere, qui escrit de ceste façon: Policrate, fille de Pytagoras, précedant en bon sçavoir sa tante Teoclée, qui enseignoit la philosophie à son frere Pytagoras, fut sage en sa jeunesse, belle autant qu'il estoit possible, et tant estimée par la singularité de sa vie et elegance de son parler, que plus estoit à priser ce qu'elle disoit fillant en sa chambre, que tout ce qu'enseignoit son pere en son college.

Que dirons nous de Lelie Sabine, fille de Sylla, consul, laquelle lisoit publiquement en la ville de Rome en grec et en latin, comme faisoient bien aussi à Athenes Lactance, et Assotée, filles de Platon?

L'on peut penser si telles personnes, ayans de si beaux douaires d'esprit, estoient point desirées, recherchées et demandées. Il n'y avoit seigneur en toutes les terres de Grece et celles des Romains, jusques aux plus grands et signalez, qui ne s'estimast bien fort heureux d'estre associé avec elles par le sainct lien de l'honnorable mariage, sans regarder de si pres, comme, par grand malheur de nostre siecle, l'on fait aujourd'huy, aux biens et à l'extraction.

CHAPITRE XXXI.

Exemples louables de certains qui ont mieux aymé colloquer leurs filles avec gens de lettres pauvres et vertueux, que non avec princes et grands seigneurs, avec les louanges de Cornelia, Romaine.

Je confesse bien de vray qu'il est bon de s'allier avec personnes issues de parens riches, notables et vertueux, pourveu que les enfans ne forlignent point, ains qu'ils se rendent aussi bien heritiers des vertus paternelles comme de leurs biens. Toutefois, la misere de nostre temps est si grande que, pourveu que ceux ou celles avec lesquels l'on pretend s'allier soient bien fort riches, ils pourroient estre (je parle autant de femelles comme de masles) les plus contrefaicts, non seulement du corps, mais aussi de l'esprit, et les plus mal morigenez, je ne sçay si j'oseray y entremesler les cliquettes, l'on ne laisse pour cela de passer outre et de profaner le mariage. Cela va bien loin de la responce que feit ce prudent capitaine Themisto-

cles, lequel estant prié de dire à qui il aymeroit mieux donner sa fille en mariage, ou à un homme riche et opulent en toutes sortes de terrestres richesses qui n'eust des spirituelles que bien peu ou du tout rien, ou à un homme docte et vertueux destitué de tous biens : J'aime trop mieux, dit-il, avoir pour ma fille un homme qui ait besoing de biens, que d'avoir des biens qui ayent besoing d'un homme. Une responce presque toute semblable fut faicte autrefois par Anthoine Debonnaire, lequel enquis un jour de la raison qui l'avoit esmeu de donner à femme sa fille Faustine, unique heritiere de l'empire, à Marc-Aurelle, pauvre philosophe, respond qu'il aymoit mieux pour gendre un sçavant philosophe qu'un sot prince. L'hystoire pareillement nous tesmoigne qu'au temps des Almicaires aphricains florist un philosophe en Cartage nommé Aphronius, lequel, interrogé qu'est ce qu'il sçavoit : Rien, dit-il, que bien parler. Un autre luy demande qu'est ce qu'il apprenoit. Rien, dit-il, qu'à bien parler. De rechef, on luy demande qu'est-ce qu'il enseignoit : Rien, dit-il, qu'à bien parler. — Voy, dit-il, de quoy te sert ce bien parler? — Pour me monstrer, dit-il, different des bestes brutes, lesquelles boyvent, mangent, voyent, entendent, cheminent, se couchent, se levent aussi bien comme fait l'homme; mais de bien parler, descouvrir et atiociner, il n'y a creature autre que l'homme qui le sceust faire, et tant plus que l'homme a moins d'usage de bien parler, tant plus il se rend conforme aux bestes. Et c'est pourquoy le philosophe

Diogenes nommoit les personnes riches et indoctes moutons à la toison d'or. Ne voyons nous pas comme Herodote, Titelive, Sulpice, Eutrope, Diodore, Pline et plusieurs autres historiographes, ne se peuvent saouler de louer le sçavoir, la doctrine et eloquence de tant de princes grecs et latins, qui n'aimoient pas tant seulement les lettres, mais ils se sont si avant insinuez en leur bonne grace, que par le moyen d'icelles, dont ils avoient faict de bons et riches acquets, ils ont, apres plusieurs braves combats, obtenu glorieuses victoires, et dont la gloire en a esté si bien engravée sur leur nom, qu'elle en a de plein vol volé jusqu'à nous, pour de là poursuivre le vol jusques aux nepveux de nos nepveux et les plus genereux enfans de la posterité. Helas! bon Dieu! j'ai veu tout à l'opposite le temps, qui n'estoit pas fort eloigné de celuy auquel nous sommes, qui neantmoins s'est depuis, graces à Dieu, un peu mieux façonné, là où le gentil-homme pensoit faire grand tort à sa noblesse, s'il sçauroit lire ou escrire : il suffisoit, se disait-on, qu'il sceust faire son signet; encores falloit-il qu'il fust faict en ratelier ou en lettres comme giroglifiques, qu'on devinoit plustost qu'on ne les lisoit. Quant aux filles et aux femmes, il leur estoit bien estroittement defendu de lire, si elles ne vouloient encourir bien avant la male grace et le courroux de leur pere et de leur mère. C'est assez, ce disoit-on en son temps malheureux, que la femme sache coudre et filer et faire des enfans, pour par ce perpetuer son nom, comme s'il falloit

aller rechercher la lumiere de sa gloire sur autre que sur soy. Que plust à Dieu que ceux qui tenoient un si mal façonné langage eussent veu pour un tel faict les faicts genereux et memorables, à raison de leur grand sçavoir, de ces renommées femmes qui estoient au temps des Romains, de la lignée des Corneliens, et nommement de celle qui portoit le nom de Cornelia, l'histoire de laquelle je l'ay expressement voulu reserver icy, lecteur, quel que tu sois, ou de chausse courte ou de chausse longue, pour te faire sortir en bonne bouche de la beauté mignarde. Ceste Cornelia, mere de C. Graccus, honora plus les siens, comme l'attestent tous ceux qui se sont chargés de son histoire, par les bonnes lettres et louables doctrines qu'elle enseignoit en la ville de Rome, que tout le reste de sa race ne fit par les heureuses batailles qu'ils conduysirent en Aphrique. Estant un jour interrogée de quelqu'un en quoy consistoit plus son plaisir ou de se veoir maistresse de tant de disciples sçavans, ou de se veoir mere d'enfans si victorieux, respond: J'ay sans comparaison plus de delection au souvenir de la vertu et de la science que j'ai enseignée à mes disciples, qu'aux forces que nature par mon moyen a données aux enfans que j'ay sur terre. Vray est que mes enfans ont pour ceste heure honneur par leurs prouesses; mais mes disciples augmenteront leur renom apres la mort par leur science. Je suis certaine que mes disciples iront toujours de mieux en mieux, et mes enfans sont pour descendre de mal en pis. Ceste noble matrone fut tellement

apres sa mort regrettée des Romains, qu'en perpetuelle memoire de son sçavoir, l'on fit eriger une belle, grande et fort riche statue de marbre engravée au vif au plus pres de son naturel, tant pour raison de la face que du corps, laquelle statue fut mise en place publique devant le palais avec un escrit contenant ce qui s'ensuit : Ceste cy est Cornelia, plus fortunée en ses disciples qu'aux enfans par elle conceus et enfantez.

Apprenez, mes dames, apprenez, soubs tels et si beaux exemples, à retirer vostre nom de la mort pour le faire perpetuellement vivre, vengez-le de l'oblivion, pour le faire, par les echelons de vertu et d'un louable sçavoir, monter au plus haut des colonnes de l'eternelle memoire. Ne permettez, je vous prie, que vostre nom et vostre corps soyent enterrez dans un mesme sepulchre. Que si Dieu vous a douée de quelque beauté au dehors, faites qu'elle soit en vous recogneue trois et trois fois plus belle au dedans, et que, à l'exemple de Joseph, vous soyez plus belle en la lumiere du cœur qu'en la face du corps. Gardez-vous surtout que vostre beauté ne vous occasionne aucunement à offenser Dieu, et à ces fins proposez-vous pour miroir la belle Suzanne, qui ayma mieux perir en innocence que d'offenser par peché le Seigneur. Pour à quoy mieux vous conduire, chassez de vous ceste beauté seditieuse qui a fait, comme vous avez veu cy devant, perir miserablement tant de sorte de personnes qui s'en estoient par un fol amour enyvrez. Et pour le regard de la beauté mignarde, usez-en comme

fait la mousche à miel, qui passe sur toute elle n'en prend toutefois que celles qui s pres à ce bel ouvrage qu'elle en pretend f servir de lumiere aux creatures de Dieu. nez aussi sur ceste branche de la beauté r que ce qui, par une bonne, saincte, et cha tié que vous porterez à ceux ausquels l vous commande de la porter, fera lumi autres dames, pour leur declarer à tenir le que vous tiendrez pour vous rendre claire tre sur toutes les personnes qui cheminent d'huy sur la terre de Dieu. Mais sur t beautez qui vous peuvent faire belles au c l'esprit et en l'ame, prenez, prenez cett religieuse, sur la branche de laquelle je m à present, pour vous la representer telle q et selon ce que Dieu la desire aux perso l'ayment et craignent avecques bonne observance de ses saincts et salutaires cor mens.

CHAPITRE XXXII.

De la beauté religieuse avec ses louanges.

C'est une beauté, la fleur de laquelle ne flestrit jamais, non plus que font les fueilles de lyerre et de laurier, lesquelles demeurent tousjours en leur naifve verdure, soit en hyver, soit en esté, comme il en prend tout de mesme en ceste beauté religieuse, beauté saincte, chaste, honneste, pudique, modeste et à jamais perdurable, qui ne redoute aucunement la tranchante faux du grand faucheur pour la defaucher du lieu où elle a une fois pris place pour s'y loger, beauté burinée à l'espargne, là haut ès cieux, du plus subtil et delicat burin, duquel Dieu se sert pour conduire un ouvrage au plus beau de son mieux, beauté arrosée de la grâce de Dieu et fomentée des dons de son sainct Esprit, beauté eschauffée d'un perpetuel amour divin et embrazée d'une assiduelle charité, beauté qui se defend, moyennant l'assistance de

Dieu, lequel ne s'en esloigne jamais, des ruzes, cautelles, embusches et machinations de l'ennemy, des allechemens de ce monde et toutes tentations de la chair, beauté qui arreste tout court le plus viste et hardi coureur qui soit en l'estade de l'amour fol et deshonneste, et tient comme bridé à ce qu'il ne se detraque point du beau et grand chemin chrestien, pour se getter aux mauvais et dangereux sentiers, qui sont contournez de toutes sortes de delices et voluptez mondaines, beauté qui ne passe point d'un seul travers de doigt les termes de sobrieté, attrempance et continence qui lui ont esté prefix et limitez de Dieu, beauté, di-je, de laquelle le tout bon et le tout beau decore les personnes qui luy sont les plus chers et mieux aymez, pour se faire par icelles voir et recognoistre en ces susdites louables qualitez de beauté et de bonté, qui sont en luy en toute perfection resplandissantes, beauté en laquelle le scandaleux et damnable péché ne regne point : la vaine gloire n'y peut entrer aussi peu comme le dedain et le mespris des commandemens de Dieu ; la felonie dont le cœur des rebelles à la majesté divine se trouve taché, s'en recule avec toutes autres choses qui obscurcissent la gloire de Dieu et rendent son nom moins illustre ; car, quand elles s'y presentent pour y venir loger, elles y trouvent la porte fermée, ou bien elles en sont si vivement repoussées, qu'elles n'ont plus volonté d'y venir. Ce n'est en ceste beauté que toute humilité, toute modestie, toute simplicité, sobrieté, sagesse, saincteté, chasteté et prudence.

a lieu des quatre sortes de fards desquels, tant
i infusion qu'en leur propre corps et substance,
: servent ces susdites belles sedicieuses, pour en
lanchir leur face et en noircir leur ame, celles qui
ont ornées et enrichies de ceste beauté religieuse
e laquelle nous entendons parler, se servent des
uatre vertus cardinales, suivies de tous autres
recieux joyaux de science qui peuvent consoler
ur ame, contenter leur esprit et recréer, voyre
esme edifier leurs parens et amys, et en general
us ceux et celles qui se delectent de la vertu;
auté qui se trouve autant ou plus belle au
dans comme au dehors. Brief, c'est une beauté
exquise et singuliere, que, tout ainsi que le soleil
bscurcit la clarté de toutes les estoilles fixes ou
ratiques qui sont au ciel, et en fait tout de mesme
vers toutes les beautez qu'on ne sçauroit d'ail-
urs representer, et d'autant plus qu'elle a pour
n tymon la perfection de l'amour, asçavoir la
lection. Ceste dilection nous commande, suivant
dont nous sommes admonestez au sainct fueillet,
nous aymer l'un l'autre pour nous monstrer par
que nous sommes nez de Dieu et que nous co-
oissons Dieu; car, comme il est escrit qui n'ayme
int il ne cognoist point Dieu, et au contraire, si
us nous aymons l'un l'autre, Dieu demeure en
us, et sa charité est parfaicte en nous, ceste
ection est si grande, qu'ayant en hayne nostre
re, et neantmoins disant que nous aymons Dieu,
us sommes convaincus d'un pur mensonge et, par
si redevable d'autant à la rigueur de la justice

de Dieu, car ; comme nous l'atteste l'apostre sai
Jean, celuy qui n'ayme point son frere, qu'il a v
comment peut-il aymer Dieu, qu'il n'a point v
Mais il y a bien plus : ceste dilection passe b
encores plus avant, en ce mesmement que, ne
contentant point que nous aymons noz amys,
veut que nous aymons noz ennemys ; elle v
aussi que nous prions pour ceux qui disent mal
nous, et que nous faisions bien à ceux qui n
persecutent le plus. Ce n'est donc point sans
son, amy lecteur, si je me fonde sur une t
beauté pour faire passer partout, et sans contra
tion aucune, ceste mienne proposition, qui
comme d'un guide à ce mien traitté, asçav
καλὸν κἀγαθὸν, c'est à dire que ce qui est beau
bon, voulant estre entendu parler d'une be
blanche, pure, nette, sincere et candide, qu
s'esloigne que le moins qu'elle peut de la per
tion d'une telle beauté religieuse que nous ven
de representer, ne se souillant point d'aucune orc
et villainie, pour ce qu'elle ne s'associe point
ceux qui en sont souillez ; car autrement je ne
testeray jamais que l'on ne puisse veoir une
sonne belle qui neantmoins sera vicieuse. Je fe
tort à cest ancien proverbe qui dit que l'on
bien souvent un bel homme au gibet et une b
femme au bordeau ; mais je veux bien dire, à ce
la fin de ce traitté responde au commencem
que telle chose n'adviendroit point ainsi, si l'u
l'autre se contenoient en la beauté qu'ils ont po
du ventre de leur mere sans se frotter de si p

au sac des charbonniers, c'est à dire aux personnes noires qui ennoircissent les ames de ceux qui les hantent et frequentent.

FIN DE LA PROPOSITION UNIVERSELLE, CALON CAGATON.

LA PAULEGRAPHIE

PARTICULIÈRE

ou description des beautez d'une dame Tholosaine, dicte la Belle Paule.

De toutes ces trois beautez, sur lesquelles nous nous sommes assez et peut-estre par trop licentieusement pourmenez, asçavoir la beauté seditieuse, la beauté mignarde et la beauté religieuse, ceste cy est celle sur laquelle, comme sur un fondement fort asseuré, je bastis ce mien edifice, pour en dresser un brave temple de gloire, appuyé sur quatre colonnes de l'eternelle memoire en faveur de Paule de Viguier, Tholosaine, dicte, à raison de la grande et singuliere beauté dont Dieu l'a sur toutes les femmes de ce monde avantageusement partagée, la belle Paule : N'estant à croire qu'elle eust porté si longtemps, comme elle a fait, ce nom de Belle, si elle n'estoit, par grande faveur des cieux, comme fille bien aymée de Dieu, richement douée de ceste susdite beauté religieuse,

pour rendre par cela, plus que par tout
raison, pour si vifve qu'elle sceust estre,
premiere proposition, que j'ay par pl
et divers chemins assez fascheux conduitt
et sauve jusques icy, certaine et veritable
voir καλὸν ἀγαθόν), qui vaut autant, rendu fr
que : ce qui est beau est bon ; car, tout ai
selon l'opinion d'Ennius, poëte ancien et
nommé, les bien-faits mal mis et mal log
plustost mal-faits que bien-faits, tout de
une beauté corporelle, pour si grande qu'el
mal logée, comme à l'exemple d'une belle et
perle attachée au museau d'une truie, ce
ment elle seroit, estant mise sur une perso
auroit son ame noire, je veux dire pollue
taminée de vice et ordure, plustost laide
beauté ; et de telle personne ainsi charbon
dedans, pour si blanche qu'elle soit au dehor
héritiers de nature és bien de sens, sage
bon jugement qui ayment et craignent Di
gardent ses saincts commandemens, feron
peu de cas, comme d'une pomme, l
estant entière paroist fort belle, et neat
estant antamée se trouve toute gastée et p
Ce beau et genereux adolescent d'Athene
quel nous avons cy-devant parlé en nos d
de la beauté, nommé Spurina, perdit-il ce
beau pour s'estre par plusieurs coups de
difformé le visage? Tant s'en faut, bon Dieu
contraire, il en augmenta la beauté, pour la
plus durable, d'autant qu'en le balafran

comme il feit, pour retirer par là les personnes du bourbier de peché dans lequel, le voyant ainsi beau, ils se veautroient et s'enfonçoient presque du tout, il manifestoit la beauté religieuse qui estoit en luy. Au semblable, je dis que, quand cent et cent ans, ores bien qu'ils fussent tous tissus de jours marastres marquez de pierre noire, pour estre par cela plus propres à defigurer une personne jusques à la rendre non-seulement moins belle, mais aussi bien fort laide et hydeuse, auroient cheminé sur la belle Paule, si Dieu leur permettoit d'y faire un si long chemin, ils ne luy sçauroient, et fussent-ils tous couvers de rasoirs, jamais faire perdre le nom de belle, pour ce que Dieu, qui sçait, et voit, et cognoist tout depuis les temps eternels, prevoyant qu'elle menageroit fort bien la beauté qu'il a donnée à son ame, luy a taillé au burin duquel en telle chose il se sert par ta ministre nature envers ses plus cheris et mieux aimez, si bien la beauté, non seulement au visage, qui efface les plus beaux, mais aussi en tout le reste de son corps, qui n'en fait pas moins par son regard qu'il n'est pas au pouvoir du grand faucheur et cogne-tout, que l'on nomme le temps, d'en faucher ou rogner le moindre trait qui soit; car elle a, par ceste sienne bonne mesnagerie, chastré si bien son ame de toutes mauvaises pensées, qu'elle s'est rendue exempte non seulement de ce vice qui rend laides les personnes les plus belles, mais aussi de tout soupçon d'iceluy; de maniere que pour avoir, par là, le don de continence plus

grand que peut estre n'avoit Spurina
pouvoit pas, comme il est à croire,
fendre des personnes qui le venoien
comme avec l'assistance de Dieu, qui ne
abandonnée, elle a fait tousjours jusq
n'a point besoing de se balafrer com
beau visage, lequel, suyvi d'un corsa
moins beau, a souvent appelé, par sa
et non pareille beauté, plusieurs perso
lées, jusques aux plus grands et puissan
à choses ausquelles toutesfois ils n'
sceu, comme aussi ils ne sçauroient j
toutes leurs puissances et grandeurs,
parvenir. Ce propos me degóuste fort
de ceux qui disent, jusques à s'y opini
avant, que celle seulle est chaste qui
esté recherchée, c'est à dire, priée
d'aucun. Las! mon bon Dieu! sur quoy
fonder ces bonnes gens? je croy que
tenoient un tel langage, ils avoient en
bonnet de nuict en teste, et ne s'est
advisez de prendre celuy du jour, po
plus à cler; car que sçait on si celle q
esté priée et solicitée, n'a prié elle mesm
gner le devant, et solicité quelqu'un, le
avoir esté pris au mot, apres s'estre e
les mains, luy auroit fait rompre barres,
soudain, apres que le pauvre hymen, t
et deschiré, eut fait le salut, s'en seroit
faute de bon appareil ou autrement,
continuité? Seroit-ce la premiere qui au

il jeu? Hélas! non. Il y en a eu, comme il y en a
res aujourd'huy, puisque le malheur de nostre
e le porte, qui y jouent. Toutefois, je ne
s qu'à la fin du jeu, tout compte fait et
té, elles auront plus perdu que gagné. Mais
ons un pas plus avant: je voudrois fort sça-
quel des deux capitaines, constituez à garder
in un fort, a plus d'honneur en son faict, ou
qui a soustenu plusieurs assauts, et les a si
defendus, que l'ennemy s'en est toujours
avec sa courte honte, ou celuy qui n'a ja-
été assailli? Il n'y a aucun, pour si peu qu'il
ntendu en l'art militaire, qui ne juge le pre-
plus digne d'honneur et de gloire. Je main-
donc tout de mesme que la femme (ma belle
n'est pas loin d'icy) qui a bien defendu le
le la chasteté contre tous les assauts qui luy
sté plusieurs fois et en diverses sortes donnez,
e cent et cent fois plus le guerdon de la cou-
de gloire que ne fait celle qui n'a jamais
assaillie. Or, pour revenir à nostre chemin,
el toutefois je ne me suis de gueres esloi-
je dis que la Paule (laquelle je nomme icy par
eur) a esté, est et sera tousjours belle. Pour-
? C'est pource qu'elle a aussi tousjours tenu
me blanche et nette, et par mesme suitte,
, ce qui luy a rendu l'esprit beau et le corps
d je parle du corps, je veux estre entendu
r de toute la personne, depuis la plante du
jusques au sommet de la teste) beau. Mais
nent beau? Je vous dy beau sur toutes les

plus grandes, vifves et naifves beautez, et les plus approchantes à la perfection qui furent oncques depuis que le monde, delaissant son vieil et difforme chaos, fut formé et façonné au plus beau de son mieux. Je sçay bien que ceste parolle semblera de prime arrivée dure à quelques-unes, qui n'ont pas l'estomach fort assez pour la cuire et digerer. Mais je les prie de croyre, quelles que soyent, pourveu qu'elles ne soyent point revestues de ce malheureux et damnable esprit d'envie, qui neantmoins ne porte dommage qu'à ceux qui en sont tachez, car, quant aux autres, sur lesquels on le crache et vomit, ils n'en sont que par cela estimez plus heureux et vertueux, suivant le proverbe ancien, qui dit que la seule compagne de vertu et de fortune, c'est l'envie. Je les prie donc tous et toutes, dames, bourgeoises et damoiselles, et nommement celles de la ville de Tholose, que j'ayme, estime et honore autant qu'on peut aymer, estimer et honorer chose digne, comme certainement elles sont, d'estre aymée et honorée, de croire que ce que j'en dis n'est pour vouloir, en haut-louant la belle Paule, detraire tant soit peu du los qui leur est deu, à raison des beautés, bontés, graces, vertus, et autres rares et singulieres parties dont Dieu les a, en sens, jugement et sçavoir, ornées, decorées et enrichies; car, quand je serois si mal advisé, voyre mesme si sot jusques là, je m'y trouverois autant et peut estre plus empesché et plus mocqué que ne seroit celuy lequel, en crachant contre le soleil, lui penseroit

faire perdre quelque chose de sa grande lueur, splendeur et clarté. Je les prie aussi de croyre que ce n'est point pour estre transporté de quelque affection particuliere, laquelle, comme dit Platon en quelque lieu, fait que l'amant s'aveugle en la chose aymée. Car, quand j'aurois mon esprit imbibé d'un tel humeur, qui n'est, à la verité, gueres bien seant à gens de mon aage, pour m'affectionner en tiltre d'amour, soubs la couleur d'un gris, cheminant tant qu'il peut sur le blanc, à une personne plus qu'à une autre, je n'ay pas, graces à Dieu, si peu apris au chemin, que j'ay fait un peu plus loing que des portes de la ville de Tholose, que je ne sçache bien qu'en tels affaires, le moins se decouvrir est le meilleur, pour par ce ne donner à penser en une sorte ny autre chose aucune à quel qui soit : voyre mesme jusques à brusler la chemise que l'on porte, au cas que l'on se doute qu'elle en sçait quelque chose. Que si l'on veut dire que c'est une porte que je veux faire à presens, pour entrer par là plus aisement en sa bonne grace, de la faveur neantmoins de laquelle je ne sçache monarque en ce monde qui n'eust occasion de s'estimer fort glorieux, et encores plus heureux et content, je veux bien aussi que l'on sçache qu'elle n'est point coustumiere de despartir telle sienne grace qu'en la propre façon et maniere que le soleil despart les rayons de sa lumiere, asçavoir, à tous indiferement; et que, s'il y a aucun qui se puisse vanter d'en avoir plus qu'un autre, pour en estre d'elle plus cheri et mieux aymé, c'est son mari

tant seulement, et n'en faut point chercher d'autre, pour si bien frezé et godronné qu'il sceust estre; car, tout ainsi que le soleil, ores bien qu'il esclaire sur tous indiferement, et autant sur les aveugles comme sur ceux qui voyent cler, si est ce que les aveugles n'y profitent pas, aussi peu comme font les aveugles sur lesquels s'espandent les rayons de la bonne grace de nostre belle Paule. J'entens par les aveugles tous ceux qui cheminent sous le drapeau, ou bien, pour en parler plus proprement, sous la banderolle du petit enfant aveugle et nud qui rend tous les soldats de sa compagnie semblables à luy; c'est à dire aveugles, par le moyen du bandeau d'un amour charnel et lascif, qui leur bande les yeux de l'entendement, pour ne veoir point ce qu'il faut veoir et ne point cognoistre ce qu'il faut cognoistre. Il n'y a, comme j'ay dit une autre fois, qu'un seul clair voyant en son endroit, lequel est son mari, qui puisse faire son profit d'une telle et si belle clarté et gracieuse lumiere, pour en jouyr en tiltre d'un seul cheri et seul aymé. Brief, tout ce que j'en fais et que j'en dis, n'est que pour y estre appellé par une certaine et neantmoins fort estroitte obligation que j'ay au devoir, qui le veut ainçois me le commande ainsi, à peine d'estre, en me taisant, attaint et convaincu d'un pur et manifeste larrecin de la gloire d'autruy, comme certainement je serois, ne rendant point à la Paule ce que, pour scavoir justement luy appartenir, je suis tenu et obligé de luy rendre. Et je ne scay, quand tout sera bien

poisé et duëment balancé, quel des deux est plus subject au blasme; ou celui qui mesdit et detrait malicieusement d'autruy, ou celuy qui ne luy rend point le los qui luy appartient. Cela luy est deu, je veux bien que tu le saches, quel que tu sois, et eusses tu la petite pensée de ton gros cœur toute plaine de malice et toute farcie d'envie. Ouy, ouy, cela luy est deu et luy appartient, et qui d'elle l'arrachera, le devoir il dementira; et m'esbahis grandement de ce que celuy qui s'est autrefois adonné à composer ce beau livre de l'Illustration des Gaulles, entre les belles et riches choses dont il les a decorées, a obmis d'y mettre la belle Paule. Il faut dire de deux choses l'une : ou bien que, par faute de bonne memoire, son sçavoir ne s'estendoit point jusques-là, ou bien que, lorsqu'il composa son livre, la belle Paule estoit encores és reins de son pere. Il me souvient sur ce propos qu'estant l'an 1564, le roy Charles IX, de bonne et louable mémoire, en sa bonne fidelle ville de Tholose, un capitoul de laditte ville, des plus signalez, se trouvant au disner de feu monsieur le connestable, et discourant sur les beautez et singularitez de la ville, dit qu'entre autres choses dignes d'y estre remarquées, il y en avoit quatre aussi belles et rares que fussent point en tout le reste du monde. La premiere estoient les corps saincts qui sont en l'eglise S. Saturnin, entre lesquels, de douze apostres, dont les six sont epars en divers lieux et endroits de la chrestienté, les autres six sont en la susditte eglise, de maniere

que Tholose se peut vanter d'avoir pe
de corps d'apostres comme il y en a en lo
autres terres chrestiennes.

La seconde estoient les quatre couvens
tre ordres des religieux mendians, Cordeli
cobins, Carmes et Augustins, lesquels couv
si beaux, si grands, si amples et spacieux
semblent estre plustost villes que couvent
ce qu'ils sont bastis par simetrie d'architectu
et duëment observée, d'une matiere fort b
che et solide.

La troisiesme estoient les etudes où E
seigne la loi civile et pontificale, où il y
salles aussi belles, grandes et spatieuses et au
basties, compassées et commodées, qu'il y
quelque part que l'on sache aller; et là o
l'on a veu autrefois (comme de ce estant te
oculaire, j'en peux faire foi) dix mille es
tant de ceux du païs que d'autres plusieurs
vers lieux et fort loingtaings, estudians en
risprudence, sous la doctrine de six docteu
doctes et resolus jurisconsultes qu'ils en
en toute l'Europe.

La quatriesme estoient les moulins du b
lesquels, si on ne les avoit veu, l'on mes
estre tels et si beaux comme ils sont. V
avez, dit lors monsieur le connestable, obs
autre, qui est autant ou plus remarquable
commandable : c'est la belle Paule. Mettez
diment, dit-il, pour la cinquiesme, vous vo
vant vanter, sans crainte aucune de vous mes

qu'ayant en vostre ville de Tholose la Paule, vous y avez la plus belle femme qui soit d'un pole jusques à l'autre pole. Ce très digne, vertueux et illustre seigneur, les chastes cendres duquel, tant pour raison de ses vertus, qui le retirent du sepulchre pour le faire perpetuellement vivre, que de ses bien-faits, continuez de pere en fils en la maison dont j'ay l'honneur d'estre sorti, je revere et honore, estoit estimé d'aussi bon sens et jugement qu'il en fust en teste quarrée de seigneur employé aux plus grandes et importantes charges publiques; et vous asseure, lecteur, qu'en ce fait il ne diminua rien de la bonne opinion que l'on avoit conceuë de ce sien susdit bon sens et jugement. Je dy donc, appuyé non seulement de l'authorité de ce notable seigneur, laquelle certainement poise beaucoup, mais aussi de celle de verité, qui poise encores plus, que la beauté de la Paule est si bien et si naifvement tirée en tous les traits et lineaments de la face et du corps, aussi hardis et asseurez comme doucement et heureusement conduits avec la suitte des couleurs, nuances, ombrages et r'haussements naturels en tels cas necessaires et requis, et qu'elle est aussi, d'autre part, en toutes ses mesures, ordres, compas, proportions et dimensions, si bien taillée, burinée, siseillée et compassée par la droicte reigle, subtil burin, delicat siseau et juste compas dont nature se sert, quand, par commandement de Dieu, qui, en ce comme aussi en toutes autres choses, luy tient la main, elle s'adonne à faire un chef-d'œuvre, au

plus beau du beau et au moins esloi
faict, que qui y voudroit porter d'ail
aucune, ores bien qu'il allast cherche
podes, ou bien à quatre grandes lieu
soleil levant, pour penser par là accrois
peu ceste sienne susditte accomplie
avanceroit aussi peu comme feroit cel
treprendroit de porter au soleil, en pl
beaux et grands flambaux allumez, pou
iceux en augmenter sa lumiere.

Je dy bien d'avantage que, sans es
plus anciens et poudreux tableaux d
ont eu autrefois le tiltre de belle, nost
peut vanter d'estre seulle belle, sans ç
lant à la mode ancienne), c'est à dire
ver chose aucune à dire, soit qu'on l
gros tout entiere, soit qu'on la prenne p
piece par piece, j'entens parler des piec
voit; car, quant aux autres qui sont hor
veuë, ce sont lettres clauses à nous et
tentes à son mari tant seulement. Toute
à croire que ce grand et admirable ar
a ouvré là-dessus par la main de sa fidel
sante servante nature, qui neantmoins
l'art, tient ici le rang de maistresse, po
l'œuvre au plus haut degré d'une excelle
n'a point fait une si belle et si riche fasci
est celle que nous voyons et admirons e
n'ait pareillement fait le reste respond
entendoit un peu mieux l'art de l'archi
ne faisoit celuy qui fit, quelque temp

beau et si riche portal en sa maison, en la ville de Tholose, ruë dite de la d'Albade, que quand un homme de village, qui avoit un certain proces en la court de parlement, duquel le maistre de la maison estoit le rapporteur, fut entré dedans et qu'il n'y veit chose aucune qui approchast à la moindre de celle du portal, demande en sortant au plus proche voisin où est-ce qu'estoit la maison d'un tel portal. Je croy bien que le mari de la belle Paule et quelques particulieres femmes de ses plus proches et mieux aymées qui ont ceste faveur de la veoir en pourpoint, c'est à dire en corset, et quelque fois, quand vous et moy n'y sommes point, en chemise, pour mieux à l'aise en contempler la doubleure, que j'aymerois bien autant (tout beau, grison, tout beau, ce n'est point pour vous que le four chaufe!) qu'une fourrure de marte et fust subeliné, ne sont point en ceste peine, pour faire une telle demande, recognoissant que les offices d'un si superbe et magnifique edifice qui sont au couvert ne doivent rien à ce qui est descouvert. Et de fait, il n'y a pas trois cens ans, si l'on ne fait l'année d'un jour, qu'une dame d'honneur et reputation, de fort bon sens et jugement et d'une fort bonne et ancienne extraction, se trouvant parmy une troupe de gentil-hommes et de damoiselles discourans sur la beauté de la Paule, dont les uns disoient que si elle estoit telle hors de robe comme elle estoit en robe, ce seroit la plus belle de ce monde et la plus parfaicte et accomplie creature en beauté. *Pervertat*, dit lors ceste notable dame, *à quo que vous beze*

ncsrvn, a comparation doquo quebons nebez et quo iou he bist non y a pas longtemps, v dire, en ce langage tholosain, combien qu'e sçait bien accommoder d'autre quand elle veu Paule estoit cent et cent fois plus belle desp qu'elle n'estoit vestue, bien que ses accoustr fussent faicts des plus riches et precieuses que l'on sçauroit recouvrer. Je ne tiens comme en passant chemin ce propos sans Pour ce qu'il y en avoit au lieu, là où un t fidel rapport fut fait, quelqu'une, laquell bien qu'elle eust le nez bien long, se trouva moins pour lors bien fort camuse, d'autant qu peu de jours avant, elle avoit, en prese quelques-uns qui estoient en la susditte comp soustenu le contraire, en voulant, par un injuste blasme, impudemment decrier les chairs de nostre belle Paule, sans nean prendres lettres *de vina ay de parcatis*, ca bien qu'elle eût de soy-mesme entrante l'aiguille d'un pelotier, ayant la langue affil de mesmes, et au surplus hautesse comme u de cour, elle n'eust jamais toutefois eulhe de s'approcher de si pres de nostre belle qu'il leur fut tant seulement permis de luy b la main degantée. Ce sera donc ici la pr pierre angulaire de nostre edifice, c'est à premier et le principal point duquel je pr me servir pour prouver la preeminence de la de la Paule sur toutes les beautez qui ont e puis que le plus beau a esté mis au monde,

au parangon d'iceluy, cognoistre le moins beau. C'est asçavoir que la Paule nue, vestue, entiere ou despecée, debout, assize ou couchée, en parlant, chantant ou se taisant, en ballant ou en cheminant, riant ou plourant, à cheval, en coche ou à pied, brief, en quelque sorte, façon ou maniere qu'on la sache prendre et fust-il, non seulement en cousant, mais aussi en filant, comme quelquefois, mais bien rarement, elle en passe son temps pour tenir, par un gentil maniement de ses doigts modestement salivez, ses chambrieres advisées à tyrer de leur quenouille quelque beau filet certain qui soit bien douge, bien uny, bien ciré et bien fort delié, est entierement, universellement, absoluement et resoluement belle; et que toutes les beautez les plus exquises et singulieres qui ont esté, par permission de Dieu, forgées pour se loger particulierement, tantost çà, tantost là, tantost en une region, tantost en une autre, se sont toutes retirées à la Paule, comme les lignes tirées de la circonference se retirent communément toutes à leur propre centre; ce qui n'a esté, n'est et ne sera peut estre (j'excepte ce que je dois et suis tenu d'excepter) donné à autre. Et qu'il soit ainsi, remuons un peu les vieilles panchartes: nous trouverons que la plus grand part de ceux qui se sont anciennement adonnez à nous representer, par le docte tuyau de leur plume, les plus belles femmes qui estoient de leur temps, ne nous les représentent point que par quelque beauté particuliere qui estoit en elles, et non point pour estre en tout et par tout belles et hors de toute

censure de beauté, comme sans aucune controverse estoit nostre belle Paule. Brief, il y avoit tousjours en leur sac quelque piece à dire qui empeschoit que l'on ne pouvoit point, attendu que le procés n'estoit pas complet, donner jugement diffinitif en leur faveur, pour estre par icéluy declarées entierement belles, comme a esté declarée nostre Paule, en toutes les cours souveraines qui prennent cognoissance de telles choses, où ceux qui ont voulu contester sa beauté se sont ingerez de l'appeller.

Les raisons sur lesquelles se sont appuyez les juges pour determiner un tel fait diffinitivement et en dernier ressort se deduiront cy-aprés, chacune en son rang, dont à present le commencement sera :

LE POIL.

Theodette, fille romaine, nous est representée à raison de sa chevelure, qui estoit blonde comme l'or et longue jusques au talon ; à cause de quoy le roi Cimbertus en fut, comme porte son histoire, si bien coiffé qu'il en brusloit d'amour. Et à la verité, entre les particulieres beautez de la femme, il n'y en a point qui ait esté estimée de tout temps plus sainte que celle du poil. La dignité et excellence du poil, dit Apulée, est telle, qu'ores qu'une femme fust d'ailleurs belle et qu'elle eust les accoustremens de sa teste, et d'autres encores plus exquis et precieux joyaux, si le poil n'est beau et

tenu comme il faut, elle ne merite point d'estre mise au rang des belles. Et de fait, il se lit qu'en ceste belle et grande assemblée de belles femmes, qui se faisoit tous les ans à la feste de Ceres Eleusine, pres Alphe, là où les femmes de Tenedes, en Asie, en raportoient communement sur toutes les autres le prix de la beauté, celles qui avoient le poil fort beau, ores qu'elles ne fussent point, en toutes les autres parties de la face et du corps, du tout si belles comme celles avec lesquelles elles estoient, pour un tel fait, entrées en contestation et debat, ce neantmoins la victoire tousjours leur en demeuroit. Et mesme Alexandre d'Alandre, appuyé de l'authorité d'Homere, atteste que pour ceste raison les femmes, en Heliade, estoient estimées plus belles que celles de Tenedes, d'autant qu'elles avoient en plus grand nombre la chevelure plus belle. De sorte qu'une d'icelles, nommée Herodice, remarquée sur toutes les autres d'une telle et si grande beauté, n'entroit jamais en combat aux assemblées qui se faisoient pour y demesler la querelle de beauté, laquelle n'en sortist (par le fidelle tesmoignage de Celius, historien fort approuvé) la palme en main et le myrte en teste, glorieusement victorieuse. Ce que certainement elle n'eust pas fait, non plus que les Tenediennes et Heliadiennes, si Dieu eust permis que nostre Paule eust par sa tres grande beauté decoré un tel aage, comme elle en decore le nostre. Car, avec ce qu'en toutes les autres beautez que l'on peut sans aucun artifice desirer, soit en la face, soit au corps d'une

femme, elle les eust bien avant devancées : elle le fust, outre cela, trouvée enchevelée d'une chevelure ayant la couleur plus belle que n'est celle qu'nous est par les historiens representée au poil des femmes cy-dessus mentionnées, retirant, comme ils disent, à la couleur de l'or. Telle couleur, à la verité, est belle, mais quand la couleur de l'argent y est entremeslée, comme, à ce que l'on peut voir, elle est en la chevelure de nostre Paule, le poil, que l'on nomme par cela poil argentin, n'en est que plus riche et plus beau ; d'autant que, outre ce qu'il en est plus délié et mondé, il semble proprement advis qu'ils se tirent en quelque façon de la terre (de là où se tire l'or, qui n'est, quand bien est bien dit, qu'une terre affinée, pour s'approcher de plus près au ciel, aux fins de rapporter par là à la naissante aurore, qui son teint d'or de lys décore pour nous rendre nostre jour.

Quant à la longueur, ramage et amplitude de la susdite chevelure, le poil paulin ne cedera jamais au poil theodesien, qui neantmoins appella par sa beauté une couronne à soy. Car il est malaisé et presque impossible, je ne dy point d'en veoir, mais de s'en representer un plus grand, plus long, plus ample et mieux ramé que celuy de nostre belle Paule. Et s'il est tel comme (à ce que j'ay appris de ceux desquels Dieu s'est servi d'instrument pour la mettre en ce monde, et l'en rendre par un tel ornement plus beau) il estoit en son bas aage de douze à treize ans, ce qu'est à croire qu'il est, n'estant la Paule en rien decheutte depuis ce

temps là, de sa naturelle et naifve beauté, elle se pourroit mettre quand bon luy sembleroit, en la presence de quel qui fust, en forme nue, sans craindre ou redoutter qu'on luy vist, tant fust peu, les parties d'orient, d'occident, que la civilité commande de tenir cachées; car son poil avoit lors, comme je cuide qu'il a encores, de ramage assez pour les couvrir. Pour le moins, relevoit-elle en tel temps ses parens de la despense qu'il leur eust convenu faire pour luy achetter des scoffions, lesquels, ores bien qu'ils eussent suyvi toutes les plus assorties boutiques des marchans des changes ou du salin (mettons y hardiment les vantez contrepointeurs qui vont, comme beaux petits robins, voir le monde en temps de pluye), ils n'eussent sçeu recouvrer ny si beaux, ny si riches et gentils, comme estoit celuy duquel se servoit leur chere fille et nostre belle Paule, par le moyen de son seul poil naturel, accoustré en la façon telle que par la dexterité de son esprit, qui a esté tousjours bien fort gentil et genereux, elle le savoit fort bien et de fort bonne grace accoustrer. Cela servira comme d'un petit coup de fouët, pour chasser loing de nous l'erronnée opinion de quelques femmes assez mal tymonnées de raison lesquelles, destituées de la beauté du poil, le voulant decrier à l'exemple du regnard, qui repousse ce qu'il voudroit tenir, disant que ce n'est qu'une superfluité de nature de laquelle l'on ne peut tirer aucun profit. Et voylà pour le moins un que nous venons presentement de reciter, ensemble celuy qui alloit un peu au de-

vant, d'avoir eu un roy pour mari. Que si voulons rechercher plus haut, nous tr que le beau poil d'une dès trois Mar tionnées au sainct feuillet sacré, nommé laine, a porté quelque profit à Nostre-Jesus-Christ, pour avoir eu l'este faveu avoir nettoyé ses pieds, lors qu'apres meuré l'espace de trente ans en ce monde pant à toutes miseres humaines (hors mis il estoit sur son heureux departement, bon Dieu! si telle chose estoit vaine, su inutile, comme un tas de haillons de feu chées de n'en pouvoir jouyr comme il fa qu'elle est (pour entrer, comme je cui bonne grace des femmes basques, qui se tondues), elle n'eust pas esté tant estim fort recommandée comme elle a esté par sainct Paul, lors qu'il luy attribue le n gloire de la femme : Si la femme, dit-il, chevelure, ce luy est gloire pour autan chevelure luy est baillée pour couvertu l'homme la nourrit, ce luy est deshonneu

Toutefois, nous voyons aujourd'huy, nous sommes si malheureux de le veoir tout le contraire, nous voyons, dy-je, l'h ne parle point de tous hommes : il n'es soing, aussi peu comme je veux estre, mesme faict, entendre parler de toutes nourrir sa chevelure, jusques à s'en servi pour couvrir ses espaules, comme si la fo toit grande assez pour y nourrir des best

et la femme, tout au rebours, rase la sienne ès lieux mesme et endroits où le poil est ou doit estre plus apparent, ou bien, si elle ne la veut rasée, la couvrir, pour si belle qu'elle soit (ô quel malheur sur malheur !), d'un gros vilain poil safrané. Cela s'appelle en bon françois superfluité ; cela se peut nommer en bon langage chose vaine et inutile, et non pas un beau poil naturel et naïf, un poil ondé, un poil fin et delié, un poil grand et plantureux, un poil ramé et argentin, un poil bien conduit et mené, bien tenu et ajancé, un poil tel proprement que, pour en parler à la verité, est le beau poil de nostre belle Paule. Or sus, c'est trop demeuré sur un poil : passons outre ; allons, il se faict nuict.

FRONT.

Flora a esté estimée belle pour raison de son front, qui estoit, selon la description qui en a esté faicte, tout ainsi et de mesme façon comme est celuy de nostre belle Paule, asçavoir, grand et large, sans ply, sans ride ny macule, sans pointe, bosse ny eleveure, ny sans qu'aucun poil de sa teste, tant petit soit-il, ajambe sur iceluy, pour apres se faire tirer de là à coups de pinsettes.

Que s'il est ainsi, comme tous les plus doctes phisiognomanciens l'asseurent, que le front soit la touche, l'indice et la vraye marque de l'esprit, representant, comme qui le verroit dans un miroir, l'humeur, la nature et la complexion de la personne qui le porte, et par mesme suitte tout le bon

et le mauvais qui est en elle ; s'il est ainsi, dy-je, que nostre bon Dieu ait voulu qu'il ait esté mis au plus haut et eminent lieu de l'homme ou de la femme, pour luy servir comme d'une table, pour tout le contenu de ses meurs, passions et affections, l'on peut, avecques bonne et juste cause, conjecturer, mais bien croire pour tout certain et asseuré, qu'ayant la belle Paule le front beau, grand, serain et large, elle est douee d'une grande bonté, sagesse, erubescence, modestie et attrempence. Car, il n'y a rien plus certain, qu'en le prenant à l'opposite, les personnes qui ont le front petit, estroit et bossu, ont pareillement leurs ames bossues et contrefaictes, et ont esté de tout temps soupçonnez de fraude, subtilité, cautelle et malice. Et tant plus que le front est estroit et petit jusques presque à ne paroistre que bien peu, tant plus ceux et celles qui l'ont de ceste forme et façon sont remarquez pour imprudents et temeraires qui n'ont point honte de mal parler, et encores moins de mal faire. Et c'est pourquoy ils ont esté tousjours, comme ils sont encores aujourd'huy, appellez gens effrontez, c'est à dire, sans aucun front, non pas qu'on veuille dire par cela qu'ils soient du tout en tout depourveuz de front ; car, estans tels, ils seroient monstres de nature. Mais c'est une façon de parler de laquelle, estant referée à la proprieté du nom, l'on s'embouche et accommode quand l'on veut representer une personne qui a, comme l'on dit communément, passé souvent devant l'huis du pastissier, c'est à dire,

qui est sans honte et vergongne, se dispensant par trop licentieusement à toutes choses inciviles et leshonnestes, et à telles quelque fois qui obscurcissent la gloire de Dieu, difemment le prochain et scandalisent les gens de bien, d'honneur et de vertu.

D'autant pareillement que le front de nostre belle Paule est sans aucun ply, sans ride, frezure, ny macule, cela nous denotte, estant, comme j'ay dit cy dessus, le front, l'indice de l'esprit, que son esprit ne se plie aucunement à fraude ny à malice, ains qu'il en est entierement despouillé et revestu, au contraire, d'une grande bonté, douceur et mansuetude. Cela nous donne à entendre aussi qu'elle est d'une complexion allegre et joyeuse, ne se rendant, pour quelque tourbillon qui se leve par vent fascheux et contraire, aucunement subjette au despit, chagrin, courroux et ennuy, ny autres passions et conturbations d'esprit, comme font communement ceux et celles, lesquelles portant, par la reigle de l'ordre de leur sexe, la chausse courte et la chevelure longue, veullent marcher au rang des belles. Pour à quoy parvenir et vestre deuëment receues, elles ne sçauroient, selon le bon et sain advis des mieux entenduz architectes aux consequences de beauté, faire tant pour elles que de tenir tousjours leur front tendu, pour manifester par là plus amplement la douceur et debonnaireté qui accompagne assiduellement leur esprit, et l'allegresse qui ne s'en despart, si ce n'est lors qu'une passée necessité d'une juste douleur en com-

mande le despartement. De là est pris que quand noz plus anciens devanciers ont voulu signifier une vie joyeuse de quelqu'un, ils souloient dire qu'il avoit le front large et tendu, comme au contraire, quand ils le vouloient representer faſché et comme tout despit et chagrin, ils disoient qu'il avoit le front plié et ridé.

D'autres, pour s'approcher de plus pres au nom, disoient qu'il estoit tout refrogné.

De ceste façon de parler, qui est venue comme de pere à fils jusques à nous, nostre comique, compagnon facetieux de mes heureux voyages, s'accommode, quand il dit aux Adelphes en son langage : *Expurge frontem*, comme s'il vouloit dire, en nostre langue maternelle : Estens ton front, pour l'exhorter, quel qui fust, à se despouiller de tristesse et melancolie, vraye gresle de champ de l'esprit, et se revestir de joye et allegresse, vrayes conservatrices de la vie et santé de l'homme.

OEIL.

Ce beau front est suyvi de deux fort beaux soleils jumeaux, c'est à dire de deux yeux aussi nets, clers et beaux, et aussi proportionnement fendus que l'on en ait recogneu en teste de creature humaine, depuis que ces deux beaux luminaires y ont esté posez pour veoir, par la force et vertu d'iceux, les grandes et admirables œuvres du createur, et par mesme moyen les exercer à la lecture de son grand livre, là où nous sont proposez les

remedes pour nous devoyer de la mort et acheminer à la vie. Il est vray que la couleur ls yeux est fort layde, comme vous pourrez ouleur de ciel. Cela nous donne en quelque à entendre que nostre bon Dieu et pere e, qui veille sur nous assiduellement d'un soing nel, estant là haut aux cieux, a pris çà bas un ing de nostre belle Paule, qu'il a voulu qu'elle st, au plus noble et precieux endroit de sa les couleurs du lieu qu'il habite, pour nous trer que, n'ayant rien du terrestre, elle est ut et du tout celeste et que, venue des cieux vivre entre les mortels comme immortelle, ne peut faillir d'y avoir son recours comme à endé-vous, pour y estre quelque jour, quand eure sera venue, associée en la compagnie ienheureux. Cette couleur, nommée par les γλαυκος, a esté de tout temps trouvée si et si belle, que mesme les poëtes l'ont ancienn- appropriée à Minerve, ditte autrement , presidente des guerres, d'autant que les colorez d'une telle couleur ont tousjours esté indices d'un brave cœur et hardi, et pour raison la susdittè déesse a esté nommée des γλαυκωπις et des Latins Cæsia. L'on veut dire nt-on pour tout asseuré que Herodice Tenel- qui rapportoit tousjours le pris aux contes- s de beauté, avoit les yeux decorez d'une et si riche couleur, laquelle Appelles, qui a é le pinceau d'or sur tous les peintres qui t oncques depuis la constitution du monde,

n'a point, comme l'on dit, obliée aux yeux de la Venus, comme aussi n'a fait Zeuxis, qui le tallonnoit de bien pres, en ceux de sa Diane. Ælianus, en son douziesme livre de l'histoire variée, descrivant la grande et singuliere beauté d'Aspasia, qui fut à raison de ce mariée à Cyrus, roi des Perses, apres l'avoir prise au poil, pour en tirer tout ce que l'on en pouvoit tirer de beau, voulant en faire tout de mesme sur ses yeux, dit qu'elle les avoit fort grands et de couleur azurée, qu'est autant en bon langage comme de dire couleur de ciel, tout ainsi comme à ce que nous venons de dire, sont ceux de nostre Paule, pour en estre par la comme à la verité elle est, estimée plus belle. Je scay bien que messieurs de la langue de ci, nommez anciennement Anneniens et à present Italiens, ne se soubscrivent point aisement à ce, car ils disent que *la donna per esser tenuta bella bisogna c'habbia l'occhio di bove e nero quanto una talpa*. Ils veulent dire que la femme, pour estre estimée bien fort belle, doit avoir l'œil grand comme est celuy d'un bœuf et noir comme une taupe. Quant au premier, eux et moy en serons bien toujours d'accord; mais, quant au second, je ne suis point si fort affectionné aux taupes que je veuille preferer la couleur de leur robe à celle du ciel, ny pour le regard de l'œil de la femme, ny pour le regard du poil, comme les susdits Italiens, et pommement ceux qui habitent la region de la Lombardie, la y desirent. De scavoir dire pourquoy, je n'en peux arracher de mon esprit, qui ne rolle pas, à la verité, guieres haut

autre raison si ce n'est que le poil noir, outre ce qu'il donne lustre à la face de la femme, il la remarque d'estre, comme ils disent, *buona roba*, pour ce qu'ils ont ceste opinion que la femme qui retire un peu sur le noir a les chairs plus fermes que n'a la femme blanche. Quant à moy, je n'en sçay rien, mais je sçay bien que j'ay beu autrefois à la bouteille d'un bon compagnon, qui disoit avoir couché avec les unes et les autres; mais il faisoit un grand serment, par les hypocondres de sa chasteté, qu'il en avoit trouvé de noires aussi molles comme de blanches. Et, à la verité, cela ne se prend pas là. Il se prend en la bonne ou mauvaise habitude de la personne, et quelques fois en la nourriture. Tant y a que j'aymerois tousjours mieux le pannache d'un cygne, que je ne ferois celuy d'un corbeau. De maniere que le blanc n'a point perdu sa couleur en mon endroit, comme aussi il ne l'a perdu jamais envers les mieux entenduz, soient modernes, soient anciens, aux beautés de la femme, pour lesquelles representer ils ont tousjours mis le blanc en avant comme estant la couleur qui leur est la mieux seante. Et de faict les poëtes, qui ont chanté de plus loing que de nostre temps, voulant louer, au plus haut degré de beauté que l'on peut monter, Thetite, déesse de la mer, ils la nomment Nivée, voulant dire qu'elle estoit blanche comme la neige, ne pouvant faire accroire que, pour parvenir à une telle et si parfaicte blancheur, elle ne se lavast perpetuellement de toutes sortes d'eaux. Toutefois, j'en cognois bien qui pourroient espuiser

toutes les eaux des puis, fontaines, ruisseaux et rivieres, voyre mesme des deux mers, Oceane et Adriatique, pour en faire un parfait lavement sur toute leur personne, elles ne sçauroient pourtant se deffaire de ce beau noir à noircir dont la marastre nature les a si vilainement charbonnées. Nous lisons pareillement que Achilles, qui n'avoit oncques esté embrazé du brazier d'amour par aucune femme, combien qu'il en eust veu de fort belles et bien fort aimables, ce neantmoins il le fut par Briseis, ores qu'elle ne fust qu'une simple chambriere et servent, d'autant qu'elle estoit, comme expressement le remarque l'historien qui se charge de son histoire, Nivée, c'est à dire blanche comme la neige. Ce que n'a pas oublié le docte poëte lyrique Horace, lorsqu'en touchant l'harmonieuse corde de sa douce lyre sur ce propos, il dit :

Serva Briseis niveo colore movit Achillem

La serve Briseis, par sa grande blancheur,
A esmeu Achille à l'amoureuse douceur.

SOURCIS.

Ces susdits beaux soleils jumeaux, c'est à dire, ces deux beaux, doux et gratieux yeux paulins, qui n'ont point encores chaussé aux talons, je veux dire aux deux extremitez les esperons, pour denoter par là le long chemin qu'ils peuvent avoir fait sur les heures des jours, qui sont aux sepmaines des années de la vie, et qui neantmoins perceroient le plus fort corps de cuyrasse qui fut oncques fait à

preuve des fleſches aiguës du cruel Archerot inlompté, ont pour leur poil ou pavillon, aux fins le les defendre de la poussiere qui pourroit tomber sus par le moyen de quelque plancher mal uny, ou de quelque autre chose qui leur pourroit porter encores plus grand dommage, deux beaux petits croissans, representez par deux beaux petits sourcis tirez si delicatement, que qui n'y regarderoit de bien pres, l'on les jugeroit estre deux fort subtils traits de pinceau de quelque excellent peintre, ayant la main à peu pres aussi asseurée comme l'avoit celuy qui fit ce brave trait de la ligne tant et si fort celebrée. Et de fait, il en y a bien en ce temps-cy qui s'en sçavent assez gentiment accommoder, apres en avoir pinsetté le poil naturel. Mais pour cela, telles personnes qui en usent ainsi n'en sont pas estimées ny plus belles, ny plus sages, non plus que celles qui perruquent leur chevelure de poil mort, ores bien qu'elles n'en ayent point de besoing, comme pourroient bien avoir celles qui ont en tels endroits defaut de poil, ou bien qui l'ont, avant le temps, de couleur blanche ou grise.

NEZ.

Des limites, frontiere et aboutissement de ces deux beaux sourcis, l'on voit sortir ceste partie de teste que l'on nomme le nez, laquelle separe la lumiere des deux yeux l'une de l'autre, et y sert comme d'une muraille pour les munir et fortifier. Au

reste, tel nez, proportionnement assis au centre de la belle face de nostre belle Paule, est si bien tiré par un profil si justement et droitement compassé, que l'on n'y sçauroit desirer chose aucune pour le rendre plus beau qu'il est. Ce n'est point un nez crochu, un nez à ressort, un nez à pompettes, un nez de manche de rasoir, ou bien un nez d'un as de trefle; ce n'est point un nez tourné à gauche, un nez retroussé de peur des crottes, un nez tourné (comme l'on dit) à la friandise; ce n'est point aussi de ces grands nez pointus qui remarquent ceux qui en sont manchez si fort à l'advantage, d'estre mocqueurs et gausseurs, dont le proverbe a esté anciennement forgé : *Habes nasum* (tu as un beau nez), comme si l'on eust voulu dire : Tu es un gausseur, tu te sçais gentiment mocquer des personnes. Ce n'est point pareillement un nez de corbeau, ou bien un nez aquilin, tel comme estoit celuy de la susditte Aspasia, dont Ælianus faict si grand feste; sans toutefois qu'il y ait de quoy. Car, outre que ceste forme de nez en bec de perroquet n'est point belle, et encores moins seante à la femme (qui en decriera tousjours son vin ayant un tel bouchon en sa taverne), elle dénote quelque chose de mauvais en la personne qui se mouche à plaine pougnée. C'est pourquoy Aristote la décrie si fort, nous voulant donner entendre que les personnes qui ont leurs nez faits d'une telle forme, sont communement soupçonnez d'une grande temerité, impudence et arrogance. Toutefois, les Perses ne trouvoient point de nez beaux que ceux-là. Mais

c'estoit, à mon advis, pour ce que leur roy Cyrus, lequel ils aimoient uniquement et estimoient estre le meilleur roy et le plus accomply qui fust oncques, depuis que le sceptre a esté mis en main des roys, pour en vertu d'iceluy bien et deuëment regir leur peuple, avoit le nez faict de ceste façon. Mais aussi il faut noter (et cecy servira pour ne me debouter point de la bonne grace de quelques-unes que je cognois, lesquelles je n'estimeray jamais moins belles pour porter, en leur belle face corsagée de mesmes, le nez ainsi faict) que la vaute du nez aquilin de ce bon roy Cyrus ne venoit point, par le temoingnage de ceux qui ont fidellement descrit l'histoire, de plus loing que du milieu du nez, comme aussi elle ne fait aux nez de celles que je nommerois bien si je voulois, pourveu que nostre Paule, à laquelle elles ont l'honneur de respondre et appartenir, ne le trouvast point mauvais. Car, pour en parler franchement, les nez qui commencent de se lever soudain au partir du front, lesquels l'on doit nommer nez de corbeau, denotent bien la susditte effrontée et temeraire impudence de ceux et celles qui les portent. Mais les autres nez qui ne se levent que d'assez loing du front, lesquels nous pouvons à la verité nommer nez d'aigle, ne taxent point les personnes qui en tirent, comme des principaux emunctuaires de nature, à grands coups de mouchoirs les excremens superflus, lesquels demeurant par trop aux faulbourgs de tels nez, les rendent morveux d'un tel vice, que nous avons presentement proposé, ains plus-

tost tels nez leur servent de marque de constance et magnanimité, telle qu'on l'a presque toujours recognue en ce susdit bon, vertueux et magnanime roy Cyrus, qui avoit son nez fait proprement de cette forme et façon.

BOUCHE.

Au-dessous de ce beau nez, qui ne s'enfle, souffle ny ride, et qui, pour si grand froid et si grand chaut qui face, ne change jamais de couleur, pour se rendre à la forme des nez armez de toutes pieces, à haut appareil, des coqs d'Inde, tantost bluatre, tantost rougeastre, nez qui n'a oncques apris à jouer du cornet à bouquin; nez, qui est si beau et si net, que le mouchoir n'y est requis que pour luy donner, par une façon de faire fort gentile, en temps d'esté le plus chaut, un peu de vent plustost que pour en tirer tant soit peu d'ordure et vilainie; nez auquel certainement on fait un fort grand tort de le cacher, soit d'un masque, soit d'un thoret. Nature, en continuant son chef d'œuvre commandé de Dieu en faveur de nostre Paule, a posé une bouche qui efface en beauté toutes les bouches qui furent oncques forgées en la forge où elle forge les bouches au plus parfaict du plus beau. Et n'en desplaise, pour le regard des hommes, à la plus belle bouche de ce jeusne homme athenien Spurina cy-avant mentionnée, pour raison de quoy plus que pour autre beauté qui fust en luy ce nom de Beau luy fut digne-

ment et justement donné. N'en desplaise aussi, pour le regard des femmes, à Zenobia, royne d'Orient, de laquelle l'historien qui descrit la beauté de sa bouche, recite qu'entre autres choses, elle avoit les dents si blanches, si polies et si nettes, que quand elle parloit ou quand elle rioit, l'on eust jugé qu'elle avoit sa bouche toute plaine de perles. Las! mon bon Dieu! où est la perle, et l'allast-on chercher aux plus profondes maritimes contrées d'Orient et aux plus fertilles Indes qui sont aujourd'huy sous l'heureusé domination du Portugois, qui soit si blanche, si pure, si clere, si nette et si polie comme sont les belles, pures, cleres et nettes dents de nostre Paule? Où est l'albastre qui sceust effacer leur blancheur? Où est le corail qui se sceust parangonner à la vifve, naifve et vermeille couleur de ses jancives et de la riche doubleure de ses lèvres? Mais il y a bien plus, car les dents sont si bien posées et par un ordre compassé et proportionnément mesuré, si bien rangées dans sa belle et belle bouche, que l'une ne passe point l'autre, sinon en tant qu'il est besoing, pour suivre, aux derniers rangs, la simetrie de l'architectale denteleure. Et faut bien dire que l'architecte qui conduisoit l'œuvre a ouvré en cest endroit d'un artifice admirable, et, comme l'on dit communement, à chaux et à sable. Car, à ce que j'entens, elle n'en a encores perdu aucune depuis que les dents de laict firent place à celles qu'elle porte aujourd'huy en sa gentille et singuliere bou-

che, à laquelle sa bonne première mère nature, pour la rendre encores plus belle et aggreable, a faict au milieu de la seconde lèvre, une petite cleveure, laquelle y est si bien seante, que je ne fais aucun doute que quand son mari jette l'œil dessus, il ne soit tout aussi tost induit à jetter pareillement sa bouche, pour en crocheter, bouche contre bouche, un jolly petit friant baiser, qui luy sert comme d'approche au fort, qu'il pretend la nuict suivante assaillir et peut estre sur l'heure mesme: Qui le sait?

JOUES.

Ceste belle bouche corpaline, si bien pavée et tapissée, est flanquée de deux fort belles joues, fermes, solides et asseurées, qui ne tremblent ny s'esbranlent aucunement, pour si fort que celle qui en a sa face ornée, c'est à dire nostre belle Paule, soit contrainte quelque fois de haster ses allures. Au milieu d'icelles l'on voit quelque petit trait de rose vermeille, qui sert comme d'haussement à la grande blancheur qui est en icelle. Et quelquefois, quand le rire s'y entremesle, il s'y forme un petit pertuis, ou bien, comme quelques-uns le nomment, une fossette de si bonne grace, qu'il n'est dommage si ce n'est de ce qu'elle n'y faict plus long sejour.

OREILLES.

A costé de telles et si belles jouës blanches, fermes et vermeilles, vers la region des machoeres, au-dessous des temples de la teste quarrée, et par consequent plaine de bon sens et entendement, de nostre belle Paule, nature, qui ne s'est oncques monstrée envers elle injuste marastre, y a posé à chasque endroit une oreille, laquelle, au temps de ses tendres ongles, lorsqu'elle scoffonoit le beau poil de sa teste, se decouvroit, pour estre veuë de tous ceux et celles qui y vouloient, pour en recreer d'autant leur esprit, jetter la veuë ; pour estre veuë, dy-je, mais comment ? belle et jolie au possible, cartilagineuse et repliée bien à propos, et surtout fort petite, pour denoter par là, selon le jugement que font en telle chose les Phisiognomanciens, le bon, gentil et genereux esprit de nostre belle Paule, ayant au surplus icelles oreilles la basse partie, que l'on nomme l'orillon, fort douce, tendre et mollette, qui denote aussi, par le mesme phisionomique jugement, la douceur et mansuetude de son esprit, exempt de courroux, chagrin, despit et cholere, et, pour le faire court, de toute contradiction et amertume.

MENTON, ENCOLEURE, GORGE.

De ceste susditte beauté de joue vermeille nommée par l'historien à couleur de roze, et de l'oreille

courte au pendant mollet, ensemble du mentou fourselu, semblable à celuy de nostre belle Paule, Ælianus decore fort son Aspasia. Quant à l'encoleure, raportant à une petite colonne de marbre blanc, et en ce qui concerne aussi une belle gorge plaine et blanche, polie et nette, et où il n'y a point, comme on dit communement, d'abreuvoir de pigeons, Flora a esté, sur toutes les femmes de son aage, grandement louée et bien fort estimée, mais non pas d'un laus si bien merité comme est celuy qui est deu et par trop plus que justement appartient à nostre belle Paule, pour n'avoir en ce, comme elle n'a faict aussi en toutes les autres parties de son corps, emprunté rien ny de l'apoticaire, ny du peintre, pour s'en bassiner les mains à son lever ou à son coucher.

TETIN.

Quant aux tetins, pour raison desquels Flora est tant et si fort louée et recommandée, je croy bien, par la description qui en est faicte, qu'ils estoient beaux, mais j'oseray bien dire, appuyé d'un fort asseuré tesmoignage de celles qui m'en ont fait le rapport, après avoir obtenu ceste faveur, qui n'est donnée à aucun de nostre sexe (hors mis un), d'avoir veu et quelque fois touché ceux de nostre belle Paule, qu'ils ne doivent rien aux tetins de Flora, grande amie et favorite de Cn. Pompée, qui fut, par la grande beauté de toutes les parties de son corps, nommement de ceste cy, estimée si belle, que Ceci-

lius Metellus, apres avoir enrichi le temple de Castor des plus beaux et precieux tableaux qu'il peut, à quelque pris que ce fust, recouvrer, pour rendre le temple plus richement orné et precieusement decoré, il voulut que l'effigie de ceste susditte Flora y fust mise au plus eminent et apparent du lieu : là où ses tetins, qui estoient le plus beau qu'elle eust, ne fussent point obliés par le peintre, pour, par iceux, donner plus grand lustre et valeur au tableau. Et toutefois, perseverant en mon dire, je soutiens fort et ferme que les tetins Paulins ne doivent rien aux tetins Floraux, si un tetin ressemblant à deux belles petites boules d'ivoyre au milieu desquelles est assise une belle petite freze, n'ayant aux environs ny haye, ny buisson, ny marescage aucun, n'est redevable à un tetin qui neantmoins ne s'approche que de bien loing à une telle et si parfaicte beauté. Que si l'on me dit que, pour ostre un tesmoin qui ne depose que par la bouche d'autruy, et pour l'avoir ouy dire tant seulement, je fay trop bon marché de ma conscience, en me dispensant par trop licentieusement, pour faire une deposition si ample comme est celle que je fais, je respons que les personnes qui en ont donné le jugement, sous lequel j'ay receu mes memoires et instructions, sont jugés fort competents, desquels il n'est loysible d'appeller, si l'on ne veut encourir l'amande d'un fol et temeraire appel. Joint que par le moyen des tenans et aboutissans, comme l'on pourroit dire d'une gorge belle, grande, blanche, large et spatieuse, et des

espaules larges, plattes et quarrées, il est à croire qu'un tetin ne se fust point venu asseoir en la place que nature luy a mis sur le devant en tels endroits prestée, qu'il n'eust ses coudées franches, pour fascher point son compagnon, ni d'un ne l'autre en s'approchant de luy, d'un bon grand demy pied et non pas plus avant.

Il est à croire aussi que estant la nappe d'un table belle, blanche et nette, et surtout ferme, asseurée et solide, le tetin doit estre tout à mesme, pour ne se mouvoir point de sa place, ni non ou tant qu'un doux petit souspir en cause le mouvement, laissant flotter le crespe qui le couvre en sa propre façon et maniere, que l'on voit flotter, ou, pour mieux dire, doucer, ondoier, la mer demenée d'un doux vent, du plaisant et gratieux zephire. Brief, pour en parler à la verité, ce tetin n'est que trop beau. Il seroit besoing qu'il y eust un peu de laict, pour en avoir de la race, sur quelque belle petite Pauline, laquelle, par generation et multiplication d'enfans ressemblant à leur mere, representast la grande et singuliere beauté de l'ayeule : *ornamento e splendor del secul nostro.*

BRAS.

Ce beau petit et rond, blanc et vermeil, ferme et solide et fort gentil tetin a pour ses defenses deux belles et grandes, fortes et fermes branches de bras, pour donner bien serré sur les doigts à ceux qui voudroient faire tant soit peu de mine

blant de s'en approcher pour les toucher, et ne fust qu'avecques l'ongle du petit doigt tant seulement, ores bien qu'il fust couvert d'un gant de fleur. De maniere que, pour estre un tel tetin sous la sauvegarde de la chasteté de la Diva qui en a sa poictrine decorée, l'on peut accommoder au carcan qu'elle porte au dessus ce que Petrarque accommode à sa Laura sous la figure d'*una candida cerva*, quand il dit : *Nessun mi tocca al bel collo d'intorno. Scritto havea di diamanti è di topatij, libera farme al mio Cæsar Parve.* C'est donc un *noli me tangere* qui va encores plus bas que de cela, comme nous le dirons plus amplement en son lieu, et qui sert pour tenir advisé un chacun que les pieces qui sont constituées en tels endroits sont pieces secrettes qui ne se communiquent point aux parties. Il n'y a que le seul commissaire qui en a, en vertu de sa commission, qu'il tient nommement de Dieu, fait secrettement l'enqueste, sans toutefois s'estre servi ny d'adjoint ny de clerc qui en prenne cognoissance. Estant icelles pieces plus subjettes à l'imagination, pour en juger, qu'à la veue, si point par fantasie et imagination l'on peut faire jugement de quelque chose, pour neantmoins estre tel jugement dit et declaré fantastique, et par mesme suitte non valable, comme fut, quelque temps a, celuy d'un certain conseiller, lequel, interrogé, sur le réveil d'un petit sommeil qu'il venoit de faire, de dire son opinion sur le faict d'un pré litigieux qui avoit esté en un jour d'audience contesté et debattu de tout coustes par

les advocats des parties, pleuroyt (estimant il estoit à croire) entre encore en la chambre criminelle, dont on l'avoit, n'avoit gueres, remué pour le mettre en la grand' chambre, dit qu'il le falloit pendre. Et apres luy avoir remonstré qu'il n'estoit point question d'aucun malefice qui fust subject à la corde, mais bien d'un pré : Il le faut donc, dit-il, faucher. Car, pour en parler rondement, ce susdit *noli me tangere* a, par sa grande acrimonie, une telle force et vertu, qui se prend non-seulement au doigt de quel qui soit, pour leur faire expresse deffence de toucher les susdittes parties, mais aussi aux yeux, pour leur defendre pareillement de les regarder. Ce qui se deduira de plus longue halaine lorsque nous serons arrivez en telles regions.

MAINS.

Telles belles et grandes branches des bras, tesmoings de la grandeur et beauté de l'arbre du corps dont elles sortent, sont suivies de deux beaux rameaux qui nous representent les deux belles mains de nostre belle Paule. Ouy belles, je le dis et le diray tousjours, en despit de l'envie et maugré la rage de toutes les personnes, de quelque sexe qu'elles soient, qui en sont empoisonnées, pour en cracher le venin sur la beauté, blancheur et delicatesse de telles mains, lesquelles, quand tout est bien dit, sont censurées d'une chose pour raison de laquelle les plus suffisants manuelistes,

qui s'entendent aux beautez manuelles, les jugeront plus belles. En quoy ces susdits venerables censeurs, soient de la chausse courte, soient de la chausse longue, font (comme dit le comique) qu'en pensant y entendre quelque chose, ils n'y entendent rien ; car, pour en dire la belle et pure verité, sans flatterie ou adulation aucune, la beauté de la main ne consiste pas aux doigts longs tant seulement : que si tels doigts ne sont couverts d'une chair ferme et solide, pour denoter par là qu'ils procedent d'un bras couvert d'une mesme couverture, lequel sort pareillement d'un corps solide et (comme dit nostre susdit comique) plein de suc, ils decrivent la femme qui s'engante la main, pour si bien que le gant soit parfumé, envers tous ceux qui la desirent ayant son en-bon-point. Et qu'il soit ainsi, l'on ne verra gueres doigts longs qui ne soient comme fuseaux, secs, menus et deliez, et qui par ce ne tesmoignent, comme fait bien aussi un col long et delié, que la cuisse estant de mesme parure, rapporte fort à la cuisse d'un heron ou bien d'un vieux levrier de montagne. Et tout ainsi que le front et le nez sont, selon ce que nous en avons dit, les indices de la bonne disposition de l'esprit, il faut aussi croire tout de mesme que le col et la main sont les vrays indices de la bonne ou mauvaise disposition du corps de la femme, et par consequent, de son en-bon-point (quand bien on l'iroit chercher jusques aux cuisses et aux tenans et aboutissans d'icelles, pour la faire nommer par là, comme les Italiens, apres luy avoir re-

cogneu l'encoleure plustost courte que longue, et plustost pleine que seche, et apres luy avoir touché aussi la main et l'avoir trouvée pastouza et moulezina, la nomment Buona Roba, entendant par ce mot de moulezina la delicatesse de la nette et blanche peau, qui la tient couverte, franche et quitte de crevasse, de ply, de ride et de toute autre tache, macule et ordure, tout ainsi comme, sans aller chercher des exemples plus loing, est la belle main de la belle Paule. Et pour monstrer plus à clerc que le tesmoingnage de l'en-bon-point de la femme, pris sur les doigts de sa main, est bon et valable, et hors de tout reproche, il ne faut que, par maniere de passe-temps, s'amuser un peu à mesurer le petit doigt de la main avecques un filet, lequel, estant replié par trois fois, se trouvera estre la vraye mesure du col du bras, comme pareillement le col du bras, mesuré de cette façon, sera justement la mesure de la cuisse. Et ainsi, par le rapport que d'un peut faire de l'un avecques l'autre, estant le petit doigt de la main de la femme plain et refait, la cuisse ne sçauroit estre seche ni maigre, là où, au contraire, si le doigt est sec, menu et delié, il faut, par une infaillible necessité referée au col du bras, qui se gouverne par là, que la cuisse soit heronniere comme peut estre l'ont celles qui se fachent de n'avoir receu de nature, ny aux doigts de la main, ny aux autres parties de la face du corps, un si bon et si advantageux partage en beauté, comme a fait nostre belle Paule, les doigts de laquelle estans ainsi fuzelez,

comme ces susdittes personnes, fort ignares et peu entendues en telles choses, veulent qu'ils soient en une main pour estre ditte belle, dementiroient par trop lourdement la simetrie de l'architecture qui a esté si bien observée en la fabrique et contexture de son corps, beau et grand, solide et succulent; de maniere que, pour en parler comme il faut, tels rameaux, provenant de telles branches sorties d'un tel arbre, ne peuvent estre autres qu'ils sont, si l'on ne veut rendre les œuvres de nature qui a ouvré un tel subject, je ne sçay si j'oseray dire parfaictement, en quelques parties imparfaictes. De telle beauté de bras et de mains, les poëtes decorent fort la deesse Juno. Sur quoy est à noter que, mesmes jusques déesses, la beauté corporelle n'a esté que particulierement recogneue par les poëtes qui s'en rendoient les trompettes et buccinateurs, louangeant l'une pour avoir l'œil beau, comme nous l'avons remarqué cy avant en la deesse Pallas; l'autre, pour le regard des bras, comme nous le venons presentement de reciter en la deesse Juno; Tethis, pour le pied, et ainsi consecutivement des autres. Et de fait, nous lisons que ce bon et excellent peintre Zeuxis, qui representoit les choses apres le naturel de si pres, que mesmes il se trouve qu'apres avoir, entre autres siennes œuvres admirables, depeint des raisins et les avoir porté sur une ramée, le succes de son pinceau se trouva en ce fait si heureux, que les oyseaux du ciel, cuidant que ce fussent raisins vrays et naturels, y voloient sus de toutes parts pour les be-que-

ter, voulant en l'isle de Croton pourtraire la deesse Diana, pour la presenter par l'excellence de son pinceau, non seulement à ceux de son aage, mais aussi à toute la posterité, comme deesse parfaictement belle en toutes les parties de la face et du corps, il alloit quester et mandier çà et là, tantost sur la face de l'une, tantost sur le corps d'une autre, ce que nature y avoit mis de plus beau pour l'accommoder à sa Diane, et la rendre par là absoluement belle en tous membres de beauté, en laquelle l'on ne trouve chose aucune à redire. Que si l'heur eust esté pour luy que nostre belle Paule eust esté de son temps habitante en la susdite isle de Croton, il eust esté par son moyen relevé d'autant de peine qu'il luy convenoit prendre d'aller chercher sur plusieurs et diverses personnes ce qu'aisement il eust trouvé tout amassé sur une seulle, asçavoir, sur la belle, belle, belle et toute belle Paule, les rares et singulieres beautez de laquelle j'ay conduit (graces à Dieu) jusques icy assez heureusement, tant que mes yeux (juges fidelles, si je ne me trompe, en telle matiere) s'y sont pu estendre, lesquels ne se sont par tout le chemin trouvez aucunement empeschez, comme, helas! helas (ô pauvres yeux!)! ils s'y trouvent à present, pour representer les beautez, lesquelles, pour estre cachées sous l'ordre dorique et sous l'ordre ionique, ne se peuvent si bien descrire comme sont celles qui sont au decouvert sous l'ordre de Corinthe, lequel ordre, comme estant le plus riche et le plus beau, nature a mis (comme à son imita-

tion font tous bons architectes ès beaux et grands edifices qu'ils entreprennent) au plus haut de la fabrique humaine, avec les frisures, mouleures et autres enrichissements, tels que nous le voyons et recognoissons par grande admiration, tant aux chapiteaux qu'aux architraves du frontispice, ou bien de la magnifique fasciada du superbe edifice de nostre belle Paule.

Car, quant à ce qui concerne l'ordre dorique, qui consiste (pour en parler en mesmes termes desquels se servent les cosmographes) en la zone du millieu, entre les deux tropiques, asçavoir, le tropique du Cancer et le tropique du Capricorne, j'ay les yeux ciglez, la bouche close et les mains liées ; somme, je n'en peux parler qu'avecque une difficulté trop plus grande que n'estoit celle en laquelle je me suis trouvé lorsque je faisois la description du tetin, au rapport neantmoins et conference duquel l'on peut juger estre tout semblable ce qui est circuit et embrassé par la susditte zone.

VENTRE.

Car, estant le tetin de nostre Paule tel comme, apres avoir pris langue de ses plus favories, qui ont eu le credit de l'avoir veu, nous l'avons representé, asçavoir, petit et rond, blanc, ferme et solide sans aucun ply ny ride, servant comme de chasse à un petit et neantmoins fort exquis et precieux joyau de freze, il nous donne tacite-

ment à entendre que le ventre, qui se rapporte communement au tetin, est tout de mesme, c'est-à-dire, blanc et petit, rondelet et ferme, n'estant ny plyé, ny frezé, ny godronné et ayant, au lieu de ceste susditte petite freze (qui donne, à la vérité, un grand lustre au tetin, mesme quand le voisinage est sans aucune marqueterie de bleu, gris et tanné), un petit nombril, qui se tient d'une fort bonne grace, à la forme d'un jeusne petit limasson en temps d'hyver, caché dans le centre, c'est-à-dire, au milieu de ce joly petit ventre, comme s'il avoit peur qu'en le voyant si gentil et si beau, l'on en devînt en quelque façon amoureux.

LA PORTE DE LA SORTIE DES ENFANS.

Quant à ce qui est un peu plus bas, que nous pouvons nommer, en nous servant tousjours et accommodant des termes des cosmographes, le cercle solstitial : le Cancer, duquel nous venons presentement de parler, non point ce cancer qui fait la barbe sans rasoir aux plus huppez, *abalisqua in terra deserta*, mais ce cancer que nous avons accommodé au tetin, qui se nomme par les Arabes *noli me tangere*, nous defend d'y toucher, non pas mesme d'en parler, pour en juger peu ou prou, si nous n'en voulons faire un tel jugement que les aveugles de couleurs; joint que, tout ainsi que les cosmographes disent, que la zone du milieu, qui est entre les deux tropiques, ne se peut habiter, nous en pouvons dire tout de mesmes pour nostre

regard, de ce à quoy nous referons ceste zone. Car, comme nous avons dit plusieurs fois, telle region n'est pas seulement inhabitable, mais aussi inaccessible à tous, hors mis un. Je ne dy pas que la volonté d'y aborder ne se soit quelques fois emparée de quelques presomptueux temeraires esprits, et ne fust que pour en porter des nouvelles à leur mere grand. Mais quoy ! autant de fois qu'ils se sont bottez pour penser monter à cheval, aux fins d'en faire le voyage, qui n'est moins difficile que celuy de Corinthe, au port de laquelle ville il n'est donné à tous, comme porte le proverbe, de pouvoir aborder, autant de fois ces beaux chevaliers de desordre ont esté contraints de se debotter, avec leur grande honte et derision, pour s'en aller à pied, faire du badin en leur maison, en se curant les dents, le bonnet sur l'oreille, comme s'ils venoient de manger quelque bon et friant morceau, dont pour n'en avoir peu tant seulement taster, si ce n'est en la façon de celuy qui mange son pain à la fumée du rost, ils se sont trouvez saisis d'un humeur melancolique si violent, qu'un bon quintal d'elebore ne seroit point suffisant pour le purger. Conclusion, il est à naistre celuy qui se peut vanter d'avoir jamais assailli le fort de la pudique chasteté de nostre loyalle et constante Paule, qu'il n'en ait esté tout aussitost bravement repoussé. De maniere que, pour avoir si bien vaincu et surmonté tous ceux qui se sont attaqués à elle, nous pouvons decorer et enrichir ceste ceinture du milieu de laquelle nous parlons,

et en laquelle nous constituons l'ordre dorique, de desponilles des vaincus, ou, pour mieux dire, de trophées, qui sont les marques et enseignes de victoire, tout ainsi que les architectes ont donné un tel ordre, lequel pareillement ils constituent en la ceinture, c'est-à-dire au milieu de leur edifice.

CUISSES.

Pour le regard de l'autre tropique, je ne parle point en cest endroit, pour ne confondre point les ordres; nous y serons assez à temps comme desja le chemin s'y adonne sur l'ordre ionique, qui se presente icy en son rang bien à point aux colonnes, c'est-à-dire aux cuisses de Paule, de la beauté, contexture, disposition et en-bon-point desquelles l'on ne peut faire autre jugement que celuy que l'on faict, en rapportant les choses cachées qui sont hors de nostre veuë aux choses decouvertes, lesquelles il nous est permis et loisible de veoir. Et qu'il soit ainsi la main, les doigts, l'encoleure et le col du bras de nostre belle Paule tesmoignent bien assez que les colonnes, qui nous sont representées par les cuisses, sont toutes telles qu'il faut qu'elles soient tant pour l'apuy et soustien que pour l'ornement et decoration d'un tel, si beau, si grand et si magnifique edifice. Comme quoy? Un peu grossette au milieu, à l'exemple des colonnes materneles lesquelles, pour observer l'ordre ionique, les archi

tectes font grossoier en tel endroit. Quoy plus? Rechauffées, aux extremitez d'en haut, de deux beaux, gros et fort coyssinets qui rendent les hanches grandes, spacieuses et quarrées, comme par un mesme et tout semblable rapport, paroissent les espaules, pour faire aux envis tous deux, asçavoir, espaules et hanches, à qui fera aussi mieux paroistre le corps qui est entre deux plus gentil, plus delié et mieux façonné, sans neantmoins y mettre chose autre que nature y a mise, comme font celles lesquelles, ne se tenans pour contentes de porter leurs robes faictes en forme d'orgues, calfutrent leurs costez, contre-pointent leur devant et bourrent leur derriere, pour estre par là estimées Buona Roba de ceux qui ayment mieux la femme pour la chair que pour l'esprit. Que si telles personnes, qui cuident par tels artifices mieux apaster les hommes et les faire venir plus aisement au lure (mais certainement elles se trompent, car l'on commence desja bien fort de se desnyaiser, et le lure n'est bon que pour les oyseaux), se vouloient contenter du simple naturel sans emprunter de l'art, elle trouverôient qu'il y auroit assez de quoy en elles, pour pareillement contenter ceux auxquels elles taschent, par toutes les voyes desquelles elles se peuvent adviser, jusques aux moins honnestes, de donner contentement. Et combien que ces parties du midy, desquelles, en poursuyvant l'ordre dorique, nous parlons à present, ensemble les convoisines qui sont sur l'Orient, dont nous avons fraichement

parlé, soient communement dittes parties honteuses, qui neantmoins ne feront jamais honte à une femme de bien, pour ce qu'elle n'en abusera point, et de l'abus vient la honte, nature toutefois ne s'eshonte point d'y poser son burin, pour le conduire en tels endroits aussi doctement et delicatement (quand elle veut, nottez, et que bon luy semble) comme elle fait és autres lieux qui sont au decouvert, ausquels l'on n'a point coustume de donner ce susdit nom d'honteux.

FESSES.

Et pour en parler franchement, tels coyssinets qui se mettent les premiers à table et se levent les derniers du lict, decorent fort la femme, mesmes quand ils sont gros et refaicts, bien entassez, racoursis et retroussez, naturellement s'entend, et non point artificiellement par le moyen de certains bourlets qu'on applique quelquefois sur ce qui les couvre, comme il a esté dit cy dessus, pour n'estre point jugez secs comme harans sorets et plats comme punaises.

Je sçay bien que quelques unes mesmes de celles qui ont fait le voyage de la Rochelle, pour s'en revenir dudit lieu chargées de maigre, me diront qu'il n'est que bon de subvenir quelquefois à nature, mesme quand, pour ce regard, elle s'endort en leur endroit. Je leur respond que nature ne s'endort jamais. Il est bien vray qu'elle contrefait quelquefois, par permission de Dieu, de l'endor-

mie, pour ne favoriser point tant les unes comme les autres. Un bon pottier (quand tout est dit) ne fait point ses pots tous d'une façon. Il en fait de grands, de moyens et de petits ; les uns d'une sorte, les autres d'une autre, pour contenter toutes sortes de gens, et quelquesfois les uns sont pour l'honneur, et les autres pour les vilainies et immondices. De mesme, nature ne mosle point toutes les femmes soubs un mesme mosle : elle en fait de seches et de maigres, de grasses et de refaittes, et d'autres qui n'ont que l'en-bon-point, pour complaire et satisfaire au goust des uns et des autres. Tel la veut maigre et tel la veut grasse : chacun a son goust à part. Joint que, pour en parler plus religieusement, cela depend du grand maître et seigneur, le Dieu fort et admirable, sans lequel toutes les œuvres de nature sont vaines, et au vouloir duquel ceux et celles qui se conforment le plus sans gronder, murmurer ou regimber, ce sont ceux et celles qui se trouvent en fin de conte les mieux appointez; de maniere que la femme, pour si seche et si maigre qu'elle soit, et pour si fort qu'elle ait les coyssinets plats et abattus, si elle s'en contente, sans vouloir par sa main entreprendre chose aucune sur les œuvres de nature, conduittes par la main de Dieu, qui le veut et ordonne ainsi, j'ay opinion que sa condition sera meilleure que ne sera celle de la femme la mieux encoyssinée et la mieux en-bon-pointée qu'on se sçauroit representer se glorifiant en ses beaux coyssinets et en son en-bon-point.

Ce propos de coyssinets me remet en memoire un discours que j'ay autrefois leu d'un certain debat qui s'emeut anciennement par un tel fait entre deux belles jeunes filles siciliaines, et d'autant que tel discours est bien fort facetieux, et neantmoins, par le tesmoignage de Paulus Diaconus, veritable, le lecteur ne trouvera point mauvais si, pour recréer son esprit et luy donner quelque relasche de la peine qu'il peut prendre à cheminer si loing, par un chemin si mal rabotté comme est celuy par lequel je le fais en mes escrits cheminer, j'en dis ici quelque chose.

C'estoient donc deux filles sorties de mesmes reins et de mesme matrice, demeurans toutes deux en une petite maison champestre, pres la ville ditte anciennement Syracusa et à present Sarragousse, lesquelles vindrent par plusieurs fois en grande contestation, jusques à se prendre au poil pour raison de la beauté des susdits coyssinets, c'est à dire, pour estre mieux entendu (car les parolles ne sentent jamais mauvais, toutes choses sont nettes aux personnes nettes, et sordides, voire mesme puantes, à ceux qui sont puants et sordides), de leurs fesses. L'une disoit que ses fesses estoient plus belles et mieux faittes que n'estoient celles de sa sœur; la sœur, au contraire, maintenoit que les siennes estoient cent et cent fois plus belles; enfin, apres avoir long-temps conteste là-dessus, et s'estre advisées de leur grande sottise, en ce qu'elles se debattoient d'une chose qu'elles ne pouvoient veoir sur leur personne ny l'une ny

l'autre, pour s'en formaliser si fort comme elles faisoient, elles s'advisent de remettre ce different à un jeune homme de la ville, beau, riche, et de bonne grace, lequel, non moins joyeux de ce, que si l'on l'eust convié à nopces, accepte fort volontiers l'arbitrage, et, apres avoir examiné et visité les pieces, prononce sentence en faveur des fesses de la sœur aisnée, disant qu'elles estoient, selon son sens et jugement, plus belles que n'estoient celles de la sœur puisnée, d'autant qu'elles estoient mieux prises et compassées, voyre mesme si bien entassées et serrées tout entour, que, pour si fort que l'on y baissast la veue, ores bien qu'elle fust soustenue et fomentée de bezicles d'un bon et fin cristal de roche, l'on ne pouvoit en sorte aucune decouvrir le destroit de Gibraltar, qui est entre les deux colonnes d'Hercules, pour sçavoir des nouvelles du voisin. Mais le bon fut que ce beau juge de fesses fut si fort espris d'une telle beauté, qui n'est, à la verité, de gueres longue durée, d'autant qu'en se conformant au sot et badin ouvrage des fols et peu sensez alchimistes, elle s'en va presque toute en fumée, qu'il se maria des le lendemain (quelques-uns veulent dire que ce fust le propre jour) avec la fille aux belles fesses, comme fit bien aussi son frere avec l'autre sœur, ores bien qu'elle n'eust les fesses si belles. Voyla de fort beaux et honnestes mariages, mais le mal est qu'ils ne sont pas fort asseurez. Pour ce que les cosmographes disent que le tropique du Capricorne (qui loge, comme nous avons dit cy dessus,

en une telle region, là où l'on recouvre, pour si peu de sens que l'on ait, senteurs de toutes sortes et plus souvent de sivette eventée que de musc) a tousjours son aspect vers le vent du midy, dit autrement, au ramage de païs escorcheur du latin, le vent d'autan, qui est certainement un fort mauvais vent, mesme quand il souffle en tels quartiers où les portes de derriere ne sont gueres bien asseurées. Encore veut-on dire qu'il porte cinq cent fois plus de dommage aux mariez qui n'ont point eu le loisir de se pourvoir de papefigué pour s'enfeublez le nez, qu'il ne fait au pastel des païs de l'Oragois et Albigois. Or, l'historien, en poursuivant ceste belle histoire, atteste que les Syracusains, en consideration d'un tel et si gentil mariage, feirent dresser en un certain endroit de leur ville un temple à Venus, au frontispice duquel estoit escrit en grosses lettres :

Temple dédié à Venus des belles fesses.

Madame, qui avez, outre ceste susditte parfaicte beauté de la face et du corps, la beauté de l'esprit et de l'ame, telle qu'on se la pourroit representer au moins esloignée du parfaict, par l'une vous banissez bien loing de vous l'ignorance et le vice, par l'autre, vous appelez bien pres de vous la douceur et bonté. Mais quelle bonté, bon Dieu! Ce n'est point une bonté feinte et singuliere, et moins encores une bonté acquise par art et industrie. C'est une bonté naturelle, une bonté

aifve, une bonté née totalement avec vous, qui spand ses rayons, comme le soleil espand commuement les siens, sur toutes personnes indifereıent, sur les bons et sur les mauvais; j'entens par es mauvais estre entendu parler de ceux, si point l y en avoit, comme certainement je croy qu'il ı'y en a point, qui vous voulussent mal, ausquels ıeantmoins, si le malheur portoit qu'il y en eust, :omme il y a quelques fois des monstres de nature, 'ous souhaitteriez du bien, en recompense du mal ıu'ils vous pourroient vouloir, demenez de l'esprit ıalin; suivant en ce la saincte doctrine de nostre ieigneur Jesus-Christ, à laquelle vous avez tousours si bien rangé toutes les louables actions de 'ostre vie, que vous en estes par là fort aisement ıntrée en grace de celle qui retire les personnes lu tombeau pour les faire perpetuellement vivre. :stant donc, madame, la beauté si bien incorporée le toutes parts sur vous, comme je le viens preentement de representer par le pur texte de la erité. de laquelle, pour ce faict, je suis plus amy ue de vous, qui ne demandez point telles louanges, esquelles neantmoins si je tenois cachées, je seois dit à bon droit un manifeste larron de ce ui vous est deu par droit de nature et dont vous ouissez, par speciale et particuliere grace de ieu, vous ne prendrez en mauvaise part si, sous appuy et faveur de vostre bonté, je consacre à autre de vos vertus la beauté discourue en ce ıien petit traicté, dit Paulegraphie, qui ne separe oint l'une de l'autre, non plus que nature, mi-

nistre de la providence de Dieu, la separe de vous, qui en estes, pour ceste raison, ditte et jugée de tous ceux qui ont ce bien de vous cognoistre, et par consequent d'admirer les graces que Dieu a fait escouler en grande largesse sur vous, καλὸν κἀγαθὸν, calon cagaton, c'est-à-dire, belle bonne et bonne belle.

FIN.

DEUX SONNETS SUR CE MESME SUJET

PAR LEDIT AUTHEUR.

Nature ayant un chef d'œuvre entrepris,
Fit ton portrait, au plus beau de son mieux,
Et emprunta faveur de tous les dieux
Pour l'enrichir d'un esprit bien appris.

L'un rend de toy tout nostre siecle epris,
Voyant ce corps, ceste face et ces yeux ;
L'autre, monstrant qu'il est enfant des cieux,
Pour l'admirer ravit tous nos esprits.

Dieux immortels, qui pour dorer nostre aage,
Ayez formé un si gentil ouvrage,
Sur le patron de l'Idée plus belle,

Ne permettez que chose si bien faite
Soit par le temps au fil des ans defaite,
Ains comme vous la faites immortelle.

Madame, j'ay souvent souhaitté l'artifice
Du divin Michel l'Ange et du docte Ronsard,
Pour pouvoir dignement exprimer par mon art
Les dons esquels le ciel vous est doux et propice,

Pour peindre vostre corps, le celeste edifice
Où la beauté sacrée a choisi son rempart,
Et louer vostre esprit genereux et gaillard
Qui bannit loing de soy l'ignorance et le vice.

Mais n'ayant le pouvoir, suivant l'affection,
De peindre et de chanter vostre perfection,
Aux esprits bien-heureux egal je me veux rendre,

Qui tousjours contemplant l'ame de l'univers,
Et les cieux qu'elle tourne en mouvemens divers,
Adorent sa grandeur, sans la pouvoir comprendre.

EALOGIE DE PAULE DE VIGUIER,

DITE LA BELLE.

e n'est par aucune ostentation ne gloire des humains discerner l'estat ou race de Viguier: a verité est telle que leurs predecesseurs nt Gascons. Aussi est recité, en l'histoire de Froissart, que messire Gaillard Viguier, ul de ceste Paule la Belle, fit une chevau- à Navarret, avec messire Thomas de Phel- pour le prince de Galles, en l'an 1366, e tesmoigne ledit Froissart en saditte his- chapitre 237, pag. 288.

uel messire Gaillard Viguier, en chevauchant e susdit pour recognoistre les ennemis, ils ntrerent le comte de Donteille, Castillan, avec e multitude de gens, et furent contraints se r sur une montagne. (Froissart, chap. 239, 291.)

mesme Gaillard Viguier se trouva à la bâ- qui se fit entre Mardres et Novarret, sous le n S. George, à la banniere de Messire Jean los, là où il fut fort brave chevalier. (Froissart, 241, p. 297.)

dit messire Gaillard Viguier et autres, estans nez de Castille du service du prince de

Galles, vint en Aquitaine pour se faire payer et ses gens, mais le prince n'ayant argent prest, les prie qu'ils s'en aillent, ce qu'ils firent et vindrent en France. (Froissart, chap. 244, p. 503.)

Ledit messire Gaillard Viguier fut accusé de trahison et autres, à Bordeaux, pour le chasteau de Fronsac qui se rendit françois; mais il en fut excusé par le pape Gregoire unziesme, au service duquel il estoit, et par le seigneur de Couci, et fut trouvé innocent. (Froissart, chap. 1 du second livre, p. 2.)

Le mesme messire Gaillard Viguier alla avec l'evesque de Narduich, pour le pape Urbain sixiesme, contre les Clementins, l'an 1383. (Froissart, chapitre 133, p. 217.)

De ce il apparoist par ledit historien remarquable, et veritable, et adonné pour tel de toutes personnes de science, que la maison de Viguier est en estre depuis 221 ans, non au nombre de simple soldat ou escuier, mais de capitaine et chevalier, comme vous le trouverez dans Froissart, ès lieux susdits plus amplement.

Ledit messire Gaillard Viguier estoit un des plus beaux et vaillants seigneurs qui depuis ce temps ait esté ; il conduisoit de grandes troupes de gendarmes sans fouler le peuple, comme est porté par laditte histoire de Jean Froissart. Or donc, le pere de ceste belle Paule estoit fils du fils de ce messire Gaillard Viguier, lequel exerça aussi l'art militaire ; car, ne pouvant degenerer, ains suivant la voye de sondit ayeul, en l'aage de vingt

ıs fut receu en une compagnie de cavalerie
›mme durant sa vie et sa grand viellesse il re-
›it et disoit qu'il s'estoit trouvé en une grande
ıtaille du temps que Narbonne fut prise, où il se
›rta si vaillamment qu'il disoit avoir passé et re-
ıssé par la bataille, où il rompit deux lances. Et
›mme la paix fut faicte, il se retira en Arragon,
où il se maria et vesquit long-temps.

De ce mariage il eut une fille, laquelle au bap-
sme fut appellée Cavaliere. Elle accreut en
ıauté, si bien qu'elle portoit le nom de la belle
ıvaliere. La mere de ceste belle Cavaliere, femme
ı pere de ceste belle Paule, avoit un oncle,
›mme d'eglise seculier, lequel avoit acquis beau-
›up d'heritages en la ville de Tholose, et se nom-
›oit monsieur Remy, lequel, decedant, laissa sa
tte niepce heritiere. Donc, noble Anthoine de
guier, pere de ceste belle Paule, vint en laditte
lle de Tholose avec sa femme et leurditte fille
›ur recueillir ledit heritage. Et voilà l'arrivé du
ːre de ceste belle Paule en Tholose; et y ayant
›mouré long-temps paisiblement mari et femme,
femme deceda et la belle Cavaliere, sa fille,
ıssi, sans avoir esté mariée. Puis, ledit Viguier,
ıelque temps apres, se remaria en secondes
›pces et print femme de la maison d'Algaret,
›ble et ancienne maison, avec laquelle il vesquit
ngue espace d'années; laquelle decedée, ledit
guier, homme puissant et de grand cœur, en-
res qu'il eust atteint l'aage de soixante-cinq ans,
se remaria avec Jacquette de Lancefoc, aagée

pre de ce tant renommé et vaillant seigneu
sire Guyon du Luc, qui estoit oncle de cest
Paule, lequel, en esprit, hardiesse de cœur
lance de corps, ne cedoit à nul de son temp
il estoit puissant et courageux. Il portoit a
son visage une douceur, beauté et grace, et
tite marque de pois chiche que porte au
laditte belle Paule, d'où Ciceron prend so
et la mere de laditte Peronne du Luc estoi
damoyselle Anne de Callemanne, qui pren
origine de la maison de Malbouisson de Ma
Rouergue, ce que l'on trouve par leurs testa

Ledit messire Guyon deceda sans estre
dont ses biens furent baillez partie à la mai
Callemanne et partie à laditte Peronne d
ayeule de ceste Paule la Belle. Ledit sieur
eust de son dernier et troisiesme mariag
laditte Jacquette, sa femme, trois enfans

seiller en la cour de parlement à Tholose, quitta la robbe pour porter l'espée et suivre monsieur d'Alençon, frere du roy Charles neufvieme, regnant pour lors, lequel entra en triomphe en saditte ville de Tholose en l'année 1564, auquel son service fut si agreable, que quelques années apres, iceluy desirant s'en aller exercer en la compagnie du seigneur de Brissac, general de l'armée que nostredit roy Charles envoyoit au secours des chevaliers de l'ysle de Malthe à l'encontre du Turc qui l'avoit assiegée, et ayant obtenu congé de sondit seigneur et maistre, obtint par mesme moyen lettres de faveur d'iceluy envoyées au grand maistre dudit Malthe, en la compagnie duquel, apres avoir receu toutes les faveurs et courtoisies que meritoit un si vertueux gentil-homme, et que ledit sieur grand maistre se peut adviser estre aggreable audit seigneur d'Alençon, s'en revint en France au temps des secondes guerres civiles, estant colonnel de certaines compagnies italiennes, apres avoir demouré quatre ans en Italie et mesmement à Romme, où il estoit fort aymé et favori de la saincteté du pape Pie V. Et ayant presenté lesdittes compagnies à mondit seigneur d'Alençon, son maistre, il fut fait son grand escuier. Plus, il eut du mesme mariage, outre lesdits trois enfants masles, quatre filles des plus belles de leur temps, chacune de diverse beauté; mais ceste Paule est la derniere, la mettant au rang des Graces.

Car trois Graces estoient, n'estant encores née
La Paule qui devoit vaincre leur renommée.

Laquelle porte en l'anagramme de son nom (Paule de Viguier) ceste belle sentence, conforme à sa bonne vie : la pure vie guide.

Croyez que, pour eviter prolixité, j'ay dit le plus succinctement qu'il m'a esté possible les faits insignes de ceste noble maison, lesquels, descrits selon qu'ils meritent et que le cas le requist, il y faudroit un bien gros livre et un tres disert escrivain. Mais ne pouvant les dire comme il appartient, je te diray en un mot que de ceste excellente famille de Viguier sont sortis comme d'une seconde pepiniere des plus belliqueux, vaillans et hardis chevaliers qu'ayent ornez la France, et des plus belles, chastes et courtoises dames qui se soyent veuës. Et par ce que, si le guerdon le merite comme il faudroit, ils devroient tenir le rang des plus grands seigneurs, tu pourrois t'estonner de ce que tu ne les vois plus honnorez et reverez qu'ils ne sont, veu que tu vois un grand nombre de seigneurs, qui leur cedent en encienneté de maison et valeur des predecesseurs, estre plus renommez qu'eux par l'ignorant populaire. Sache que tu dois attribuer cela à la variété de fortune et aux effects des armes, lesquelles, estant journalieres, abbattent bien souvent de tres grandes maisons. Sur lesquels propos, je t'allegueray une histoire prinse de Philippes de Comines, livre premier, chap. 23 et 50, où il dit avoir veu un duc de la maison de Lancastre, l'aîné de cette famille et oncle du roy Edouard, quatriesme du nom, lequel il veit en Bourgongne en si pauvre estat, qu'il alloit tout pied nud

liant son pain de maison en maison, et si la
)n de Viguier n'a esté advancée comme elle
.e, c'est l'ingratitude des roys, lesquels le plus
:nt advancent les flatteurs et gens de néant,
blient leurs fidelles et vaillans serviteurs. Si
e que leur grandeur s'est tousjours cogneue
:ur vertu, vaillance et liberalité, qui sont les
s marques et ornemens de grandeur et no-
e, et non les bobances et pompes exterieures,
ille vertu et vaillance ils ont tousjours main-
: de pere en fils, comme par une caballe les
sseurs passent souvent les predecesseurs, ce
'ous pouvez veoir, sans prendre la peine de
eter les histoires, lesquelles sont pleines de
braves faicts, mesme en contemplant ceste
: la belle, en laquelle comme en un miroir
pourrez veoir les valeurs de ses ancestres,
l'ayant si bien douée de toutes louables qua-
qu'à bon droit la peut-on appeller l'honneur
n siecle et le riche patron des perfections
ines. Brief, tout ce que Dieu d'une main fa-
)le a baillé en détail aux plus parfaits, il luy a
: en gros, comme nous voulant faire veoir une
:s plus accomplies œuvres. Il n'y a personne
n puisse prétendre ignorance, et mesmes l'en-
:Zoile n'y trouvera rien à redire, si ce n'estoit
ue ame de travers qui se voulust crever les
à la lumiere et chercher les tenebres en plain

FIN DE LA GENEALOGIE.

Est à remarquer que l'autheur, presageant sa mort, envoya à ladite dame, pour l'honneur qu'il luy portoit, l'adieu qui s'ensuit, et mourut quinze jours apres :

Adieu celle que j'ay dans mon cœur imprimée,
Qui se faict par sa grace à un chacun aymer;
Adieu celle de qui le bon je peux louer
Et exprimer partout la vive renommée;
Adieu de Languedoc la dame mieux famée,
Que sur toutes je suis chaste et belle nommer;
Certes, je te puis bien dire adieu desormais,
Car je suis en danger de ne te voir jamais.
Adieu, Paule la belle, en eternel adieu :
Le seul espoir que j'ay de te veoir est qu'un jour,
Ayant quitté du tout ce terrestre sejour,
Nous nous rencontrerons là haut avecques Dieu.

FIN.

NOTICE

SUR

BRIEL DE MINUT.

rrions-nous dire de ce livre, après l'étude
oux de Lincy lui a consacrée et qu'on ira
ns le *Bulletin du Bibliophile* (1)? Il suffit
e excellente notice, pour comprendre tout
storique et littéraire qui s'attache à une pro-
si bizarre que savante et ingénieuse.
la plus étrange de ce volume est celle qui

1849, p. 83-96. — Voir aussi une notice sur
phie, dans le *Bulletin du Bibliophile belge*,
22; — dans la *Revue du Midi*, mars 1836,
ur la belle Paule, mais il n'y est pas ques-
e de Minut; — un article sur la belle Paule
respondant, n° du 24 janvier 1852; — et la
alogue Aimé-Martin, 1847, n° 137.

concerne la *Belle Paule*, de Toulouse, cette dame célèbre par sa beauté comme par son esprit et ses talents. Paule de Viguier, mariée en premières noces au sire de Baynaguet, conseiller au Parlement de Toulouse, et en secondes noces à Philippe de Laroche, baron de Fontenille, capitaine de 50 hommes d'armes, fut la merveille et l'admiration de son siècle. C'est en son honneur que Gabriel de Minut composa la *Paulegraphie*, pour se donner le plaisir de décrire *in extenso* les charmes les plus secrets de cette vénérable matrone, car elle avait plus de soixante-dix ans quand son fanatique adorateur se mit à faire la description technique et minutieuse des *beautés* de la dame : le poil, front, œil, sourcil, nez, bouche, joues, oreilles, menton, encolure, gorge, tétin, bras, mains, ventre, la porte de la sortie des enfants, cuisses et fesses.

Si la belle Paule n'avait pas eu une réputation de vertu si bien établie, nous dirions que son *cicerone in partibus* pouvait se vanter d'avoir de la mémoire. Au reste, Gabriel de Minut l'avait aimée avec tant de constance, que, quinze jours avant de mourir, il lui adressait encore un sonnet, plein de tendresse et de dévouement, qu'on peut regarder comme l'épitaphe de son amour. On doit supposer qu'il n'avait pas destiné à l'impression sa *Paulegraphie*, et nous nous demandons de quel air la baronne de Fontenille reçut un ouvrage qui dévoilait un peu trop indiscrètement les mystères de sa beauté. C'est peut-être là ce qui expliquerait l'excessive rareté de ce livre, qu'on aurait détruit pour satisfaire à la juste susceptibilité d'une famille puissante.

L'auteur, Gabriel de Minut, sieur du Castera, n'était plus jeune lorsqu'il écrivit, en 42 nuits, son traité *De la Beauté*, son père Jacques de Minut, premier pré-

sident du Parlement de Toulouse, étant mort le 6 novembre 1536; mais il avait, sans doute, quelques années de moins que la belle Paule, dont la naissance remontait à 1518. Il avait été sénéchal de Rouergue, maître des requêtes de la reine mère du roi, gentilhomme ordinaire de la chambre, etc. Ce fut un des hommes les plus lettrés de son temps. Il avait étudié, dès l'âge de quinze ans, dans l'université de Paris, la jurisprudence, la philosophie, la médecine et la théologie. On trouve ainsi un singulier mélange de ses connaissances encyclopédiques dans son livre *De la Beauté*, qu'il se proposait de dédier à Catherine de Médicis, s'il eut vécu assez pour le publier lui-même.

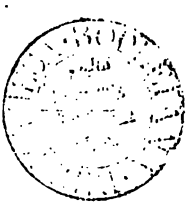
Sa sœur, Charlotte de Minut, « très-indigne abbesse du pauvre monastère de Sainte-Claire de Toulouse, » se chargea de cette dédicace, en faisant imprimer, après la mort de l'auteur, ce livre, qu'elle avait trouvé dans les papiers du défunt. Cette honnête abbesse, qui savait le grec et le latin et qui devait être un esprit fort, ne s'effaroucha pas des petites libertés que son frère avait prises avec la beauté des dames, car elle n'y entendait pas malice, et comme Gabriel Minut pensait que la beauté était « un grand don de Dieu, » et qu'il fallait « le garder de toute souillure et macule de péché, » elle supposait que toutes les femmes « conservaient en elles non-seulement la beauté corporelle, mais aussi la beauté spirituelle. » Cette théorie sur la beauté avait été, soixante ans plus tôt, très-finement et très-poétiquement développée par Balthasar de Castiglione, dans un des livres de son *Cortegiano*.

On a de Gabriel Minut un ouvrage d'un tout autre genre, intitulé : *Morbi Gallos infestantis salubris curatio et sancta medicina, hoc est malorum, quæ intestinum crudeleque Gallorum bellum inflammant, reme-*

diem, (Lugduni, ap. Barth. Honoratum, 1587, in-8° de 132 p.). Quant à celui qu'il aurait publié à Toulouse, antérieurement à 1584, selon la *Bibliothèque française* de Duverdier, on n'en connaît que le titre : *Dialogue au soulagement des affligés, Interlocuteurs : Gabriel, malade patient, et Blaise, chirurgien agent*, in-4°.

Un autre ouvrage de Minut, l'*Alphabet de l'astrologie judiciaire*, s'est trouvé en manuscrit à la vente Chardin, faite en 1824, n° 245.

Le livre *De la Beauté*, dont il n'existe que cinq ou six exemplaires, et qui a été soigneusement décrit dans la notice de M. Leroux de Lincy, est un des livres anciens que recherchent le plus les bibliophiles; sa valeur a sans cesse augmenté depuis la vente Gaignat, où il ne s'est vendu que 43 francs, jusqu'aux ventes de Solar, où il a atteint le prix de 300 francs, de Piot, où il a obtenu celui de 605 francs, et enfin de Chaponay, où les enchères se sont élevées à la somme énorme de 850 francs. †



RARETÉS BIBLIOGRAPHIQUES.

RÉIMPRESSIONS FAITES, POUR UNE SOCIÉTÉ DE BIBLIOPHILES,

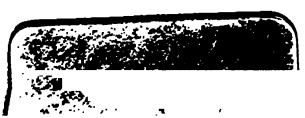
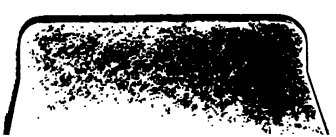
A CENT EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS,

PLUS DEUX SUR PEAU VÉLIN ET QUATRE SUR PAPIER DE CHINE.

Exemplaire N° 1

BIBLIOTHECA BODLEIANA

BRUXELLES,

IMPRIMERIE DE A. MERTENS ET FILS.

1865